

Brigade Mondaine [280] – Dans la main d'Eros

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

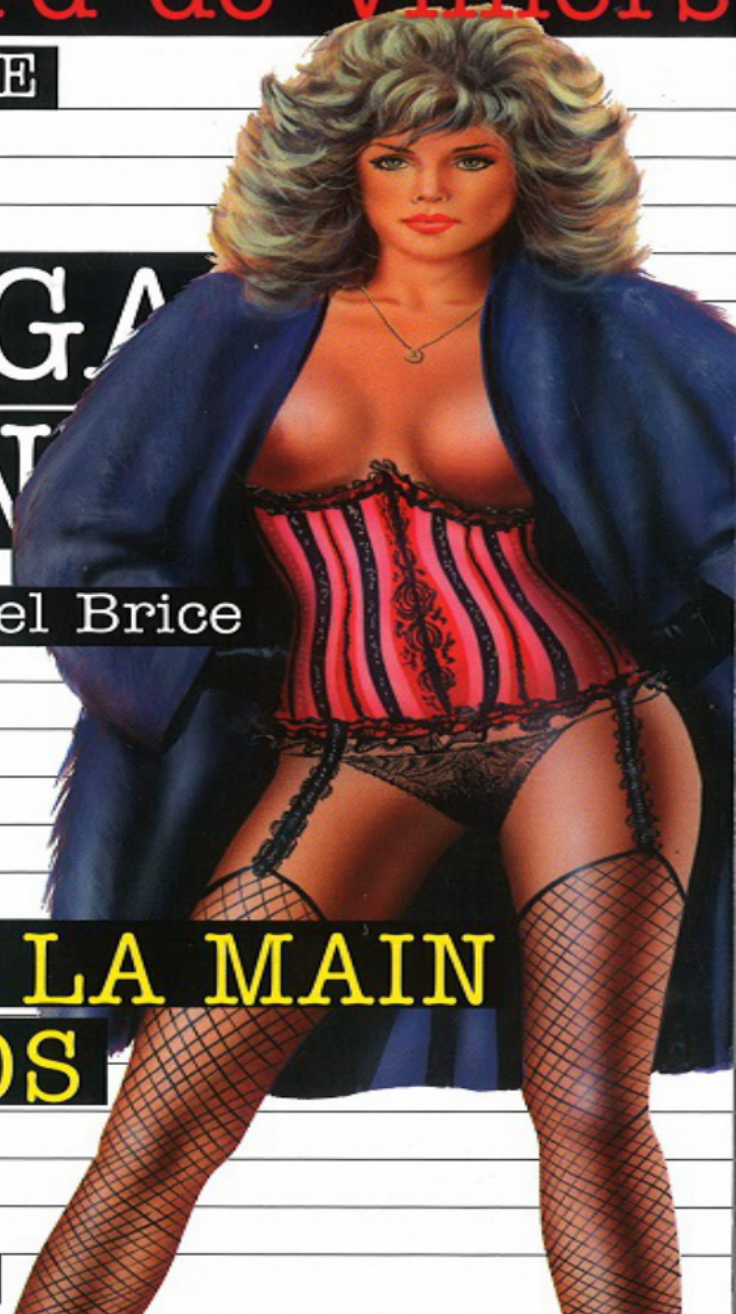
PRÉSENTE

BRIGADA
MON

Par Michel Brice

DANS LA MAIN
D'EROS

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N° 280)

DANS LA MAIN D'EROS

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Zena s'assit devant la coiffeuse, les jambes ouvertes, laissant entrevoir son intimité, mais sans trop dévoiler. Il fallait garder le suspense, faire monter la... pression dans le pantalon du client. Elle prit une houppette de plumes légères et la passa sur son visage comme une caresse voluptueuse en fermant les yeux, les lèvres entrouvertes. Puis, elle échancra le déshabillé, juste de quoi dénuder une épaule.

CHAPITRE PREMIER



La Mercedes noire de Juan glissa le long du trottoir. Il coupa le contact, ôta ses gants qu'il rangea dans la boîte à gants, jeta un coup d'œil au rétro pour vérifier l'ordonnance de ses boucles brunes et, enfin, ouvrit la portière pour prendre pied sur le trottoir.

Le signe distinctif de Juan Morales était une élégance légèrement affectée. Il mettait un point d'honneur à choisir avec minutie, chaque matin, le complet veston qui irait avec ce qu'il avait à faire dans la journée.

Chez lui, pas de blouson jean, si ce n'est d'une grande marque, pas ou peu de Nike ou Converse. Son penchant allait plutôt vers les vernis noirs, les chaussures anglaises très classe. Pour tout dire, son look ne correspondait pas du tout au look des hommes de son âge. 25 ans, grand, élancé, sportif, il était plutôt beau gosse avec ses yeux clairs qui séduisaient plus d'une. Les cheveux bruns bouclés contribuaient à sa figure d'ange qui faisait fondre ces dames. Et il savait en profiter, le salaud !

D'un clic, il boucla la voiture, boutonna son veston, redressa le dos fièrement et traversa, d'un pas élastique et calme, sûr de lui, vers le club de sport, dans une rue proche de la place de la République.

Avec la même assurance et désinvolture, il poussa la porte vitrée du club.

— Bonjour, monsieur Morales, s'empressa la standardiste.

Des lunettes à grosse monture sur un nez en pied de marmite, le cheveu blond filasse, rare et gras, la demoiselle, hélas, n'était guère gâtée par la

nature. Et pourtant, ou peut-être à cause de son apparence peu ragoûtante, elle s'ingéniait à vouloir séduire chacun de ces messieurs bien bâtis, qui franchissaient la porte du club. Et particulièrement monsieur Morales qu'elle trouvait si beau !

Elle se leva, passa dans la salle derrière son comptoir et en revint bien vite, portant le sac de sport de Juan.

— Merci, ma petite Liliane. À tout à l'heure.

Il prit le sac et fit demi-tour. Le regard énamouré de la jeune fille suivit l'élégante silhouette jusqu'aux vestiaires. Sa démarche dansante lui signalait qu'au lit, ce ne devait pas être un manchot. Elle en eut des frissons rien que d'y penser. Hélas ! Juan ne prêtait jamais attention à elle. Elle faisait partie des meubles, de l'environnement du club. Avait-il jamais pensé qu'elle puisse être une proie facile ?

Le vestiaire était vide, ces messieurs suant déjà sur les machines, chassant le stress de la journée de bureau, ou entretenant des muscles souvent déficients.

Juan plaça son complet sur le cintre, puis la chemise, enfila une combinaison bleu nuit qui moulait ses muscles. Un coup d'œil dans le miroir avant de quitter les vestiaires : silhouette parfaite ! Des biceps juste ce qu'il fallait, les pectoraux, idem, le ventre plat, la cuisse ronde et ferme. Il se félicita et passa dans la salle.

L'air embaumait la sueur et les crèmes de toutes sortes. Il y avait du monde ce soir. On sentait que l'été arrivait et que ces messieurs et dames, qui s'étaient laissé aller pendant l'hiver, songeaient à nouveau à la silhouette qu'il leur faudrait exhiber sur les plages.

Le regard de Juan fit le tour des sportifs. Il la remarqua vite fait. Comment ne pas la remarquer d'ailleurs ? De longs cheveux blonds, un visage plein, large, aux lèvres charnues, de grands yeux noirs soulignés de khôl. Cette fille-là était bandante, ni plus, ni moins. Il y avait quelque chose de félin en elle qui mettait les mecs en érection instantanée. Et le corps ne dépareillait pas le visage. Mince, souple comme une liane. Les hommes n'avaient qu'une envie : la ployer contre eux.

Il ignorait son nom. Elle était là tous les jours. Quand elle ne s'acharnait pas sur les appareils, elle était au cours de Jiu jitsu. Il avait assisté plus d'une fois à l'entraînement et admiré la force, l'énergie qu'elle y mettait. Et plus d'ailleurs. Et c'était ce « plus » qui l'intéressait.

Juan choisit un appareil libre. Il s'installa et commença à tirer sur les bras. Son exercice dura jusqu'à ce qu'un autre appareil se libère. Du coin de l'œil il surveillait la belle blonde.

Elle avait, elle aussi, remarqué le beau gosse. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait. Et elle se plaisait à penser qu'elle avait une sérieuse touche. Pour preuve les regards appuyés dont il la couvait. On ne la faisait pas

à une femme comme elle. Mais elle avait décidé, probablement par coquetterie, de le laisser venir.

Ce soir-là, comme tant d'autres fois, leurs regards se croisèrent. Elle frémit, comme sous un choc électrique. Ce type la mettait dans tous ses états. Et elle aimait bien le voir avant d'aller au boulot. Ça lui donnait du cœur à l'ouvrage. Bien qu'elle adore son boulot.

Quand Juan la vit quitter la salle en passant une serviette éponge blanche sur son front en sueur, il abandonna le vélo sur lequel il pédalait et lui emboîta le pas.

Elle passa dans les vestiaires femme. Il s'arrêta devant le distributeur de boissons et appuya sur la touche « coca ». Adossé au mur du couloir, il sirota le jus américain. Il savait, par expérience, que la belle était sous la douche, qu'ensuite, elle endosserait son équipement de Jiu jitsu pour aller au cours, à l'étage au-dessus.

La canette terminée, il la jeta dans la poubelle et monta au premier.

Dans la cabine de douche du vestiaire femmes, Zena arrêta l'eau et sortit pour prendre sa serviette et se frictionner énergiquement. Elle avait noué ses longs cheveux sur le sommet de sa tête. C'est en les décolorant en blond qu'elle avait gommé ses origines marocaines. Elle savait que, comme le disait si bien le film, les hommes préfèrent les blondes. Elle n'avait jamais cherché à élucider ce mystère : pourquoi une blonde les faisait bander si facilement. À quel fantasme cela correspondait-il ?

Une femme entra, en sueur et se laissa tomber sur le banc.

— Ce que ça peut être dur, soupira-t-elle. Il faut en faire pour rester au top.

Elle avait la quarantaine, bien conservée, et n'entendait pas dire « bye-bye » à ses pouvoirs de séduction.

Elle regarda Zena qui fouillait son sac de sport et en sortait son équipement d'art martial.

— Vous allez faire ça maintenant ? s'exclama-t-elle. Eh bien, chapeau ! Moi, j'en serais tout à fait incapable.

Zena n'eut pas le cœur de lui faire remarquer qu'elles avaient près de 20 ans de différence. Elle enfila sa veste GI, sa coquille de protection pour le sexe, obligatoire pour les femmes, comme pour les hommes, son pantalon et ses tongs. Puis, elle ceintura la veste et noua ses longs cheveux.

— Bon courage, fit la femme alors qu'elle sortait du vestiaire.

— Ça ira. J'adore ce sport.

Ce qui lui plaisait dans cet art de combat à mains nues, c'est qu'il était un art d'autodéfense qui visait à terrasser l'adversaire avec un minimum de force. Mais Zena avait beaucoup de mal à obéir à ce principe fondamental du Jiu jitsu moderne. Dans chacun de ses combats, elle avait plutôt tendance à se

conformer aux règles anciennes, japonaises et chinoises, qui consistaient à annihiler l'ennemi. Cet art comportait des techniques dangereuses, voire mortelles.

Dans le couloir, elle fut presque déçue de ne pas y voir le beau gosse qui avait quitté le vestiaire derrière elle. Qu'est-ce qu'il attendait pour se déclarer celui-là ? Un timide ? Sûrement pas. Alors, qu'est-ce qu'il mijotait ?

Elle grimpa au premier et entra dans la salle d'entraînement. Il était là, discutant avec le prof, comme deux vieilles connaissances. Une fois de plus, il y eut une passe d'arme entre son regard noir et les yeux bleus délavés de l'homme.

L'échauffement commença. Course autour du dojo pour dénouer le corps, augmenter le rythme cardiaque, accélérer la circulation. Ensuite assouplissement, étirement des bras et des mains.

Juan ne la quittait pas des yeux. À chaque rotation de son corps, Zena rencontrait son regard et un léger picotement lui parcourait l'échine.

— Allez, on y va ! lança le maître.

Zena se plaça devant un participant et ils commencèrent. Blocage, clé à l'épaule, immobilisation du coude. Entre chaque mouvement, les deux adversaires reprenaient leurs places avant de se lancer à nouveau à l'assaut.

Juan suivait attentivement le corps à corps de Zena. Sa technique était parfaite. Souplesse, rapidité, énergie, détermination, tout y était.

La suite était étrangement arrière, contre étranglement arrière. Là encore, Zena se révéla supérieure à son adversaire. Dans un geste rapide ses mains enserrèrent le cou du type. Puis, elle esquiva adroitement le poing qui devait la déstabiliser. Ses mains n'avaient rien lâché. Au contraire, elles serraient et Zena y puisait une force, un plaisir inavoué.

La voix du maître claqua.

— Suffit Zena !

Aussitôt, la jeune femme se ressaisit. Sur son visage, Juan put lire la déception qu'elle avait du mal à masquer.

Le maître approcha d'elle.

— Maîtrise-toi. Un jour, il y aura un accident.

— Excuse-moi, bredouilla la jeune femme.

Elle posa sa main sur le bras de son adversaire. Celui-ci se frictionnait le cou.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— T'y vas fort.

Elle eut un geste pour lui signifier : « laisse tomber » et se dirigea vers la porte.

— On reprend, tonna le maître.

Juan était sorti derrière Zena. Comme elle, il passa au vestiaire, prit une douche, s'habilla rapidement et descendit.

— Tiens, ma petite Liliane, fit-il en posant son sac sur le comptoir.

La jeune fille se leva pour ranger le sac de sport dans le cagibi.

— À demain ?

— Peut-être, jeta-t-il en ouvrant la porte.

Dehors, il s'arrêta sur le trottoir et alluma une cigarette. Zena ne fut pas longue à apparaître. Elle frémit en le découvrant nonchalamment adossé à sa Mercedes, tirant sur sa cigarette. Il eut un mouvement vers elle. Pétrifiée sur le trottoir, elle le regardait venir. Il s'était donc enfin décidé. Elle savait qu'avec lui ce serait le grand frisson, du jamais connu. Elle le pressentait si fort que le désir lui fit fléchir les jambes.

— Vous allez où ? demanda Juan en se plantant devant elle.

— À mon travail, répondit-elle d'une voix mal assurée.

Ce qu'elle s'en voulait. Elle, la forte en gueule, la dévoreuse d'hommes, se retrouvait devant cet inconnu, aussi empotée qu'une gamine de 16 ans.

— Et c'est où votre travail ?

— Dans le quartier des Halles, renseigna-t-elle, prudente.

— Vous faites quoi, comme boulot ?

Là, elle reprit du poil de la bête. Il l'avait entraînée sur un terrain où elle était à l'aise.

— Vous n'avez qu'à venir voir, répliqua-t-elle, effrontément.

— Quelle adresse ?

— 23, rue St Denis.

Il n'ajouta pas un mot, fit demi-tour et rejoignit sa voiture. Elle le regarda y monter, claquer la portière et tourner la clé de contact. Pour sa part elle se dirigea vers le métro.

La musique lascive envahit la cabine exigüe. Dans la lumière tamisée, l'homme s'étala dans le fauteuil profond, les jambes étirées devant lui, les cuisses largement ouvertes, les bras sur les accoudoirs, les mains pendantes dans le vide.

Face à lui, le mur n'était qu'une immense vitre derrière laquelle un décor avait été vaguement ébauché. Un boudoir, très féminin, dans les tons roses comprenant une coiffeuse avec différents accessoires, un canapé et une chaise.

Quand la musique démarra, le décor s'éclaira dans les tons rouges. Une des tentures peintes se souleva et Zena fit son entrée.

Le regard du client se fixa sur le boudoir, accessible uniquement par les

yeux. Zena était vêtue d'un déshabillé en mousseline, rose lui aussi. À chacun de ses mouvements, le tissu léger laissait voir la cuisse nue et la naissance de la fesse.

Les yeux de l'homme se portèrent vers la poitrine de la fille qu'il devinait nue sous la mousseline aérienne.

Zena connaissait son rôle par cœur. Elle allait et venait dans ce décor de cinéma avec la lenteur et la lascivité voulues. Celle qui permettait au spectateur anonyme, de l'autre côté de la vitre, de se mettre doucement en transe de ce qui allait suivre, de ce pourquoi il était entré dans le peep-show. Beaucoup de ces établissements pratiquaient les versions vidéo. Peu avaient conservé les filles, en live.

Zena s'assit devant la coiffeuse, les jambes ouvertes, laissant entrevoir son intimité, mais sans trop dévoiler. Il fallait garder le suspens, faire monter la pression dans le pantalon du client. Elle prit une houpette de plumes légères et la passa sur son visage comme une caresse voluptueuse en fermant les yeux, les lèvres entrouvertes. Puis, elle échancra le déshabillé, juste de quoi dénuder une épaule. Et la houpette caressa cette peau nue, ambrée, avant de descendre entre les seins. Zena, la tête renversée, échancra davantage le déshabillé. Un sein apparut. La houpette le frôla dans un sens, puis dans l'autre, insistant sur le mamelon. Le tissu s'écarta encore. L'autre sein fit son apparition sous le regard fiévreux du client.

Il s'étala davantage dans le fauteuil et ses mains se crispèrent, tandis que ses jambes s'ouvraient un maximum. Devant ses yeux écarquillés, Zena se leva et après avoir déambulé, lascive, dans le décor, elle ôta doucement son déshabillé, avec d'innombrables précautions, par petites touches. D'abord, une cuisse qui s'insinue entre les pans de mousseline, ensuite la manche qui glisse lentement sur le bras, découvrant l'épaule puis le sein.

Quand il la vit nue, habillée uniquement d'un string couleur chair, le client commença à saliver. Les mains de Zena parcoururent sa poitrine. Elles prirent la mesure de la rondeur des seins, s'attardèrent sur le téton avant de le prendre entre le pouce et l'index pour le malmenier. Elle renversait la tête, au bord de l'extase qu'elle jouait avec une science de grande comédienne.

Dans la cabine, l'homme dégrafa sa ceinture et ouvrit la fermeture de la braguette. Le renflement du slip disait le degré d'excitation. Mais il lui en fallait encore pour sortir son sexe et jouer avec.

Zena le savait. Ses reins commencèrent une danse lente et voluptueuse, de nature à exciter un glaçon. Ses mains caressèrent ses hanches, son ventre, s'aventurèrent jusqu'au pubis en un frôlement léger. Juste de quoi tenir en haleine le type de l'autre côté de la vitre.

Elle commença à malmenier le string, le faisant glisser le long de ses cuisses par petites touches. Le bout de tissu montait, descendait, et enfin se décida à atterrir sur ses chevilles. Elle leva un pied, puis l'autre et se détourna,

montrant un fessier qui, en se balançant, appelait toutes les perversités.

Zena alla s'asseoir sur le canapé. Elle releva ses jambes en tailleur, dévoilant ainsi son intimité dans toute sa splendeur.

Le client extirpa son membre de sa cachette. Il se dressa, bien droit, tout fier de sa virilité. La main de l'homme l'empoigna. Devant lui, Zena avait glissé ses doigts jusqu'à sa fente humide et jouait avec son clitoris.

Pas besoin d'une grande imagination pour savoir ce qui se passait en cabine. Le client se masturbait en même temps qu'elle. Et, curieusement, à chaque prestation, cette visualisation la faisait jouir. Chez elle, plus de chiqué. Elle prenait vraiment son pied.

C'était bizarre ce plaisir solitaire, tout en sachant que l'autre, à deux mètres d'elle, éprouvait les mêmes intenses émotions.

La main du client s'activait de haut en bas du pieu. Il haletait, mais son regard ne se détournait pas de l'image de cette femme qui, comme lui, se donnait du plaisir.

Zena eut un profond soupir quand la jouissance vint. L'homme eut un cri, bref, et laissa s'écouler sa semence dans un Kleenex.

La lumière du décor s'éteignit. Dans la cabine, la musique s'arrêta. L'homme se reculotta et sortit. Dans la salle réservée aux filles, Coraly, une petite brune piquante, mordait à belles dents dans un sandwich quand Zena entra.

L'une, comme l'autre, étaient revêtues du déshabillé de leur prestation. Elles n'avaient qu'un quart d'heure de battement avant d'entrer, à nouveau, en scène.

— Ça va ? demanda Coraly, la bouche pleine.

Zena opina du chef.

— Moi, je viens de tomber sur un type qui tapait la vitre avec sa bite. Tu te rends compte ! Quel vieux saligaud ! commenta Coraly.

— Y en a ! Tu crois qu'ils viennent pour quoi ici ? répondit Zena en ouvrant le petit réfrigérateur.

Elle inspecta l'intérieur.

— Y a plus rien, ni à boire, ni à manger.

— Tu as faim ? Tu veux la moitié du mien ? proposa Coraly en brisant déjà son sandwich en deux.

— Non. Mange, tu en as besoin. Tu es épaisse comme un fil de fer. Je vais sortir acheter une crêpe à côté.

— Ne traîne pas, recommanda Coraly. Tu sais que la patronne n'aime pas ça.

— Je l'emmerde, jeta Zena en enfilant un imper sur sa tenue plutôt déshabillée.

Coraly avala la dernière bouchée de son sandwich.

— Je sors aussi. Je vais m'en fumer une.

Dans la boutique, la patronne, une femme dans la cinquantaine, occupée avec un client, ne put rien dire en les voyant passer. Seule une grimace révéla son désaccord.

Zena ouvrit la porte. La rue St Denis était, comme tous les soirs, peuplée de curieux qui venaient voir à quoi ressemblaient les « putes », d'hommes voyeurs et timides qui, tout en reluquant les filles stationnant devant les portes des studios, ne se décidaient pas à aborder celle qu'ils avaient choisie.

— Ici, il y a tout de même un peu d'air, remarqua Coraly en respirant profondément.

La jeune Marocaine jeta un regard indifférent à ce petit monde sans surprise. Depuis deux ans qu'elle travaillait dans ce sex-shop, elle connaissait par cœur les odeurs, les humeurs de la rue. Elle fila à droite vers le bistrot qui faisait l'angle de la rue Greneta.

Et soudain, elle s'immobilisa. Il était là, sur le trottoir d'en face, fumant tranquillement une cigarette. Il était donc venu. Comme il y a une heure, un picotement agréable s'empara de son bas-ventre et elle se sentit, brusquement, toute molle.

Elle traversa. Coraly ouvrit la bouche pour lui demander si, par hasard, elle avait changé de troquet, mais elle la vit se planter devant ce type élégant, la hanche aguicheuse, l'œil de velours. Hé ! Sa copine avait donc fait une rencontre ? Ce soir, elle lui raconterait tout.

Elle détailla le bel individu. Pas mal. Elle aurait pu trouver plus moche. La veinarde ! Elle tira une bouffée de sa cigarette, l'œil rivé sur le couple, de l'autre côté de la rue.

— Alors, tu es venu ! attaqua Zena.

— Je ne pose jamais une question en vain. C'est là que tu travailles ? ajouta-t-il avec un mouvement de menton vers le peep-show.

— T'as qu'à venir voir.

Soudain, elle n'avait qu'une envie : se caresser devant lui, le faire bander jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus.

— Cabine numéro 2, jeta-t-elle avant de faire demi-tour.

Tortillant du cul, elle fila vers le bistrot pour commander son sandwich et son coca. Aucune inquiétude : elle savait qu'il viendrait.

Dans le bistrot, les habitués du quartier, une vieille femme qui prenait ici tous ses repas du soir et traînait ensuite en se faisant des réusites, un couple de touristes, les pochards habituels. Le patron, un gros homme au visage sévère barré d'une moustache noire, essuyait les verres derrière son comptoir.

— Une petite faim ? lança-t-il dès que Zena entra.

Et, sans attendre sa réponse, il abandonna ce qu'il faisait pour aller couper une longueur respectable de baguette croustillante pour la beurrer et la tartiner de fromage, tout en plaisantant :

— Toujours pas de jambon, Zena ?

— Toujours le mot pour rire, Gaby ?

Et, comme elle sentait qu'il était d'humeur à bavarder, elle le bouscula un peu.

— J'ai pas le temps, Gaby, ce soir.

— Eh ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Quelque chose d'important.

Elle tendit la main droite vers le sandwich empaqueté dans un papier, l'autre vers la canette de coca et fit demi-tour, en lançant :

— Tu mets ça sur ma note !

Elle avait hâte de réintégrer sa cabine, de se déshabiller devant lui.

Quand elle poussa la porte du peep-show, Coraly était déjà en cabine et la patronne était occupée avec un client qui achetait une panoplie de godes.

— Dépêche-toi ! Tu es attendue, jeta-t-elle d'un air mauvais.

Un frémissement saisit Zena. Il était là. Elle ôta son manteau, appuya sur le bouton de la cabine et entra, dès que la musique démarra.

Jamais elle n'avait eu un tel trac. Pire qu'à sa première prestation, quand elle apprenait le métier, avec toutes les réticences des débutantes.

Jamais non plus, elle mit autant de cœur à l'ouvrage. Elle étirait la cuisse loin devant elle, dégageait son épaule jusqu'à la limite de la naissance du sein. Elle avait tant envie de l'affoler. Savoir qu'il était de l'autre côté, présent, mais invisible, lui donnait toutes les audaces.

Quand elle commença à se déshabiller, elle le fit avec une science qui aurait tiré des applaudissements aux plus exigeants. Chacune de ses caresses, c'était ses mains à lui qui les lui donnaient et son plaisir n'était pas feint.

Assise sur le canapé, les jambes en tailleur, bien ouvertes, elle murmura :

— Tu le vois bien mon con, dis ? Il est beau, n'est-ce pas ? Je suis certaine que tu en as envie. Regarde comme, lui aussi, t'attends.

Ses doigts écartèrent les lèvres, mettant en exposition le clitoris, déjà enflé de désir. Son index le titilla avant de partir à la conquête de sa grotte humide dans laquelle il disparut. Zena râlait de plaisir. La jouissance ne fut pas longue à exploser. Elle supposa que, derrière la vitre, pour lui aussi ça avait été un grand moment.

Mais ce n'était pas du tout ce que son imagination avait échafaudé.

La tête en feu, les yeux exorbités, Juan n'avait pas bougé. Ses mains n'avaient rien fait pour soulager le désir intolérable qui l'anéantissait. Il lui avait fallu toute sa science d'amant incomparable pour juguler la jouissance,

l'empêcher d'exploser.

Quand la musique s'arrêta, il quitta immédiatement cet endroit exigü et chaud, qui sentait le sperme de tous ces voyeurs venus, ici, se soulager à bon compte.

Zena ne s'attarda pas davantage. Elle s'habilla en hâte.

— Où tu vas encore ? brailla la patronne en la voyant se presser vers la sortie.

— Je reviens.

Il avait repris sa place de tout à l'heure, face à la boutique, la cigarette aux lèvres. Elle traversa, les jambes flageolantes, mais la tête haute, fière de ce qu'elle venait de lui faire subir, impatiente d'entendre ses compliments.

— Tu travailles jusqu'à quelle heure ? demanda-t-il, simplement.

— Je peux m'arrêter maintenant, si tu veux, répliqua-t-elle, se foutant des coups de gueule de la patronne.

— Alors, viens.

Frémissante, elle le suivit.

Elle fut d'abord éblouie par la Mercedes. Il n'y avait pas besoin d'observer Juan bien longtemps pour savoir qu'il était riche.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Je suis représentant en informatique.

— Eh ben, dis donc ! Je sais bien que l'informatique est une industrie de pointe, mais à ce point-là, je n'aurais pas cru.

Juan éclata de rire. Donc, cette petite était intéressée par l'argent. Ça, c'était une information de première importance.

La luxueuse berline fila vers le Sébasto, puis la place de la République, pour remonter jusqu'à Belleville.

L'appartement avec sa terrasse de 20 m² la captiva. Voilà un client qu'il fallait chouchouter. Elle se prit à rêver. Et si elle était tombée sur la perle rare, le gros lot à la loterie de la vie ?

Une seule question l'intriguait : pourquoi Belleville alors que manifestement, il aurait pu habiter le 16^e, voire Neuilly ?

— C'est le quartier de mon enfance, expliqua-t-il.

L'appartement était meublé très moderne, voire futuriste. Pas de doute, un designer était passé par là. Mais elle n'eut guère le temps de s'attarder sur les tableaux abstraits ou sur les fauteuils que, Juan lui avait pris la main et l'entraînait sur la terrasse.

La lumière y était discrète, intime à souhait, jouant à travers les branches des arbres et des plantes exotiques. De profonds sièges en teck, un canapé garni de coussins blancs. Caché quelque part dans la verdure, un petit réfrigérateur dans lequel Juan prit des glaçons.

— Whisky, ça ira ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— C'est très beau chez toi. On se croirait dans un autre pays. Il faut beaucoup d'argent pour tout ça, ajouta-t-elle, avec une pointe d'envie.

— L'argent ? Ça se trouve. Pas de difficultés.

Il en parlait à son aise. Elle, elle trimait depuis l'âge de 17 ans, se donnant à qui voulait bien la payer, croyant faire fortune, mais courant toujours après trois sous pour faire un franc, disait sa mère.

Il remplit les verres, y fit tinter deux glaçons et lui en proposa un en levant le sien pour trinquer.

— Pourquoi tu fais ce métier ?

— Parce que je n'en connais pas d'autre. Pas d'études, pas d'apprentissage. Je ne sais rien faire. Mon seul capital, c'est ça, fit-elle en pointant sa poitrine en avant et en remontant sa jupe sur une cuisse galbée. J'essaie de le faire fructifier.

— C'est une idée comme une autre, répondit-il en buvant une gorgée d'alcool. Et j'ai pu voir que tu te débrouillais bigrement bien.

Soudain, Zena fronça les sourcils. Un julot ? Ah non ! Pas question de mac. Elle tenait trop à sa liberté.

— Je travaille seule, en indépendante, avertit-elle. Et pas question que ça change.

— Qui dit le contraire ?

Il avait posé son verre et l'attirait sur le canapé. Il la renversa sur les coussins blancs. De près, il était encore plus beau. Elle accrocha ses doigts dans les boucles brunes. Ses lèvres avaient le goût du whisky. Elles étaient douces et charnues. Un baiser presque pudique. Ils prenaient possession l'un de l'autre par petites touches, petits coups de langue, de dents. Sa peau sentait l'ambre et le tabac blond. Une odeur qui enivra Zena. Ses mains glissèrent sous la chemise, caressèrent ce torse musclé. Il se redressa et la déshabilla. Il y avait si longtemps qu'un homme ne l'avait pas déshabillée qu'elle en fut tout émue.

Juan se tint debout à la contempler. Et elle, qui avait tant l'habitude d'être regardée, se troubla sous ce regard. Le désir montait, fulgurant, impérieux. Mais elle le jugulait, attendant son bon plaisir, à lui. C'était lui qui menait la danse et elle n'avait pas l'intention d'accélérer les choses.

Juan se déshabilla à son tour. Il avait la peau mate, tout comme elle. Un papillon en couleur était tatoué sur son épaule droite. Il aurait pu postuler pour le concours de monsieur Univers, tant il avait un corps parfait. Une vision qui ne fit que décupler le désir de Zena.

Son bassin se souleva lentement, l'appelant, l'espérant au plus vite. Juan la regarda se démener avec cette envie, un petit sourire étirant sa bouche. Sans

se presser, il vint enfin s'agenouiller entre ses cuisses qu'il ouvrit largement. Puis, les deux mains sur ses hanches, il l'attira vers lui, et plongeait la tête entre ses cuisses.

Sa langue pointue caressa avec délicatesse le clitoris, gonflé de désir. Et cette douceur était affolante. Zena était loin de penser que cet attouchement léger pouvait être aussi jouissif.

Puis, la langue de Juan glissa jusqu'à sa grotte intime dans laquelle elle s'engouffra, tandis que ses doigts écartaient largement les lèvres.

Zena se cambra brutalement, cria sa jouissance, tout en élevant son bassin vers cette bouche dévoreuse.

Juan se redressa, et ses mains à nouveau sur ses hanches, il la souleva, la tint en suspens et là, il l'éperonna lentement, comme s'il hésitait. Et ce mouvement au ralenti ne fit qu'exacerber la convoitise de Zena. Le plaisir clitoridien ne lui suffisait pas. Elle voulait jouir jusqu'à la folie. Elle eut un gémissement de douleur. Mais Juan la maintenait pour l'empêcher d'accélérer le mouvement, l'obligeant à se conformer à son rythme à lui.

Son pieu la remplissait et elle n'avait jamais eu cette impression si forte d'être totalement et délicieusement envahie.

Juan n'œuvrait que pour elle, attentif à la montée de sa jouissance. Et soudain, elle éclata. Ce fut comme une tornade qui dévaste tout sur son passage. Zena hurla. Sa tête allait de droite à gauche, dans des mouvements incontrôlés, tandis que Juan, au-dessus d'elle, continuait, imperturbable à la pilonner avec science. Le plaisir était si fort qu'il en devenait insupportable, à la limite de la douleur.

Juan, enfin, quand il comprit qu'elle était devenue sa chose, pensa à lui et accélérant le rythme, il jouit à son tour.

Il se redressa aussitôt, l'abandonnant, pantelante, sur le canapé. Quand il revint, quelques minutes plus tard, revêtu d'un peignoir en éponge bleu nuit, il alluma une cigarette, en tira une bouffée, s'assit sur le canapé, duquel Zena n'avait pas bougé et dit, simplement :

— Tu veux gagner beaucoup d'argent ?

CHAPITRE II



Coraly s'était effeuillée sans y mettre vraiment de conviction. Elle n'avait pas compté combien de fois elle l'avait fait dans la soirée, mais, en tous cas, un sacré paquet. Qu'est-ce qu'ils avaient tous ce soir à être fous de la bite ? Ce n'était pourtant pas la pleine lune ! Tout ça, la faute à Zena qui avait disparu en plein milieu de soirée. Elle allait lui en dire deux mots quand elle rentrerait. Vraiment, parfois, elle en prenait un peu trop à son aise, la Marocaine !

Coraly s'affala dans le canapé au velours râpé et les jambes ouvertes, face à la vitrine, elle plongeait ses doigts dans son intimité.

De l'autre côté de la vitre, dans la cabine surchauffée, qui sentait le renfermé, la sueur, et le frotter, la fille s'était allongée sur la moquette tachée. Elle avait ôté sa petite culotte et relevé ses jambes pliées sur sa poitrine.

Elle s'enfonça bien profond le gode qu'elle avait sorti de son sac, pour un va-et-vient acharné. Le plaisir éclata rapidement, mais elle poursuivit, les yeux rivés sur Coraly qui continuait à se caresser d'une manière mécanique, en pensant à son lit qu'elle allait bientôt retrouver avec délice.

En bonne professionnelle, elle mima l'orgasme presque à la perfection, attendant que la musique s'arrête pour se lever et quitter le décor de pacotille.

Dans la pièce exiguë qui leur servait de loge, elle passa un disque démaquillant sur son visage pour ôter le surplus de fond de teint et de mascara. Elle s'habilla rapidement, prit son sac et enfila son manteau en claquant la porte.

Il était deux heures du matin. La patronne avait déjà éteint les lumières de la boutique et faisait sa caisse.

— Salut, à demain, jeta Coraly.

— À demain. Et dis à ta copine que si elle continue, c'est la porte, OK ?

— OK, répéta la jeune femme d'une voix fatiguée.

La rue St Denis avait la même ambiance : toujours les voyeurs, les indécis, alignés sur le trottoir, les filles, de l'autre côté de la rue, la cuisse et la poitrine à l'air, perchées sur de hautes cuissardes de cuir noir.

Coraly tourna sur sa droite pour remonter vers la rue Réaumur. Elle partageait, avec Zena, un petit deux pièces dans un immeuble ancien, dans la rue d'Aboukir, en plein Sentier. Les deux filles connaissaient tous les patrons de prêt-à-porter dont les boutiques faisaient du touche-touche dans toutes les rues avoisinantes. Autant dire qu'elles s'habillaient à bon compte. Même si Zena rouspétait souvent, ne rêvant que de Chanel ou de J.P. Gauthier.

Elle sentit rapidement la présence derrière elle. Elle s'arrêta pour signifier au « pigeon » qu'elle n'était pas tarifée. Mais, à sa grande surprise, ce n'était qu'une femme. Elle reprit sa marche.

— Attends !

Coraly s'immobilisa et fit face à l'importune.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? jeta-t-elle, sur la défensive.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, le visage déjà bien marqué, sans doute par l'alcool. Sous les paupières tombantes, le regard était fiévreux, fixe.

— J'ai commencé quelque chose tout à l'heure, dans la cabine et je voudrais bien le terminer avec toi.

— Désolée. Je ne suis pas de ce bord, répondit Coraly, presque gentiment.

La femme posa une main aux doigts secs et noueux sur son bras.

— Dis... c'est toi qui m'as fait prendre mon pied, mais ce n'était que de l'orzast. Maintenant, il me faut la totale.

Coraly se secoua pour échapper à cette étreinte.

— Faites le tour du quartier. Vous allez bien en trouver une qui sera d'accord.

— Non ! C'est toi qui me fais bander.

— Eh bien, revenez demain et vous reprendrez votre pied dans la cabine.

— Dis donc, petite conne, tu ne comprends pas que ça ne me suffit pas.

Coraly eut un mouvement brutal.

— C'est votre problème. Foutez-moi la paix !

La femme, comprenant, qu'elle n'obtiendrait pas ce qu'elle désirait, abandonna et la regarda filer vers le carrefour de la rue Réaumur.

Coraly en s'engageant dans la rue Réaumur en riait. C'était bien la première fois que la proposition venait d'une femme. Quand elle raconterait ça à Zena...

Au carrefour de la rue des Petits Carreaux, elle prit à droite en direction de la rue d'Aboukir. À cette heure, le quartier dormait, les boutiques étaient fermées, les camionnettes ne klaxonnaient pas, et les Pakistanais et autres

ethnies indiennes ne se trimbalaient pas dans toutes les petites rues, d'une boutique à l'autre, des rouleaux de tissus sur les épaules, ou poussant un diable chargé de cartons, ou encore des portants sur lesquels se balançaient robes et jupes, ou manteaux, selon la saison.

Arrivée devant sa porte, elle composa le code. Restait ensuite à grimper six étages d'un escalier étroit, bien ciré, pour atteindre le deux pièces sous les combles qu'elle partageait avec Zena. Au sixième, elle reprit son souffle et enfila le couloir. Elle tourna doucement la clé dans la serrure pour ne pas réveiller la copine.

Tiens ! C'était fermé à clé. Donc, Zena n'était pas rentrée. Elle avait dû négocier une nuit complète avec le beau brun. Souper dans un hôtel 3 étoiles, chambre luxueuse... Zena avait la veine que ce genre d'aventure lui arrive de temps en temps. Ça faisait un paquet de tunes en plus que les deux filles dévoraient voracement en faisant les boutiques. Coraly devait bien reconnaître que la Marocaine avait le cœur sur la main.

Elle l'aimait bien, même si, de temps en temps, Zena l'inquiétait, à la limite de la peur. Elle lisait souvent dans ses yeux noirs, des envies de tuer. Pourvu qu'elle ne passe jamais à l'acte. Ce serait un beau gâchis. Car Zena était douée pour le boulot qu'elles faisaient.

Coraly passa dans le cabinet de toilette, se déshabilla et enfila une chemise de nuit en jersey, rien de sexy, mais du pratique. Puis, elle ouvrit le robinet du lavabo et attrapa sa brosse à dents.

Zena rouspétait souvent contre ce boulot, disant qu'elles travaillaient pour une misère et qu'elle, elle avait envie d'argent, de beaucoup d'argent. Et pourtant, elle ne voulait pas se prostituer. Un extra payé à l'occasion, certes. Mais le trottoir... non !

Coraly se glissa dans son petit lit en rêvant que dans quelques heures, la copine aurait beaucoup à lui raconter. Et elle avait vu une petite robe qui lui plaisait. Elle ferma les yeux en rêvant à ce modèle qu'elle aurait sur les épaules dès cet après-midi.

Aimé Brichot remonta ses fines lunettes sur son nez et fronça les sourcils, comme si ce mouvement pouvait aider à ce qu'elles restent en place.

À la fin du repas, il avait laissé tomber la veste et desserré la cravate. Pourtant, ce n'était guère dans ses habitudes. Le capitaine Brichot mettait un point d'honneur à être toujours impeccablement habillé.

Boris Corentin, assis en face de lui, n'était pas tourmenté par ces soucis vestimentaires. Lui, il privilégiait le pratique : T-shirts, sweat, blouson.

Peu de chemises.

Jeannette, l'épouse de Mémé, avait mis les petits plats dans les grands

pour l'anniversaire des jumelles.

— Jeannette, vous vous êtes surpassée, dit Boris en soupirant d'aise. Si je veux garder la ligne, yaourts et pomme pendant une semaine.

— On parie ? Je suis bien certain que tu n'en es pas capable, remarqua Aimé en riant.

— Fais gaffe ! Tu ne sais pas de quoi je suis capable pour garder mon statut de beau mec.

— Les femmes te perdront, répondit Aimé.

Les jumelles, Rose et Colette avaient déserté la table depuis un bon quart d'heure. Elles s'étaient réfugiées dans leur chambre et se chamaillaient à qui mieux mieux. Jeannette débarrassa les assiettes.

— Vous avez laissé une petite place pour le gâteau, j'espère ? plaisanta-t-elle.

— Evidemment ! Un anniversaire sans soufflage de bougies, quel gâchis !

— J'ai besoin de ton aide, dit-elle à son mari en filant vers la cuisine.

Il eut un hochement de tête vers son ami Boris d'un air de dire : tu ne connais pas ton bonheur de ne pas être marié.

Depuis le temps qu'ils faisaient équipe, tous les deux, au sein de la BRP, anciennement Brigade Mondaine, dans la section très prisée des Affaires Recommandées, leur complicité se teintait d'une véritable amitié. Les deux hommes s'appréciaient et n'hésitaient pas à s'épauler dans les coups durs de la vie. Mais Aimé, avec ses trois femmes, était un homme heureux, même si, de temps en temps, il ruait dans les brancards et enviait la liberté de sa flèche.

De son côté, Boris enviait-il la vie rangée de son co-équipier ? Non, pas vraiment.

Il les entendait se chamailler gentiment dans la cuisine, à propos des bougies sur le gâteau. Fallait-il en mettre 20, ou simplement 10, l'âge des jumelles ?

Aimé réapparut bientôt.

— Ah ! Je te jure, les femmes... jeta-t-il, de la porte, en jouant l'exaspération.

Il fila dans le couloir.

— Les filles ! C'est l'heure du gâteau et des cadeaux.

Il y eut une double explosion de joie et une cavalcade sur le parquet. Tous trois entrèrent dans le salon, les filles passablement excitées. Aimé éteignit la lumière et la petite voix de Jeannette entonna, de la cuisine : « Joyeux anniversaire... » Les deux hommes joignirent leurs voix à la sienne. Les jumelles se tenaient sagement devant la table, regardant le gâteau illuminé de 10 bougies, avancer lentement vers elles.

Soudain intimidées, elles n'osaient plus un mouvement. Jeannette posa le

gâteau sur la table.

— Maintenant, il faut souffler, dit le papa.

— Ensemble, ce serait mieux.

Rose et Colette se regardèrent.

— Allez, je compte. Un... deux... trois ! fit Boris.

Les deux gamines unirent leurs souffles et les petites flammes vacillantes disparurent. Les trois adultes applaudirent.

— Et maintenant aux cadeaux, lança Boris.

Il sortit de sa poche deux petites boîtes identiques et en donna une à Rose et une à Colette. Son portable sonna alors que les jumelles ôtaient les rubans et les papiers dorés.

— Oui... fit Boris en s'éloignant dans le couloir.

— C'est Coraly. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien entendu. Qu'est-ce qui se passe ?

Il écouta l'explication de la jeune femme en fronçant de plus en plus les sourcils.

— C'est bon. Je viens. Tu me raconteras ça de vive voix. Tu es à ton travail ?

— J'y vais, répondit Coraly... d'accord. À tout à l'heure.

Il éteignit son mobile et revint dans le salon. Les gamines avaient mis les boucles à leurs oreilles. Elles se précipitèrent vers Boris pour l'embrasser.

— Ça vous fait plaisir ? Alors, c'est bien.

— Ce n'est tout de même pas Baba, maugréa Brichot. Un dimanche... Faut pas charrier.

— Non. Ce n'est pas le patron. C'est une vieille copine qui s'inquiète. J'y vais.

Il prit rapidement congé.

— Dommage que tu restes pas plus longtemps. Les filles sont furieuses, rouspéta Mémé.

— Ah non ! Pas toi. Tu ne vas pas me reprocher de répondre à un SOS d'amitié ?

— T'as raison. C'est égoïste. À demain, fit Aimé en refermant la porte.

Quand la patronne vit entrer Corentin dans la boutique, elle fronça les sourcils et le regarda droit dans les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas ? Je n'ai pas reçu de mineur, je ne fais pas de prostitution, je ne...

— Stop ! fit Boris en souriant. Tout est OK. Aucune inquiétude à avoir. Coraly m’a appelé.

— Ah ! C’est pour Zena ?

— C’est cela, oui.

— Elle est en cabine. Je vais lui dire que vous êtes là.

Elle disparut derrière un rideau. Une musique lascive s’échappa de l’autre pièce. Boris jeta un regard distrait sur les gadgets de toutes sortes, les livres, la lingerie, les DVD en vente. Le rideau s’ouvrit à nouveau.

— Dans quelques secondes, renseigna la patronne en reprenant le travail qu’elle faisait à l’entrée de Corentin.

Effectivement, la jeune effeuilleuse ne fut pas longue.

— Viens, je t’emmène boire un verre, annonça Corentin, assez haut, pour que la patronne entende.

— Pas trop longtemps, commandant. En l’absence de Zena, je n’ai plus qu’elle. Et je ne peux pas me permettre de perdre de l’argent.

— Time is money... claironna Boris en tenant la porte ouverte pour que Coraly passe.

Elle l’entraîna dans le bistrot qu’elles avaient l’habitude de fréquenter. Il était 10 heures du soir. Quelques clients achevaient leur dîner. Ils s’attablèrent à l’écart.

— Tu as faim ? demanda Boris.

Elle secoua la tête.

— Non. Depuis que je me suis levée, je ne peux rien avaler.

Le garçon approchait. Boris commanda deux cafés.

— Raconte-moi exactement ce qui se passe.

— Hier, pendant la pause, on est sorti toutes les deux. Zena avait faim et voulait venir ici, acheter un sandwich ; mais au lieu de ça, elle a traversé pour rejoindre un type qui l’attendait sur le trottoir, en face. Je me suis dit : ouais, elle a fait une rencontre. Elle me racontera ça ce soir. Mais elle n’est pas revenue travailler.

— C’est dans ses habitudes ?

— Ça lui arrive de faire un... « extra ». C’est d’ailleurs ce que j’ai pensé quand je ne l’ai pas vue à l’appartement. Je me suis dit qu’elle avait dégoté un pigeon pour la nuit. Mais à midi, quand je me suis réveillée, toujours personne. Vers quatorze heures, j’ai commencé à trouver ça très louche. Je l’ai appelée sur son portable. Rien. J’ai laissé un message. Elle ne m’a pas rappelée. Jamais elle ne fait ça. Et puis, il y a un autre détail qui m’a inquiétée : Zena ne ferme jamais son portable.

— Elle a voulu passer une nuit tranquille.

— Une nuit, d’accord. Mais maintenant ? Je viens d’essayer. Il est

toujours fermé.

— Si elle est dans une histoire d'amour... temporisa Boris, qui ne voulait pas encore prendre cette absence au sérieux.

— Non ! Elle aurait rappelé, justement pour me rassurer. J'ai peur qu'elle soit embarquée dans une sale histoire. C'est pour ça que je vous ai appelé.

— Parle-moi du type avec lequel elle est partie.

— Beau, élégant. Une élégance raffinée, très recherchée, plutôt dandy, si vous voyez ce que je veux dire.

— Un mac ?

Coralie réfléchit quelques secondes.

— Non. Pas le genre. Dans les 25 ans, très brun, les cheveux bouclés. À mon avis d'origine méditerranéenne.

— Maghrébin ?

— Oh non ! Plutôt italien, ou espagnol.

— Et tu ne l'avais jamais vu dans le quartier ?

Coralie secoua la tête.

— C'est peut-être un client qui a flashé sur elle.

— Possible. Nous, on ne les voit pas. Donc, je ne sais pas.

— Ecoute, tu as bien fait de m'avertir. Mais, pour l'instant, je pense que Zena vit une histoire d'amour. Et qu'elle a autre chose à faire que de t'avertir.

— Ce serait vraiment pas sympa. Elle va m'entendre, si c'est ça.

Elle avala la dernière goutte de café.

— Mais je n'y crois pas. Je suis certaine qu'elle aurait appelé.

Boris paya et se leva.

— Allez, file au boulot, sinon, la patronne va faire une crise qui risque d'être mauvaise pour toi.

— Arrêtez ! Elle trouve plus une fille pour faire ce boulot. Elle est trop contente de nous avoir.

Ils sortirent du bistrot. Corentin la raccompagna jusqu'à la boutique.

— Dès que tu as de ses nouvelles, tu me tiens au courant.

CHAPITRE III



Enghien, dans la banlieue parisienne. Son lac, son casino, ses thermes et ses grosses maisons bourgeoises.

C'était dans une de ces maisons cossues, au bord du lac, que Juan avait conduit Zena, dès le lendemain de leur nuit torride, qui avait subjugué la jeune femme, au point qu'elle était prête à n'importe quoi pour satisfaire son amant. Un type comme ça, qui vous fait jouir au point de hurler et ce plusieurs fois dans la nuit, ça ne se laisse pas sur le bord de la route. On se met un collier, une laisse et on le suit partout, comme un gentil toutou.

Et c'était bien dans les intentions de Zena.

— Tu verras, avait-il prévenu avant de refermer la portière de la Mercedes, que du beau monde. Comme tu n'en as jamais fréquenté.

Et c'était ces gens-là qu'il fallait rencontrer si l'objectif était de faire fortune. Zena savait parfaitement cela. Ils firent en silence, les quelques kilomètres qui séparaient Belleville d'Enghien, dans la banlieue nord. Juan, avait simplement posé sa main sur le genou de Zena. Mais ce contact en appelait d'autres. Elle voulait plus. Elle glissa légèrement sur son siège et écarta les cuisses. Puis, elle prit la main de Juan et la posa plus haut, sur le satiné du bas noir. Il comprit l'appel et remonta lentement jusqu'à l'aîne. Elle s'ouvrit davantage. Les doigts de son amant palpèrent la peau nue, glissèrent vers le slip et s'insinuèrent sous la dentelle. Zena eut un faible gémissement quand ils effleurèrent le clitoris qu'ils titillèrent gentiment.

— Insatiable, hein ? murmura-t-il.

— De toi, oui.

— Je t'ai vue à la salle de sport. Tu aimes aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ? Et tu ne peux jamais ?

Elle eut un frémissement. Avait-il décelé son envie secrète quand elle pratiquait le Jiu jitsu ?

— Je vais t’aider à aller au bout de tes fantasmes. Tu es d’accord ?

Elle hocha la tête lentement, se concentrant sur la caresse qui lui tirait des frissons de plaisir. À ce stade elle aurait acquiescé à n’importe quelle proposition. Juan s’activa. Il fallait la mettre en appétit, la laisser sur sa faim pour qu’ensuite, elle lui obéisse en tous points. Le clitoris gonflait, se dressait, tel un petit sexe masculin sous ses doigts. Le bassin de Zena se mit à tanguer d’avant en arrière et soudain, elle se cabra en soupirant de bonheur. Juan accéléra le mouvement. Elle prit sa main, voulut la guider pour que ses doigts s’enfoncent en elle. Mais Juan la retira.

— Non, pas maintenant, souffla-t-il. Tout à l’heure.

— Tu ne peux pas me laisser comme ça. J’en veux, moi !

— Tu as eu les amuse-gueules. Il faut attendre pour le plat de résistance. Je te promets que ce sera grandiose.

Folle de désir, elle voulut pallier son refus. Sa main partit vers son minou. Mais Juan l’intercepta.

— Non. Je t’ai dit d’attendre. Ce sera meilleur que cet ersatz.

S’il le disait... Zena se calma. Ils n’avaient cessé de traverser des banlieues inconnues d’elle. En se redressant son œil capta la pancarte « Enghien les bains ». La voiture prit une enfilade de rues désertes. De temps en temps, un café encore ouvert jetait ses lumières sur le pavé, un pilier de bar, imbibé d’alcool, en refermait la porte vitrée et titubait sur le trottoir pour une improbable rentrée chez lui.

Bientôt, ils longèrent le lac. Au fond des jardins, dans la nuit, de somptueuses maisons se dressaient, orgueilleuses et solitaires dans leur écrin de verdure. Sur l’autre rive, les lumières du casino. Zena n’avait misé que sa vie jusqu’à présent. Jamais, elle n’avait jeté des jetons de plastique colorés sur le tapis vert d’une roulette, ni tenu le levier d’une machine à sous. Était-ce là qu’il l’emmenait ? Avait-il une martingale quelconque pour gagner à tous les coups ?

Non. La Mercedes bifurqua à droite et s’engagea dans une allée sablée, bordée de thuyas impeccablement alignés. Au fond, on apercevait les lumières de la maison.

D’autres voitures les précédaient. Ils roulaient au pas. L’allée déboucha sur une esplanade de gravillons blancs. Les voitures s’arrêtaient au bas d’un perron, festonné par une balustrade très 18^e, ornée de têtes de lion.

Juan arrêta la voiture et ils descendirent. Un homme en livrée grand siècle se précipita.

— Bonsoir monsieur, bonsoir madame, fit-il obséquieux en se courbant exagérément. Puis-je avoir vos clés ?

— Elles sont sur le contact, répondit Juan.

— Je vous remercie, monsieur.

Zena admirait la gentilhommière de pierre blanche, les lustres de cristal qu'elle apercevait à travers les grandes fenêtres. Son amant fit le tour de la voiture, vint lui prendre le bras et la guida jusqu'aux premières marches.

— Ça va ? souffla-t-elle, soudain inquiète.

Le regard de Juan l'enveloppa.

— Tu es parfaite.

Ce matin, il lui avait acheté une petite robe noire en dentelle, très décolletée devant et derrière jusqu'à la naissance des fesses. De fines bretelles laissaient ses épaules nues et le bout de tissu s'arrêtait au ras du minou. Perchée sur de hauts talons vernis, ses jambes fuselées lui donnaient une allure élégante et fine. Ses longs cheveux blonds flottaient librement autour de son visage mangé par les grands yeux noirs. Une chaînette dorée sur l'épaule supportait un petit sac de vernis noir.

Juan la tint par le coude et ils montèrent les quelques marches. Les basses entêtantes de la musique techno les assaillirent dès qu'ils passèrent le seuil.

Vu les lumières déployées, le nombre de valets en livrée qui passaient en portant des plateaux remplis de flûtes de champagne, Zena s'attendait à une réception grandiose. Au moins une cinquantaine d'invités. Or, dans le salon dans lequel ils entrèrent, ils n'étaient qu'une dizaine bavardant autour d'un buffet somptueux. Un homme élégant, malgré sa petite taille, son embonpoint et son crâne lisse de toute chevelure se leva à leur entrée pour venir à leur rencontre.

Son regard enveloppa Zena, appréciant, à la fois, la finesse de la Marocaine et ce visage aux paupières lourdes, aux lèvres charnues qui promettaient des délices. Zena frémit sous ce regard bleu clair qui semblait caresser sa peau sous la dentelle de sa robe noire.

Il prit la main que la jeune femme lui tendait et y posa ses lèvres. Grandiose, se dit-elle, ravie. C'était bien la première fois qu'on la traitait en grande dame. Il lui tendit la coupe de champagne qu'il avait en main.

— Rainer Mougin, se présenta-t-il. Puis-je me permettre de vous souhaiter la bienvenue chez moi. Vous embellissez cette humble demeure.

— Humble ? ironisa Zena, en prenant la coupe. Votre modestie trahit votre orgueil.

Rainer éclata de rire et se tourna vers Juan.

— Et, en plus, elle est intelligente ! C'est une perle que tu nous amènes, ce soir.

— Tu sais bien que je n'aime pas te décevoir, répliqua l'Espagnol.

Le maître des lieux prit Zena par le bras.

— Venez, que je vous présente à nos amis.

Les hommes s'étaient tournés vers elle et dardaient sur cette silhouette des regards concupiscents. Les femmes la détaillaient avec plus de réserve. Rainer

lui fit faire le tour des invités. Les mains étaient moites, les sourires prometteurs. Dans cette assistance, il y avait de tout, de la trentaine, à la cinquantaine bien sonnée. Des élégants, des beaux, des laids et des moches...

Juan avait l'air de connaître tout le monde. Il serrait les mains, échangeait quelques mots avec tous. C'était comme s'il l'avait oubliée, ou plutôt, confiée à la tutelle de Rainer.

— Qu'est-ce que vous aimez ? demanda celui-ci en se plantant devant le buffet, surchargé de bonnes choses. Caviar ? Huitres ? Foie gras ? Parlez. Tout ce que vous voulez sera pour vous.

Il y avait de fortes allusions érotiques derrière cette affirmation. Zena n'était pas dupe.

— Et pour vous, ce sera quoi ? demanda-t-elle effrontément.

— Vous, bien entendu ! Mais restaurez-vous d'abord. Ensuite, nous verrons comment la soirée se présente.

Zena prit une assiette et la remplit de canapés au foie gras, de saumon, d'une cuillère de caviar, de tout ce qu'elle n'avait jamais mangé et même oser imaginer manger un jour.

Juan s'approcha d'elle.

— Tout va bien ? demanda-t-il dans le creux de son oreille.

— Tout va bien.

— Je crois que cette belle assemblée aimerait te voir faire ton numéro.

— Je m'y attendais, répliqua-t-elle, la bouche pleine d'un canapé au foie gras.

Ici, elle verrait les « clients ». Ils seraient près d'elle et, curieusement, cette perspective qui aurait dû l'intimider et la faire reculer, l'excitait au plus haut point.

— Je le ferai pour toi, murmura-t-elle en plantant son regard noir dans les yeux de son amant.

— Alors, ne tarde pas trop. Ils sont tous très impatients de voir ton talent.

Des mots qui ne pouvaient que la flatter. Il s'éloigna, alla discuter avec Rainer. Elle acheva le contenu de son assiette, but un verre d'un bordeaux millésimé et rejoignit Juan.

— Je suis prête, déclara-t-elle en regardant Rainer, droit dans les lieux.

— J'en suis ravi, murmura le maître de maison.

Il se détournait, alla glisser quelques ordres à un des valets, et fit le tour de ses invités. La lumière baissa doucement, créant une ambiance très intime. Les couples s'étaient formés. Rainer, apparemment, était seul. Juan, près de lui, fit un signe à Zena. Elle se plaça au milieu du cercle qui s'était formé. Une musique lancinante retentit.

Zena sentit tous ces yeux sur elle, comme autant de caresses qui la

transportaient aux portes du désir. Elle commença à rouler d'une hanche sur l'autre, les bras levés, la tête dodelinant de droite à gauche, les yeux fermés. Peu à peu, elle se laissait prendre à sa propre transe qu'elle créait au fur et à mesure de son lent ballet solitaire et exhibitionniste.

Ses mains caressèrent son cou, ses épaules nues, faisant glisser les fines bretelles. La robe s'immobilisa à la limite des seins. Non, elle ne les découvrirait pas encore. Il fallait les laisser saliver. Tout était dans la délicieuse attente. Zena connaissait parfaitement son métier et le faisait avec beaucoup de conscience et de plaisir.

Elle emprisonna ses deux seins dans ses mains, les fit rouler. Le téton se dressa sous la dentelle noire, parfaitement visible et tentant, en l'absence de soutien-gorge.

Elle rouvrit les yeux. Les mains des femmes se crispaient sur celles des hommes. Elle percevait les souffles courts, oppressés et en jouissait impunément. C'était merveilleux de voir ce qu'elle suscitait et qu'elle ne voyait jamais.

Enfin, elle découvrit un sein. Il n'était pas trop gros, se dressait fièrement, le mamelon pointé. Elle le prit entre ses doigts, le pinça, le malmena quelques secondes, avant de dégager le second sein. Maintenant ses deux mains en prenaient la mesure, les malaxaient avec tendresse, mais aussi avec rudesse.

Une femme eut une plainte. Un homme coucha brusquement une femme sur le tapis et releva sa robe pour découvrir son intimité.

Zena observait avec délectation le désir qui déployait ses ailes dans l'assistance, n'épargnant personne. Son regard se porta sur Juan et ses yeux lui dirent : c'est pour toi tout ça, et plus encore si tu le demandes.

Il paraissait parfaitement maître de lui, mais elle voyait son petit bout de langue qui passait sur ses lèvres desséchées.

Enfin, la robe de dentelle échoua sur le tapis. Zena n'était plus vêtue que d'un string. Elle leur tourna le dos, fit rouler ses reins.

Dans l'assistance, une femme avait ouvert le pantalon de son compagnon et engloutissait avec voracité le sexe dressé. Une autre s'était dénudée la poitrine et la présentait à un homme dont le visage était enfoui entre les gros mamelons.

À gauche, deux hommes couchèrent une femme sur le tapis, la déshabillèrent et la placèrent les bras et les mains en croix, écartelée, offerte à tous les regards. Mais, pour l'instant, ceux-ci étaient encore fixés sur Zena.

Elle avisa un fauteuil et s'y installa, les jambes ouvertes, posées sur les accoudoirs. Son sexe béait devant tous ces regards. Elle suça son index et doucement, le fit descendre jusqu'à son pubis. Il se perdit un instant dans la toison brune, puis réapparut, pointant vers le clitoris, parfaitement visible.

Son autre main écarta les lèvres, dégageant l'orifice du vagin. Lentement,

Zena commença à se caresser. Ses yeux fixaient Juan. Son doigt disparut au plus profond d'elle-même.

Autour, les femmes étaient à moitié dénudées, les hommes avaient baissé culotte et les sexes ne demandaient qu'à entrer en action. Les femmes, d'ailleurs, s'en occupaient activement. Des soupirs, des petits cris ou gémissements commençaient à concurrencer la musique.

Zena ne fut pas longue à jouir. Ses yeux ne quittèrent jamais ceux de Juan. Quand sa respiration reprit son rythme régulier, elle se laissa glisser à bas du fauteuil et, en rampant, elle approcha de Juan.

— Tu m'as promis tout à l'heure. Je te veux.

Il se pencha, prit ses lèvres, la fouilla d'une langue experte avant de se redresser. Sa main agrippa la crinière de Zena et il lui fit tourner la tête vers Rainer.

— Notre hôte apprécierait beaucoup que tu te montres aimable avec lui.

Puis, à son oreille, il glissa :

— Je vais regarder. Quel merveilleux plaisir tu vas me donner.

Pouvait-elle refuser ? Rien ne se refusait à Juan. Rainer s'était déjà levé. Il braqua son regard sur elle et d'un geste discret lui fit signe de se retourner. Elle se coucha sur le ventre. Une chaussure de cuir se glissa entre ses jambes, les forçant à s'écarter. La tête reposant sur le côté, elle vit Rainer s'agenouiller près d'elle. Il soufflait comme un phoque. Le désir ou son embonpoint ? Ce souffle oppressé caressa son dos de la nuque aux fesses. Il la respirait, la léchait. Puis, ce fut un sexe dur qui se promena sur sa peau. Rainer s'était mis à l'aise. Son membre bien en main, il le frottait contre Zena, laissant une traînée humide sur son parcours.

Autour d'eux, les couples, tout en forniquant ne perdaient pas une miette du spectacle qui les excitait davantage, si besoin était. Juan, la cigarette à la main, assis dans un fauteuil, admirait placidement la prestation.

Rainer, bien émoustillé par cette entrée en matière, eut envie d'entrer dans le vif du sujet. Il enjamba Zena. Ses mains agrippant ses hanches, il la fit mettre à genoux. Il palpa en connaisseur le fessier bien rond, bien ferme, avant d'écarter les deux mappemondes pour dégager la fente rose. Son membre s'y insinua, s'y promena, l'humidifiant, faisant naître un désir brûlant chez sa partenaire.

Puis, quand il la jugea prête, il écarta davantage et doucement, sans lui faire mal, il se glissa dans l'étroit orifice. Zena commença à haleter. Le plaisir était trop fort, à la limite du supportable. Elle avait envie qu'il aille plus loin. D'un coup de reins, elle vint à sa rencontre.

Juan eut un sourire carnassier. Elle était bien la chienne qu'il avait reniflée. La très bonne recrue qu'il cherchait depuis longtemps.

Rainer n'accélérait pas le mouvement. Il prenait son temps, savourant

chaque seconde de cette jouissance qui montait, conscient de la jouissance commune, de tous ces yeux braqués sur leur fornication.

Zena ne pensait plus à rien, hormis ce membre qui l'emplissait et lui soutirait des rôles de plaisir.

L'explosion fut soudaine, aussi dévastatrice qu'une tornade. Autour d'eux d'autres rôles de jouissance les accompagnèrent. Seul Juan garda un calme apparent. Il se leva quand Rainer, le désir assouvi, abandonna sa partenaire.

Zena eut un regard reconnaissant vers Juan et se mettant sur le dos, elle tendit les bras vers lui. Elle avait mérité sa récompense. Mais son amant ne l'entendait pas ainsi.

Il approcha, s'accroupit près d'elle, l'embrassa, comme il savait si bien le faire, mettant le feu en elle.

— Je vais te donner ce que tu as toujours eu envie de faire. Viens.

Il lui tendit la main pour l'aider à se relever et l'entraîna hors du salon. Quelques applaudissements saluèrent la prestation de la belle. Elle leur avait donné un beau et bon spectacle, dont ils se souviendraient avec reconnaissance.

Juan la conduisit dans une chambre à l'étage. Un jeune homme les y attendait. Entièrement nu, il n'en fit pas moins le salut du Jiu jitsu. Il exécuta d'abord les quatre phases du salut à genoux, puis termina par le salut debout. Les talons joints, les mains posées à plat sur les cuisses, il s'inclina légèrement. Le combat pouvait commencer.

Interloquée, Zena ne bougeait pas. Elle était, elle aussi, nue. Juan ne lui avait pas laissé le temps de remettre sa robe de dentelle.

— Vas-y, ordonna-t-il.

Elle aimait trop ce sport. Pas besoin de la pousser bien fort pour qu'elle consente, même dans cette tenue, hors de toute convention.

Les adversaires se jaugèrent, puis, commencèrent à se tourner autour, cherchant le point faible, la garde baissée de l'autre. C'est Zena qui attaqua la première. Elle prit l'avantage.

Mais le petit jeune homme, vif comme l'éclair, sut trouver la parade dans le mouvement suivant. Blocage, clé à l'épaule, ils luttaient à égalité. Zena était contente de trouver un adversaire à la mesure de sa hargne.

Et soudain, le jeune garçon la plaqua au sol. Il la dominait, à genoux au-dessus d'elle. Le combat avait échauffé le garçon. Son sexe pointait gonflé, prêt à servir. Dans un mouvement rapide, il plongea et voulut le planter dans la bouche de Zena.

D'un coup de pied, elle se dégagea, se redressa, et ses mains enserrèrent le cou de son adversaire pour un étranglement arrière. Son visage devint rouge. Son coach n'était pas là pour l'arrêter à temps. Déjà, il cherchait sa respiration.

Zena, ivre de pouvoir de vie et de mort, serrait de plus en plus. Elle irait jusqu'au bout, saurait enfin la vraie jouissance.

— Stop !

Le mot, bref, claqua comme un coup de fouet, dégrisant Zena, la ramenant à la réalité. Elle lâcha l'homme qui s'affala comme une chiffes molle à ses pieds. Elle resta immobile, pantelante, encore secouée par le grand frisson. Juan approcha, la prit par les épaules, la pressa contre sa poitrine.

— Tu as bien mérité ta récompense, murmura-t-il.

Il la souleva dans ses bras, la porta sur le lit. Puis, il se déshabilla lentement, en la regardant et se coucha sur elle. Il frotta son corps contre celui de son amante. Mais elle n'en pouvait plus d'attendre.

— Je t'en prie. Prends-moi, souffla-t-elle en écartant les cuisses.

Il souleva ses jambes, les posa sur ses épaules et l'éperonna comme jamais un homme n'avait su le faire.

La Mercedes avait pris la route dès le matin. Zena avait dormi une bonne partie du trajet.

— Où allons-nous ? avait-elle demandé.

— Quelque part dans le Sud-ouest.

— Mais il faut que je passe chez moi prendre mes affaires.

— Inutile. Je t'achèterai tout ce dont tu as besoin.

Elle avait quitté Paris, sa vie sans intérêt, sans regret, avec juste une pensée pour Coraly, se promettant de l'appeler dès qu'ils seraient arrivés.

Depuis le premier regard, elle savait que Juan l'emmènerait au bout du monde sans une protestation de sa part.

Elle regardait le paysage défiler, écoutait la musique que la radio diffusait. Juan n'était pas un grand bavard, mais le sentir à ses côtés, poser sa main sur sa cuisse, ou son bras autour de ses épaules, suffisait à son bonheur. Elle vivait, enfin, le grand amour, que son cœur de midinette avait toujours espéré.

La nuit avançait à grandes enjambées quand Juan dit :

— Nous sommes arrivés.

La voiture traversa un petit village, dont Zena n'eut pas le temps de lire le nom. Puis, elle s'engagea dans une route secondaire, mal entretenue, livrée aux nids de poule. Juan conduisait prudemment. Enfin, ils atteignirent une maison. Une vieille ferme, longue, avec beaucoup de charme.

— Voici ta nouvelle demeure, dit Juan en arrêtant la Mercedes face à la maison, qui se dévoilait dans la lumière crue des phares.

— C'est là que nous allons gagner beaucoup d'argent ? C'est bien ce que tu m'as dit, n'est-ce pas ?

- Et je réitère. Si tu suis mes conseils, tu deviendras rapidement riche.
Elle se pelotonna contre lui.
- J’ai eu de la chance de te rencontrer. Pourquoi moi ?
- Parce que tu as tout ce qu’il faut pour mon projet.

CHAPITRE IV



Dans le peep-show, la patronne surveillait l'écran de contrôle et faisait la grimace en visionnant la prestation de Coraly. Depuis la disparition de Zena, la fille n'avait plus le cœur à l'ouvrage. Elle faisait son boulot par-dessus la jambe, sans jeu de mot. Le regard absent, les gestes mécaniques, l'air de dire : pourvu que ça finisse vite.

La petite Marjolaine qui remplaçait Zena était une débutante. Si ça continuait, sa maison perdrait de sa réputation et adieu le pactole. Ça marchait bien, ce serait vraiment dommage.

Un client entra. Elle retrouva son sourire commercial et le laissa errer entre les rayons, tout en le surveillant discrètement. Il ne flâna pas longtemps. Manifestement, cet homme savait ce qu'il voulait. Il prit une cassette vidéo et approcha de la caisse.

— Merci, monsieur, fît la patronne en rendant la monnaie. À bientôt.

Quelques minutes plus tard, la porte de la cabine numéro 2 s'ouvrit. Le

client sortit rapidement, sans lui jeter un regard, honteux du plaisir solitaire de voyeur qu'il venait de prendre.

La portière du vestiaire des filles se souleva peu après. Coraly apparut, une cigarette à la main. Elle avait sa mine des mauvais jours. La patronne l'arrêta au passage.

— Dis donc, toi, j'ai deux mots à te dire.

Coraly lui opposa un visage boudeur.

— Ça ne va pas du tout ton travail, tu le sais ? Comment veux-tu que les clients prennent leur pied ? Tu n'y crois pas une seule seconde. Tu es ailleurs. Or, eux, ce qu'ils veulent, c'est que tu jouisses, ou du moins que tu fasses semblant. Mais que ce soit crédible, nom de dieu, jura-t-elle. Alors, tu vas te reprendre, hein ?

— Ou vous me foutez à la porte ? marmonna Coraly.

— C'est cela.

La jeune femme eut un sourire ironique.

— Quand on voit ce que vous avez trouvé pour remplacer Zena, je ne m'inquiète pas.

Elle porta la cigarette à ses lèvres et l'alluma en se dirigeant vers la porte.

La rue était pareille à elle-même : les filles qui faisaient le pied de grue, adossées aux murs, les types qui les mataient, en face, sans oser faire le pas décisif, et les curieux qui passaient en les lorgnant. Tous des cons, pensa Coraly en tirant nerveusement sur sa cigarette.

Aucune nouvelle de Zena. Ça faisait maintenant deux jours qu'elle s'était volatilisée. Chaque matin, en découvrant le lit vide à côté du sien, Coraly avait une boule au creux de l'estomac qui ne la quittait pas de la journée. Elle avait encore essayé le portable. Zena était toujours sur messagerie et malgré ses nombreux messages ne la rappelait pas. Pourquoi ?

Elle l'imaginait, morte, quelque part dans un bois, dans une cave, dans un entrepôt ou une usine désaffectée. Et puis, elle se disait : tu regardes trop les séries télé. Le commandant que tu as alerté, a dû faire des recherches. S'il ne te rappelle pas, c'est qu'il n'y a rien. Elle file le parfait amour avec son bellâtre, c'est tout.

Mais, malgré cet optimisme forcé, Coraly avait du mal à y croire.

Elle tira l'ultime bouffée de sa cigarette, écrasa le mégot sous son talon. Allez, il fallait y retourner. En soupirant, elle poussa la porte de la boutique, la traversa et entra dans son cagibi pour faire fantasmer un nouveau pauvre type. La nuit avait été peuplée de cauchemars. C'est la sonnerie du téléphone qui la réveilla en sursaut. Un coup d'œil au radio réveil : midi. Elle décrocha.

— Allo ? articula-t-elle péniblement, la bouche sèche.

— C'est Zena.

Ce seul nom la réveilla tout à fait.

— Zena ! s'écria-t-elle en s'asseyant dans son lit. Enfin ! Mais où es-tu ? Pourquoi tu n'as pas répondu à mes messages ? Tu te rends compte de la bile que je me suis faite ?

— Oui... oui, je sais. Excuse-moi. Mais ce que je vis est extraordinaire. Et, à vrai dire, je n'ai même pas écouté mes messages. La vie, ici, est à cent à l'heure.

— Tu es où ? répéta Coraly.

— Quelque part dans le Sud-ouest de la France. Je crois vers Narbonne. Mais je n'en suis pas sûre.

— Comment quelque part ?

— Oui. Un charmant petit village, dont j'ignore le nom, et je m'en fous.

La voix était joyeuse, insouciante. L'envie pinça le cœur de Coraly.

— Tu vis le grand amour, si je comprends bien ?

— On peut le dire, répondit Zena en riant. Mais, ce n'est pas seulement ça. Si je t'appelle, c'est qu'il y a du fric à se faire.

— Prostitution de haut niveau ? balbutia Coraly en priant pour que la copine ne soit pas embarquée dans un réseau.

On savait comment ça finissait : dans les émirats, puis les bouis-bouis pour la pègre.

— Non, tu n'y es pas. Je ne sais pas encore très bien. Mais je peux t'assurer que je pense à toi. Dès que je vois la possibilité de te faire profiter du pactole, je t'avertis.

Coraly, sur la défensive, ne répondit pas.

— Allo ? Tu m'entends ?

— Oui, très bien. Fais attention à toi, Zena, murmura la copine.

— Ce que tu peux être alarmiste. Tout va bien, je te dis. Je t'appelle bientôt. OK ?

— OK. Je t'embrasse.

Coraly raccrocha lentement, songeuse. Elle connaissait le scénario des marlous. Ils te font monter au septième ciel ; ils te promettent la fortune ; et ils te mettent sur le trottoir, ou en maison, et ils tapent quand ça ne rapporte pas assez.

Elle reprit le téléphone, composa fébrilement le numéro de Corentin. Mon Dieu ! Pourvu que Zena ne soit pas tombée dans ce panneau !

Aimé Brichot marchait de long en large dans le bureau.

— Le Sud-Ouest ! Tu parles d'une indication ! C'est vaste, le Sud-ouest.

Il se planta devant une carte de France, affichée sur un des murs.

— Regarde, ça va de Toulouse-Narbonne, jusqu'à la frontière. Ensuite,

toutes les Pyrénées, jusqu'à St Jean de Luz et tu remontes à Bordeaux. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. C'est ce que disait mon grand-père.

— Le mien aussi, rétorqua Corentin. Mais ton pessimisme se heurte à deux axes de recherche : UN – se renseigner auprès des collègues de cette région que tu viens de délimiter. Qu'ils nous donnent les maisons de rendez-vous et tout ce qui tourne autour de la prostitution de luxe. DEUX – je vais demander à Coraly de venir et nous chercherons sur son portable d'où venait l'appel.

Brichot sourit en s'asseyant enfin.

— T'as toujours de la ressource, toi, hein !

— C'est pour ça que je suis un bon flic et que tu travailles avec moi.

Il était dix heures du soir. Pour une première fois, Juan avait tenu à accompagner Zena lui-même. Sur l'autoroute A9, il conduisait la Mercedes d'une main sûre. À ses côtés, la jeune femme restait muette, sondant la nuit. Elle avait reçu les instructions de son amant sans rechigner. N'avait-elle pas décidé une bonne fois pour toutes, qu'elle ferait ce qu'il voulait. Ses volontés devenaient les siennes.

Il s'était montré si câlin, si tendre. Elle avait encore sur la peau la douceur de ses lèvres.

— Ensuite, avait-il promis, je te ferai découvrir l'extase telle que tu ne l'imagines pas.

C'était déjà plus que très bien ce qu'il faisait. Qu'allait-elle donc apprendre ? Elle en était excitée à l'avance.

La voiture bifurqua bientôt sur une aire de parking. Les lumières de la station d'essence éclairaient de gros camions qui se ravitaillaient en carburant. Les chauffeurs allaient payer, acheter de quoi manger et boire, puis réintégraient leurs bahuts pour les stationner à l'écart. Pour ces camionneurs qui avalaient un nombre impressionnant de kilomètres, ce repos, au milieu de la nuit, était indispensable.

Juan tourna au ralenti entre les gros culs, jusqu'à ce qu'il repère celui qu'il cherchait. Il continua quelques mètres, se rangea et coupa le moteur.

— C'est celui-ci, dit-il à Zena en lui montrant un énorme semi-remorque recouvert d'une bâche bleue.

— Pourquoi celui-ci et pas un autre ?

— Ne cherche pas. Fais simplement ce que je te dis.

Il prit le menton de la jeune femme et tourna son visage vers lui.

— Tu as bien compris ?

— Oui.

— Tu vas enfin assouvir ton fantasme : aller jusqu'au bout. C'est ce que je veux. Ensuite, tu me raconteras tout. Je t'attends ici. Je ne bouge pas de la voiture.

Il prit ses lèvres, l'embrassa longuement, avec une science qui la mettait au bord de la jouissance.

— Va.

Elle ouvrit la portière et se dirigea vers le camion bleu. Le chauffeur était assis à son volant et croquait à belles dents dans un sandwich saucisson/beurre.

Zena se haussa sur la pointe des pieds. Elle avait de hauts talons, des bas résille, une minijupe en cuir noir et le haut n'était pas plus couvert que le bas. Ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules, secoués par le vent.

Elle frappa contre la portière. Le chauffeur sortit le nez de son sandwich et posa un œil curieux sur elle. Elle lui fit mine de manger. Il abaissa la vitre.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Elle lui fit son plus beau sourire, se déhancha sur une jambe, faisant pointer sa poitrine en avant.

— T'en aurais pas un petit bout pour moi ? Je saurai te remercier.

— T'as pas de fric ?

— Ben non, répondit-elle ingénument. Sinon, j'irais m'en acheter un.

Elle était belle, tentante ; il avait une longue nuit devant lui, à scruter le ruban monotone de l'autoroute. Il ouvrit la portière.

— Monte.

— C'est sympa.

Zena grimpa prestement dans l'étroite cabine. Il se poussa pour lui faire une place à ses côtés. Puis, il partagea le sandwich en deux et lui en donna une moitié.

— Merci. Fais meilleur ici que dehors. Dès que la nuit tombe, il ne fait pas chaud.

— Tu fais le tapin ? demanda-t-il, sans ambages.

— Ça se voit pas ? répondit Zena en riant.

— Si. On peut pas se tromper.

— Ça te dit ?

— J'ai pas de fric pour une passe.

— Donnant, donnant. Ton sandwich, mon corps.

Il sourit et posa une main sur sa cuisse.

— T'es pas compliquée comme fille, toi.

— Ça sert à rien. Si c'est pour arriver au même résultat.

Leurs sourires se croisèrent. D'un même élan, ils posèrent leurs moitiés de sandwich.

— Eh ben, y a pas à traîner, fit le chauffeur.

Zena se fit soudain plus câline, passa ses bras autour de son cou et lui sourit.

La main du type remonta jusqu'à sa culotte. Elle ouvrit légèrement les jambes.

— Dis donc, t'es chaude.

— C'est parce que t'es beau gosse.

— Attends ! On sera mieux là-haut.

Avec l'agilité de l'habitude, il se contorsionna pour grimper sur la couchette, derrière la cabine. Il lui tendit la main, l'aida à le rejoindre. Zena se hissa sur la couchette. Ça sentait la sueur et le tabac froid.

Il la coucha sur le dos et se pencha au-dessus d'elle. Mais déjà les mains de l'homme se posaient sur ses épaules. Il fit glisser les bretelles du soutien-gorge. Zena ferma les yeux en pensant à Juan, à la récompense promise. Une perspective qui l'excita aussitôt. D'ailleurs, le chauffeur savait y faire. Il était doux, précis, ne s'attardant pas aux prémices.

Sa main droite emprisonna le sein qu'il avait dégagé et, après en avoir pris la mesure et la forme, il se concentra sur le mamelon. Il le pinça entre deux doigts, tirant un soupir de bien-être à Zena.

— Tu aimes ça, hein ? murmura-t-il d'une voix rauque. Ça tombe bien, moi aussi.

Il se pencha. Ses lèvres remplacèrent ses doigts. Il happa le téton, l'aspira, le suçait, avec une volupté contagieuse. Zena, sans faire de cinéma, ne fut pas longue à se trémousser, son corps réclamant plus.

Le camionneur passa à la phase suivante. Sa main fila vers la jupette, se faufila sous le tissu, sous la dentelle de la culotte et trouva le clitoris, déjà gonflé de désir.

— Tu mouilles vachement, ma salope, jeta-t-il.

Des mots vulgaires qui déplurent à la Marocaine. Elle se leva d'un bloc, le bascula sur l'étroite couche et le chevaucha, l'enserrant entre ses jambes.

— Ouais, je mouille. Mais malgré tout le mal que tu te donnes, ce n'est pas pour toi, mon coco.

— J'm'en fous !

Il posa ses mains sur les hanches de la jeune femme et la souleva.

— J'm'en fous, mais c'est tout de même moi qui mène la danse. Je n'aime pas qu'une femme me domine.

D'une main, il dégrafa sa braguette, dégagea son sexe du slip. Il se dressa, agressif, énorme.

— Vas-y ! Suce ! ordonna-t-il.

— Et moi, je n'aime pas qu'on me donne des ordres, rétorqua Zena fièrement.

— T'es une drôle de garce, toi ! C'est tout de même toi qui es venue me chercher. Alors, fais ce que je demande.

Sa main appuya sur la nuque de la Marocaine, afin que sa bouche aille à la rencontre de son membre. Mais elle résista. Et comme il s'entêtait, la fureur la prit soudain. Le dominant, à genoux, elle le fit rouler sur le ventre, puis fit une clé qui plaqua sa tête contre l'oreiller. Enfin, elle dégagea son bras droit, le tira vers elle, pour parachever l'immobilisation.

Zena ne se contrôlait plus. Ivre de puissance, comme dans un combat dans la salle de sport, elle n'avait qu'une idée en tête : terrasser l'adversaire.

Son genou appuya au creux des reins du type, ses mains enserrèrent le cou, ses pouces coupant la respiration. Elle les enfonçait dans la chair, sentant le sang du camionneur battre sous ses doigts. C'était effrayant et si excitant.

« Cette fois, tu pourras aller jusqu'au bout... » La phrase de Juan fit irruption, en lettres rouges. Elle se relâcha à peine, mais suffisamment pour que sa victime ait assez de force pour se rebiffer. D'un coup de reins, il l'envoya cogner contre la carrosserie. Il y eut un bruit mat. Sonnée, elle mit trois secondes à se reprendre.

Assez pour que l'homme glisse à bas de la couchette, ouvre la portière et saute sur le bitume.

C'était fichu. Il allait alerter toute la station d'essence !

Rapide, elle quitta, elle aussi, le camion et courut jusqu'à la Mercedes. Elle ouvrit la portière, s'engouffra dans le véhicule.

— Démarre ! Démarre ! cria-t-elle à Juan.

Sans dire un mot, il tourna la clé et passa la première. Puis, sans trop se presser, comme n'importe quel voyageur après un temps de repos, il quitta l'aire de parking, s'engagea sur la bretelle qui menait à l'autoroute, et là, fôça.

C'est alors, qu'il posa la question :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

CHAPITRE V



Zena expliqua. Juan ne dit pas un mot. À se demander s'il avait bien entendu. Le trajet se fit donc en silence. Une seule fois, la Marocaine s'inquiéta.

— Dis quelque chose au moins.

— Nous en parlerons tout à l'heure, répondit son amant, d'une voix atone, dans laquelle elle avait bien du mal à déceler une parcelle de colère.

Ils avaient quitté l'autoroute depuis longtemps. Dans la nuit, Zena ne voyait du paysage que le long ruban gris de la route, les arbres qui la bordaient et, de temps en temps, un petit village traversé à toute allure. Elle avait le sentiment qu'ils s'enfonçaient dans les terres. Il y avait une bonne heure qu'ils roulaient quand la Mercedes quitta le bitume de la route pour s'enfoncer dans un chemin de terre. Dans la lumière blanche des phares, une longue bâtisse apparut, qui semblait être une ferme. Ils entrèrent dans une cour, entourée de bâtiments, plus ou moins délabrés. Pas une lumière. Il faut dire qu'il était une heure du matin. Si quelqu'un habitait ici, il dormait. Cela voulait dire que Juan n'était pas attendu. Zena commença à trembler. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Juan arrêta la voiture face à la longue bâtisse. À l'étage, une lumière apparut.

— Descends, ordonna-t-il, toujours de la même voix dans laquelle ne filtrait aucun sentiment.

Une meute de chiens s'étaient mis à aboyer furieusement. Zena, qui en avait une peur viscérale, hésita à sortir du véhicule. Mais aucun de ces clebs n'apparaissait. Ils devaient être parqués quelque part.

Les portières claquèrent en même temps que la porte de la maison s'ouvrait. Un homme corpulent, très grand, le squelette noyé dans la graisse, apparut, achevant de boutonner un jean.

— Ah ! C'est toi, fit-il en reconnaissant Juan. Que se passe-t-il ?

Le regard de l'homme coula vers Zena.

— Je t'amène une pensionnaire.

— Hum ! apprécia le bonhomme. Un morceau de choix. Les gars vont se régaler.

Juan prit le bras de Zena pour la faire entrer. Elle se secoua.

— Tu peux m'expliquer ce que ça veut dire ? demanda-t-elle sur un ton impérieux.

— Oh ! Un peu moins de superbe, ma belle. Tu n'es pas en état de revendiquer quoi que ce soit.

Et il la poussa, sans ménagement à l'intérieur. L'homme les suivit et referma la porte. C'était, en effet, une ferme meublée, en son centre, d'une longue table de bois brut, entourée de bancs. À gauche, un fourneau en fonte noire ; au-dessus, une série de casseroles, suspendues à une tringle ; une grosse armoire normande, qui faisait sans doute office de vaisselier, quelques chaises, le long de murs crépis blanc crasseux, complétaient le mobilier.

Juan la poussa au milieu de la pièce.

— Tu as fait une faute, ma petite. Une grave faute. Qui peut me porter préjudice. Tu es donc punie.

Zena trembla. Si elle n'avait jamais été confrontée à la loi du milieu, elle en connaissait les règles.

— Tu vas rester une semaine dans cette pension. De quoi te faire réfléchir et filer doux. Ensuite, je suis tranquille : tu seras une bonne auxiliaire.

— Je ne suis pas une pute, cracha-t-elle.

— Non, c'est vrai. Mais ici, tu vas le devenir. Et de la pire espèce. Allez, travaille bien. Momo me donnera de tes nouvelles, me rapportera comment tu te comportes. Inutile de préciser qu'en cas de rébellion la semaine deviendra deux, et ainsi de suite. Donc si tu ne veux pas perdre ta fraîcheur ici, file doux. Allez, mon p'tit chou. Dans une semaine, au mieux, je reviens te chercher.

Il tourna les talons et fila vers la porte. Mais avant de l'ouvrir, il se retourna.

— Une semaine, qu'est-ce que c'est dans une vie ? C'est vite passé.

La porte s'ouvrit sur la nuit. Zena se précipita.

— Juan, j'ai compris, ne me laisse pas. Je ferai ce que tu voudras.

Il eut un sourire mauvais.

— Mais c'est justement ce que tu vas faire.

Et il disparut dans la nuit.

Momo l'agrippa brutalement.

— Pas de comédie, ma petite. Quand Juan prend une décision, il s'y tient.

Ton cinéma ne sert à rien. Fallait réfléchir avant. Maintenant, paie.

Il serra son bras, l'entraîna vers une porte qu'il ouvrit.

— Allez, monte.

Lentement, Zena s'engagea dans l'escalier. Elle entendait le souffle de l'homme derrière elle. Le souffle de quelqu'un bouffi par la graisse, privé de tout exercice. Plusieurs portes donnaient sur le palier de l'étage. Il la poussa vers celle à l'extrême droite.

— Entre là. Et tâche de dormir. T'auras une rude journée demain.

Zena entra dans une pièce sombre. Une fenêtre sans volets laissait filtrer quelque clarté qui lui permettait de distinguer les contours d'un lit, au fond. L'homme posa la main sur la poignée pour refermer la porte.

— Et n'essaie pas de te carapater. T'as entendu les chiens en arrivant. Ils aiment particulièrement la chair fraîche.

La porte se referma. Elle resta quelques secondes, pétrifiée au milieu de la pièce, ne comprenant pas encore ce qui lui arrivait. Tout s'était passé si vite. La pièce sentait le renfermé et l'humidité. Une humidité qui lui tombait sur les épaules. Elle frissonna et approcha à tâtons du lit. En se laissant tomber dessus, les ressorts couinèrent désagréablement. Une rude journée t'attend demain, avait menacé le mastodonte. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Juan la condamnait-il aux travaux des champs ? Elle supputait que c'était beaucoup plus pervers.

Enfin épuisée par cette soirée, elle se jeta sur le dessus du lit qui fleurait la poussière et fermant les yeux, elle s'endormit rapidement. Juste le temps d'entendre le hululement d'une chouette. Il faisait à peine jour quand la porte s'ouvrit en grinçant. Le type de la veille entra dans la chambre. Il portait un plateau qu'il posa à ses pieds, sur le dessus-de-lit à fleurs.

— Allez, debout, ordonna-t-il. T'as récupéré ? Avale ça. Et, au boulot, ajouta-t-il en lui jetant une serviette éponge d'un blanc douteux. T'as dix minutes avant le premier.

Zena se dressa d'un bond. Mais la porte s'était refermée. Elle voulut la rouvrir et s'aperçut que de ce côté, il n'y avait pas de poignée. Elle tambourina le battant de ses poings fermés.

— Ouvrez ! Ouvrez ! hurla-t-elle. Je veux une explication.

Mais personne ne se montra. Elle écouta. En bas, il lui semblait percevoir un brouhaha de conversations croisées et des éclats de rire d'hommes.

Elle devait se rendre à l'évidence : Juan la prostituait. Et sa punition ne prendrait rapidement fin que si elle se montrait docile.

Elle revint vers le lit. Le bol de café fumait encore. Une tranche de pain sec était posée à côté. Elle avala le tout, commençant à regretter sa naïveté de midinette. Tout ça parce qu'un type te fait grimper au septième ciel ! Hélas ! Elle n'était pas la première à se laisser prendre au piège, et ne serait pas non

plus la dernière.

À la lumière du jour, elle pouvait détailler le mobilier succinct de sa prison. Le lit, une chaise à la paille effilochée, un vieux fauteuil au tissu élimé, un lavabo crasseux. Et c'était tout. La peinture des murs était d'un jaune pisseux et craquelée par endroits.

Elle alla ouvrir la fenêtre pour aérer. Au-dessous une cour, celle dans laquelle ils étaient arrivés hier. Devant la porte, juste sous sa fenêtre, un groupe d'hommes qui parlaient bruyamment. Au bruit de l'ouverture de la fenêtre, ils levèrent la tête. Des Africains, à la mine hilare qui la saluèrent avec beaucoup de bonheur.

Elle recula, effrayée.

Mon Dieu, non ! Ce n'était pas possible ! Juan n'avait pu être aussi cruel. Elle ferma les yeux, s'adossa contre le mur crasseux. Il fallait qu'elle sorte de ce piège, mais comment ?

Zena fut prise de frissons. Elle ne savait plus si c'était du froid du petit matin humide ou de peur. Elle serra les bras autour de son corps. Depuis hier, elle n'avait pas ôté la veste qu'elle avait jetée sur ses épaules en entrant dans la Mercedes, après son expérience malheureuse avec le camionneur.

Mais quelle idiote, elle faisait ! Elle fouilla ses poches. Mais oui, il était là. Juan n'avait pas pensé à le lui prendre. Mais, sans doute, ignorait-il, qu'elle avait emporté son téléphone.

Fébrilement, elle composa le numéro de Coraly. Sur messagerie. Elle écouta en pestant le message de son amie, entendit enfin le « bip » et jeta d'une voix sourde :

« Coraly, je suis dans la merde. Il faut que tu me viennes en aide. Vite. Ecoute, je suis... »

La porte s'ouvrit. Le gros homme entra. Son œil capta tout de suite le mobile collé à l'oreille de Zena.

— Petite garce ! proféra-t-il entre ses dents en se précipitant sur elle.

Il le lui arracha et le jeta à terre. D'un coup de talon, il le fracassa et laissa les débris sur le plancher.

Puis, se tournant vers la porte, restée ouverte, il fit un signe. Le premier Africain entra, la mine réjouie. Le gros homme se retira et referma la porte derrière lui.

Zena, collée au mur, n'avait pas bougé. Elle regardait le grand black qui lui roulait des yeux gourmands.

— Allez, viens, on a pas le temps, dit-il avec un accent épouvantable.

Elle secoua la tête. Il approcha, prit sa main et la tira jusque vers le lit sur lequel il la projeta.

— T'es là pour ça.

En même temps, il déboutonna son jean, sortait un joujou d'une belle importance, comme jamais elle n'en avait vu. Il lui écarta les cuisses, ôta la petite culotte et, se couchant sur elle, il l'éperonna d'un seul coup. Puis, il s'agita sur ce corps de femme parfaitement inerte. Mais ce n'était pas son problème. Lui, il fallait qu'il jouisse, et vite. Car ses frères attendaient leur tour.

Zena, la tête sur le côté, les yeux grands ouverts sur la laideur de la pièce, se laissait pilonner, en tentant de penser à autre chose. Heureusement, le black ne fut pas long. Il eut une jouissance aussi rapide que son coït.

Il se releva, alla jusqu'au lavabo, passa son sexe ramolli sous le robinet. Un coup de serviette éponge et il se reculotta avant d'aller vers la porte, sans un regard pour la femme pantelante, sur le lit.

Il frappa. On ouvrit. Il sortit en même temps qu'un autre entrait.

Zena n'avait pas bougé. Elle était en position, les jambes écartées, le sexe dégoulinant du sperme du premier. Quelle importance ! Elle n'eut pas un regard pour l'Africain qui ôtait son pantalon et son slip et approchait d'elle, le pieu agressif, dressé comme pour une bataille. Il sauta sur le lit, faisant grogner les ressorts ce qui lui tira un rire. Il enjamba Zena, mit ses mains sur ses hanches, la souleva et l'enfourcha d'un mouvement violent qui lui tira un cri.

Il était gros, dur, long, cognait au fond de son ventre. Mais là encore, il s'activa rapidement et ne fut pas long à exploser. Même scénario que précédemment. Un petit tour au lavabo, lavage de l'instrument de torture, séchage d'un coup de serviette, reculottage et... au suivant, comme disait la chanson de Jacques Brel.

Le black, sans lui jeter le moindre regard de reconnaissance, comme si elle était un objet ou un meuble, ouvrit la porte et sortit, tandis que le troisième entrait.

Zena releva la tête du dessus-de-lit à fleurs. Espérait-elle trouver quelque compassion dans ces hommes ?

Il était tout jeune, un peu intimidé.

— Approche, l'invita-t-elle, en resserrant ses jambes et en se redressant sur un coude.

L'Africain obéit, subjugué par la chevelure blonde qui s'étalait sur les épaules de la femme.

— C'est pas ta première fois, tout de même ? demanda Zena, avec un sourire engageant.

Il secoua la tête.

— Bien.

Elle lui tendit la main. Il s'assit sur le bord du lit.

— On n'a pas beaucoup de temps, tu sais ? Mais on peut parler quand

même. Il y a longtemps que tu es en France ?

— J'y suis depuis une semaine.

— Tu travailles dans le coin ?

— Oui. Sur un gros chantier. On fait une route qui part dans la montagne.

Dans la montagne ? Ils étaient donc près des Pyrénées. C'étaient les seules montagnes dans le Sud-Ouest.

— Et tu as eu le temps d'aller te baigner à la mer ?

— Non. C'est trop loin.

— Est-ce que tu ferais quelque chose pour moi ?

Il roula des yeux effrayés et secoua la tête.

— J'ai besoin du travail.

Elle soupira. Inutile d'insister. Il crevait de frousse, ce gamin.

— Alors, vas-y et vite, proféra-t-elle en s'allongeant et en écartant les jambes.

Il abaissa son regard sur ce sexe rose, mouillé du sperme de ses prédécesseurs.

Un regard qui suffit à son excitation. Il se mit debout, dégrafa son jean dégagea le membre gonflé et se coucha sur Zena pour l'empaler avec violence. Elle eut un léger cri et, comme pour les autres, comme pour la dizaine qui allait suivre en cette matinée, elle se laissa faire, ravalant ses larmes et sa rage.

Coralie s'étira. Encore une nuit où elle avait mal dormi. Depuis le départ de sa colocataire, c'était le même scénario : un endormissement brutal, mais de multiples réveils au cours de la nuit.

Elle s'étira, jeta un coup d'œil vers la fenêtre, voilée d'un rideau. Il semblerait qu'il y ait du soleil ce matin. Tant mieux. Depuis deux jours, c'était la tempête sur Paris : pluie, vent, et même grêle.

Elle rejeta le drap, dévoilant ses longues jambes musclées. Pieds nus, en bâillant, elle passa dans la kitchenette et remplit la bouilloire électrique d'eau. Puis, elle ouvrit le placard, prit la boîte de thé, en jeta une pincée dans la théière et pendant que ça chauffait, elle posa sur le bar un bol, une cuillère et un couteau. Dans le réfrigérateur, elle prit le beurre. Mais la corbeille de pain se révéla vide. Zut ! Elle avait oublié !

La boulangerie était juste à côté. Elle enfila un jean, un T-shirt, chaussa des baskets et prenant son porte-monnaie, sortit de l'appartement. Elle dévala les deux étages, sortit de l'immeuble, entra dans la boulangerie juste à sa gauche et acheta une baguette bien croustillante.

Puis, elle regrimba quatre à quatre. Pour Coralie le petit déj était un

moment sacré, le meilleur repas de sa journée. Alors, pas question de le rater.

L'eau bouillonnait ; elle la versa dans la théière.

Elle mangea de bon appétit et passa sous la douche. Elle appréciait particulièrement ce moment où son corps n'appartenait qu'à elle. Il n'était plus la proie des regards affamés des anonymes qui le lorgnaient à longueur de soirées. Elle pouvait en faire ce qu'elle voulait. Et Coraly, en voluptueuse qu'elle était, ne s'en privait pas. Quand le besoin d'homme se faisait trop sentir, elle n'hésitait pas à se donner un petit plaisir qui calmait sa fringale.

Elle ferma les yeux sous le jet chaud, goûtant le plaisir de cette eau sur son dos. Ses mains, enduites de gel douche, se promenèrent lentement sur son cou, sa gorge, ses seins. Elle en soupesa l'arrondi. Le téton se dressait, arrogant. Elle le caressa d'abord doucement, puis avec plus de rudesse. Le désir s'installa dans son ventre. Ses mains descendirent jusqu'au pubis. Elle joua un moment dans la toison brune, puis glissa vers une partie plus intime. Ses jambes s'ouvrirent imperceptiblement. Elle aimait savoir qu'elle était vraiment seule, loin de tout regard. Et cette seule idée accéléra la jouissance.

Un soupir s'échappa de ses lèvres. C'était tout de même frustrant et moins bien qu'un homme. Depuis trop longtemps elle n'en avait pas eu. Pourquoi, à ce moment, le visage de beau gosse du commandant Corentin se présentait-il à sa mémoire ? C'est vrai que celui-là, elle se le ferait bien. Sûr que ce devait être un bon coup.

Aujourd'hui, elle avait prévu un cinoche. Elle s'habilla en hâte, prit son portable qu'elle avait sorti, en rentrant, pour le recharger. Ah ! Un message.

La voix sourde, affolée de Zena lui parvint, puis, une coupure nette et plus rien.

Son cœur s'était mis à battre sur un rythme violent. Son amie était en danger.

Coraly composa rapidement le numéro du commandant Corentin. Une heure plus tard, elle était assise en face de lui dans son bureau, aux Affaires Recommandées, section reine de la brigade.

Boris avait écouté et réécouté le message tronqué de Zena. Il tentait de déceler d'autres bruits sur la bande.

— Pas le plus petit ronflement de moteur. Apparemment aucune circulation, là où elle est.

Aimé écoutait, lui aussi, attentivement.

— Fais repasser.

Le message se déroula une fois encore.

— Tu entends... quelqu'un entre dans la pièce...

— Oui... celui qui a sans doute fracassé le portable, dit Corentin.

— Les gonds de la porte grincent, et la personne qui est entrée marche sur un plancher qui craque.

— Et tu en déduis ?

Brichot haussa les épaules.

— Une vieille maison, peut-être. Dans la campagne.

— Dans le Sud-Ouest, du côté de Narbonne, puisque c'est ce qu'avait dit Zena, lors de son premier appel, n'est-ce pas ? précisa Boris en se tournant vers Coraly.

— Oui. Elle a parlé de Narbonne, sans en être certaine.

Corentin se tourna vers Coraly, prostrée sur une chaise.

— Coraly, sais-tu où Zena s'entraînait ?

— Oui, bien entendu. C'est un club vers République.

— Elle a peut-être rencontré le type dans ce club. Il faut y aller. Quand ils poussèrent la porte du club de gym, Liliane, à l'accueil, redressa automatiquement son buste, pour mettre sa poitrine en avant et ajusta son plus aguichant sourire. Son rôle n'était-il pas de séduire les clients pour qu'ils reviennent.

Justement, celui qui entra, était plutôt bien de sa personne. Grand, musclé, le cheveu bouclé et cet air énergique qui désignait le mâle. Derrière lui, un petit moustachu, binoclard, impeccablement habillé. Ceux-là, elle ne les avait jamais vus. De nouveaux clients.

— Bonjour messieurs. Que puis-je pour vous ?

Elle sortait déjà les tickets pour la salle des machines. Mais elle ravala son sourire quand Boris lui planta sous le nez sa carte professionnelle.

— Que se passe-t-il ? bredouilla-t-elle, soudain intimidée.

— Rien. Tout est en règle. Ne vous inquiétez pas. Nous voudrions voir Mademoiselle Zena Zimoun.

— Il y a plusieurs jours qu'elle n'est pas venue. Ça m'étonne d'ailleurs, car c'est une assidue. Il ne lui est rien arrivé ?

— Non, non, rassura Brichot, mollement. Les salles de musculation sont par là ?

— Oui.

Nonchalamment, il s'y dirigea. Le couloir qui desservait les deux salles était vitré dans sa partie supérieure, ce qui permettait de jeter un œil à l'intérieur. Ce dont il ne se priva pas. Mais pas un client qui réponde, de près ou de loin, au signalement que Coraly avait fait.

Dans le hall, Corentin poursuivait son investigation. La demoiselle, sous le charme, lui livrait toutes les infos qu'il voulait.

— Je recherche également, un monsieur, grand, brun, frisé, dans les 25/30 ans.

— Beau garçon ? interrogea Liliane.

— Oui...

— Ce doit être monsieur Morales. Eh bien, lui, c'est pareil. Il y a plusieurs jours qu'il n'est pas venu. Mais, il s'absente souvent... pour son travail.

— Ah !... Et que fait-il ?

— Il s'occupe d'informatique. Il doit avoir une très belle situation.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Il est toujours impeccablement habillé. Je suis sûre que ses costumes ne sont que de grandes marques. Et puis, il a une Mercedes, acheva-t-elle avec une pointe d'envie.

Brichot revenait. Corentin sourit à la belle.

— En effet. Ce doit être un personnage important.

— Voulez-vous lui laisser un message ? Il reviendra.

— Non, pas la peine. Je vais le contacter par ailleurs. Merci.

Les deux policiers quittèrent le club. Ils firent quelques pas sur le trottoir, pour s'éloigner de la curiosité de Liliane.

Ils se regardèrent et échangèrent la même pensée : Juan avait kidnappé Zena pour, sans doute, un réseau de prostitution.

CHAPITRE VI



François, le camionneur attaqué par Zena et qui, heureusement, avait échappé à sa poigne mortelle, avait foncé sur l'autoroute, se foutant des limitations de vitesse. De toute façon, qu'importent les flics puisque c'est justement chez eux qu'il se rendait de toute la puissance de ses chevaux-vapeur.

Il s'était engouffré dans la première sortie. Là, sur la nationale, il s'était un peu calmé et avait levé le pied. François s'était alors rendu compte de la frousse terrible qui l'avait possédé jusqu'à cette minute. Du calme, mon vieux... Y a plus de danger. Mais, tout de même, un coup dans le rétro pour se rassurer. La route, à cette heure avancée de la nuit, était déserte.

Au Boulou, la première petite ville traversée, il avait suivi les fléchages « gendarmerie ». Celle-ci était un bâtiment moderne à la sortie de la ville.

Tout y dormait. François avait garé le camion sur le bas-côté de la route, s'était enfermé, et avait grimpé sur sa couchette pour sombrer dans un sommeil réparateur, après les péripéties épuisantes de cette nuit.

Au petit jour, il grelottait. Il était descendu du gros-cul et avait fait quelques pas sur l'asphalte pour se réchauffer, jusqu'à ce qu'un premier gendarme apparaisse enfin à la porte de la caserne.

François s'était précipité sur lui, lui avait débité son histoire. Le gendarme l'avait prié d'entrer et avait scrupuleusement consigné les faits, puis l'avait fait signer.

Le camionneur n'avait pas manqué de faire un portrait détaillé de la pute hystérique qui avait voulu le trucider. Ensuite, il avait repris sa route vers l'Espagne. À Paris, après le départ de Coraly, Boris avait investi le bureau du patron, Charlie Badolini, dit Baba par les gens du service. Un bureau que le mobilier national avait aimablement meublé en style empire. Un style qu'affectionnait particulièrement le commissaire divisionnaire, sans doute par fidélité à ses origines corses.

Comme toujours, et malgré les récents arrêtés ministériels, la pièce était noyée dans un nuage de fumée, fleurant la cigarette forte, des « Job » que le patron faisait venir directement de son île natale. À l'entrée du commandant, il écrasa tout de même son mégot dans le cendrier, lissa, d'un geste mécanique les trois mèches gominées en travers de son crâne chauve et de sa voix éraillée l'invita à s'asseoir dans un des deux fauteuils Empire qui faisaient face au bureau.

— Alors, dites-moi tout.

Boris exposa les faits : la disparition de Zena, les appels angoissés de sa colocataire, les coups de fil du Sud-Ouest, le premier faisant miroiter beaucoup d'argent à gagner, et le dernier, qui ressemblait à un appel au secours.

— Et alors ? fit Badolini en pianotant sur le cuir de son bureau.

— Et alors, vu qu'ici les affaires, c'est plutôt calme, je me proposais de

partir à Narbonne.

— À Narbonne ? répéta Baba, en roulant des yeux. Oui... oui... Et vous voudriez un ordre de mission ?

Corentin eut un haussement de sourcils. Il n'aimait pas quand le patron jouait au chat et à la souris avec lui.

— Bien entendu, vous ne partez pas tout seul ?

— Ben... non !

— Donc, deux ordres de mission.

Badolini le regarda droit dans les yeux.

— On peut dire que c'est une affaire privée, non ?

— Qui a des airs d'affaire du service, non ?

Badolini sourit.

— À une condition : si je vous rappelle, vous rentrez illico.

— Promis !

— Narbonne, vous avez dit ? Vous avez de la chance, commandant. Un de mes anciens collègues a été nommé là-bas il y a quelques années. Je pense qu'il y est toujours. Il vous sera d'un grand secours.

— Merci, monsieur.

Corentin et Brichot descendirent du train à Narbonne, vers 14 heures. Ils prirent un taxi à la sortie de la gare et se rendirent au commissariat central où ils étaient attendus.

Brichot profita du trajet pour briller aux yeux de sa flèche.

— Sais-tu que Narbonne a été un grand port maritime jusqu'au XIV^e siècle. À ce moment, le port s'est ensablé et Narbonne est devenue une ville au milieu des terres. Ne restent de cette période portuaire que les étangs de Sigean et de Bages.

— Bravo ! s'extasia Boris. Ces informations vont nous être d'un grand secours pour notre enquête.

— C'est ça ! Fiche-toi de moi ! N'empêche que moi, je me renseigne sur les villes dans lesquelles je suis. C'est comme ça qu'on se fait une culture.

— Veux-tu que je te dise ?

— Que tu t'en fous ?

— Non ! Que tu as raison.

— Ah ! Tu vois, pavoisa Aimé, pas peu fier.

Le taxi s'arrêta devant le commissariat après cette constatation satisfaisante.

Le commissaire Valenteau était un grand type sec, au visage profondément buriné. Paupières tombantes, commissures des lèvres désabusées, il affichait une cinquantaine bien sonnée et bien fatiguée. Mais

son sourire était chaleureux et le regard sympathique.

La poigne vigoureuse signalait un homme qui ne s'en laissait pas compter.

— Alors, comment va ce cher Baba ? fit-il en serrant la main de Corentin.

— Ah ! Vous connaissez son surnom ?

Il haussa les épaules en riant.

— Je crois que toute la police le connaît. Et il fume toujours autant ?

— Autant ! Il se met carrément hors la loi. Pour un commissaire, ça la fout mal.

— Bah ! Il aura du mal à se refaire, conclut-il fataliste. Venez. J'ai déjà travaillé pour vous.

Il les entraîna dans son bureau. Une pièce toute blanche, moderne, presque nue si ce n'est les nombreuses photos qui couvraient tout un mur. Brichot s'arrêta devant ce mur d'images.

— Ah ! s'exclama Valenteau, c'est le service qui m'a offert ce photorama pour mes 25 ans de carrière.

— Ça en fait des souvenirs.

— Vous pouvez le dire. En 25 ans, j'en ai vu des assassins, des escrocs à l'imagination débordante, des mal-aimés, des pervers.

Il passa derrière son bureau, une longue table au plateau de verre fumé, farfouilla dans quelques dossiers, en tira enfin un.

— Voilà, fit-il en l'ouvrant. Après le coup de fil m'annonçant votre arrivée, j'ai lancé mes gars en chasse. Résultat, rien de nouveau. On savait déjà que des prostituées, il y en a sur toutes les aires de repos traditionnelles des routiers. Apparemment, pas de réseau nouveau. Cependant un rapport de la gendarmerie du Boulou, une petite ville proche de la frontière espagnole, a attiré mon attention. Lisez plutôt.

Il tendit un feuillet dactylographié à Corentin. C'était la plainte déposée par François, après son expérience entre les mains de Zena. Elle y était si bien décrite que Corentin n'eut aucun doute : il s'agissait d'elle. Il passa le rapport à Brichot qui en prit connaissance à son tour. Ils se regardèrent.

— Je suis de ton avis, fit simplement Mémé.

Il posa le feuillet sur le bureau.

— Je pense que la fille décrite dans ce rapport est celle que nous recherchons, dit Corentin. Merci.

Vous nous avez fait gagner beaucoup de temps.

— C'est donc une prostituée ?

— Non. À Paris, elle ne l'était pas.

— Elle serait tombée dans un réseau ?

— Il y a de fortes chances, car elle a suivi un de ces bellâtres qui les font

se pâmer. Et on sait comment ça se termine : sur le trottoir.

— Je suppose que vous vous rendez au Boulou ? avança Valenteau en revenant vers eux. Je mets une voiture à votre disposition.

— C'est très aimable.

Le commissaire tendit la main et Corentin la serra chaleureusement.

— Tenez-moi au courant. Et n'oubliez pas que nous sommes là. À votre disposition.

— Merci. Nous n'oublierons pas.

Le routier François habitait une maisonnette qui ressemblait à n'importe quel pavillon de banlieue, aux portes de Perpignan, dans un lotissement.

Chacun y avait son petit bout de jardin, où les enfants pouvaient s'ébattre et les épouses planter trois rosiers, en s'imaginant posséder une roseraie.

Sur la pelouse pelée, une fillette, âgée d'à peine un an, était assise sur une couverture, entourée de jouets en plastique aux couleurs criardes.

Corentin et Brichot s'arrêtèrent devant la courte clôture de bois blanc qui fermait la propriété.

— S'il n'est pas là, qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Mémé.

— On invente. T'as de l'imagination, non ? Je te vois très bien en représentant d'appareils ménagers.

— Des aspirateurs, peut-être ? persifla Aimé. Toi, t'as la tête d'un courtier en assurances.

Mais ils n'eurent pas à se creuser les méninges. François sortait de la maison et approchait de son enfant, un biberon à la main, sans les voir.

— Monsieur, s'il vous plaît ? cria Corentin avec un grand geste du bras.

Le routier releva la tête, posa le biberon près de la petite en lui murmurant quelques mots et avança vers eux, persuadé avoir à faire à des gens qui cherchaient quelqu'un.

— Oui...

Discrètement, Brichot exhiba sa carte, en disant :

— C'est au sujet de votre plainte à la gendarmerie du Boulou.

François blêmit et se tourna instinctivement vers la maison.

— N'ayez crainte. Nous savons être discrets, rassura Corentin. Nous enquêtons sur une femme qui a quitté Paris et qui est dans cette région.

— Une pute ? chuchota François.

— Il semblerait qu'elle ait été entraînée dans un réseau. C'est pourquoi nous voudrions plus de détails sur votre « agression ».

— Mais, j'ai déjà tout raconté aux gendarmes, objecta le routier,

visiblement mal à l'aise et n'ayant qu'une idée en tête : qu'ils foutent le camp.

— Cette femme est probablement en danger. Nous avons besoin de votre aide, plaïda Boris.

— Dites, après ce qu'elle m'a fait, qu'elle se débrouille.

— Non assistance à personne en danger... Ça tombe sous le coup de la loi.

— C'est un comble ! jeta François en roulant un regard furax.

— Ecoutez, plus vite vous nous expliquerez en détail comment ça c'est passé, plus vite, nous disparaîtrons, fit Corentin avec un mouvement de menton vers la maison. Je suppose que votre femme est là ?

— Ben oui... avoua-t-il à regret.

— Alors, allez-y. Entre hommes, on comprend que vous ayez pu avoir une petite envie. Surtout si elle était jolie, continua Brichot.

— Pour sûr, c'était un canon. Mais... c'est un petit coup de canif dans le contrat, hein ? Je ne voudrais pas que ça mette mon mariage en péril.

— Pas de danger. Allez-y. On vous écoute.

À ce moment, une jeune ; femme brune, sortit de la maison.

— François ? Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-elle en voyant son mari parler avec deux inconnus.

Il se tourna vers elle et mentit avec aplomb.

— Ces messieurs se sont perdus. Je vais leur montrer le chemin.

Il ouvrit la petite porte et sortit dans la rue avec eux en les éloignant de la maison.

— Bon... ben, c'est simple, commença-t-il, avec quelque embarras. J'étais arrêté sur une aire de la A9, comme à chacun de mes voyages.

— Votre itinéraire ?

— Toutes les semaines, je charge là, à Perpignan, et je vais à Alicante.

— Toujours le même trajet ?

— Oui.

— Le nom de l'aire où vous vous êtes arrêté ?

François fit la moue.

— J'en sais rien. Traditionnellement, la majorité des routiers s'arrêtent là. Pas très loin de la frontière. En réfléchissant, je crois même que c'est le dernier poste de ravitaillement en carburant avant le Perthus.

Aimé avait sorti son petit carnet et prenait des notes.

— Donc, vous êtes arrêté...

— Oui. Je mange mon sandwich et...

Il relata par le menu sa rencontre avec Zena, la folie soudaine de celle-ci

et sa force exceptionnelle autour de son cou.

— Je peux vous dire que cette nana, elle fait sûrement du karaté ou un truc comme ça.

Coralý avait donné une photo de Zena à Corentin. Il la montra au routier.

— Ah oui ! C'est elle ! Y a pas de doute, s'écria-t-il, la fureur le reprenant. Quelle garce, cette fille.

— Elle était peut-être sous l'emprise d'une drogue, spécifia Boris.

— Un dernier détail, reprit Brichot. Vous travaillez pour quelle entreprise ?

— Les transports Lavel, à Perpignan.

— Merci de toutes ces précisions.

— Dites, demanda François, avant de les quitter, elle est vraiment en danger, cette fille ?

— Y a des chances.

Puisqu'ils étaient à Perpignan, ils avaient décidé de rendre d'abord visite au transporteur.

Son entreprise était en dehors de la ville. Un bâtiment moderne, de proportion modeste, et un grand terre-plein sur lequel stationnaient trois camions.

Quand ils entrèrent dans le bureau, un homme d'une quarantaine d'années, tout en muscles, avec une tignasse rousse impressionnante, tant par sa longueur que par sa couleur, penché au-dessus d'un bureau, vociférait au téléphone.

La secrétaire, dans la trentaine, hyper maquillée, le cheveu savamment décoiffé, leva les yeux de son ordinateur à leur entrée. Elle fit mine de se lever pour les accueillir, mais Corentin lui fit signe de ne pas bouger.

— Et tu me tiens au courant ! cria le type dans le combiné avant de le reposer brutalement.

Il releva la tête et jeta un regard courroucé sur les deux intrus.

— Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Corentin avança en lui mettant sa plaque sous le nez.

— Vous êtes le patron ?

— Oui. Sébastien Lavel. Un de mes routiers a fait un excès de vitesse ?

— Nous ne sommes pas ici pour cela, si c'est le cas. Ça concerne la gendarmerie, monsieur.

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

Brichot eut un coup d'œil vers la secrétaire qui malmenait les touches de

son clavier, sans perdre une miette de l'échange.

— On peut sortir ?

Lavel les précéda. Ils firent quelques pas sur le terre-plein. Un des camions, s'apprêtait à démarrer. Lavel lança :

— Camille... Pas de zèle, OK ? Ta prime ne sera pas plus épaisse si tu gagnes une heure.

Le dénommé Camille eut un geste de la main pour dire : d'accord. Le camion vira lentement et passa les grilles de l'entreprise.

Lavel se tourna vers les deux policiers.

— Alors, c'est à quel sujet ?

Corentin sortit la photo de Zena.

— Connaissez-vous cette jeune femme ?

Lavel prit le cliché entre ses mains, l'examina longuement et claqua la langue.

— Je voudrais bien. Beau brin de fille. Plus en chair qu'Aline.

— Votre femme ?

— Non. Ma secrétaire. Un vrai paquet d'os sous prétexte que la mode, véhiculée par les mannequins, est aux ultra-minces. Pas grand chose à mettre sous la main d'un honnête homme.

Corentin eut envie de lui demander si c'était un regret de sa part.

— En ce qui concerne celle-ci, hélas, je ne l'ai jamais croisée. Je peux vous dire que je ne l'aurais pas laissée passer.

— Cette fille a attaqué un de vos routiers sur une aire de repos, sur l'autoroute, avant le Perthus.

— Attaqué ! Qu'est-ce que vous voulez dire ? Et d'abord il s'agit duquel de mes hommes ? J'ai entendu parler de rien du tout.

— Première réponse : attaqué, ça veut dire qu'elle a cherché à le tuer.

Lavel sursauta.

— Deuxième réponse... je ne vous la donnerai pas. Nous avons promis la discrétion au routier en question. Et, apparemment, il n'a rien dit.

— Dites, faut tout de même que je sois au courant de ce qui se passe chez moi, hein ?

Il fonça vers un camion, palabra quelques minutes avec le chauffeur et revint.

— Qu'est-ce que vous me chantez ? Personne ne sait rien ici. C'était une pute ?

Brichot leva un sourcil et réajusta ses lunettes.

— Des putes, y en a sur toutes les aires. Elles savent où aller pour se faire du fric. C'est tout ? J'ai du boulot.

— Dites donc, intervint Aimé. Ça n'a pas l'air de vous chiffonner qu'un de vos employés ait failli passer de vie à trépas.

Du coup, Lavel qui avait amorcé un repli vers le bureau, s'arrêta.

— Vous savez, je les connais mes gars. Un petit coup, en passant, y en a pas un qui refuse. C'est dur de conduire toute la nuit. De là, à ce qu'une fille veuille le trucider... Autant vous l'avouer : j'y crois pas à votre histoire.

Corentin sortit une carte et la lui tendit.

— Si un de vos gars vous parle de cette fille, tenez-nous au courant.

Lavel lut les coordonnées et s'exclama :

— Mais c'est sur Paris !

— Oui, mais on nous fera suivre. Ne vous inquiétez pas.

— Dites, c'est sérieux alors, si vous venez de Paris ?

— En réalité, on cherche cette fille qui est en danger.

Lavel revint à de meilleurs sentiments.

— Comptez sur moi.

C'est Ju qui avait pris le volant du 4X4 Land Rover. Un petit sec, tout en muscle dur comme de l'acier. La mâchoire toujours crispée, l'œil toujours furibond, on avait l'impression que Ju, diminutif de Julien, avait dans le nez la terre entière et était toujours prêt à sauter sur tout ce qui bougeait. On ne pouvait pas dire que c'était un type sympa.

À ses côtés, Bert, qui ne valait pas mieux.

Râblé, le torse bombé comme une bouteille de champagne, des biceps qui ressemblaient à des cuisses, court sur pattes, il n'avait rien du playboy. Le visage carré, la tignasse en brosse, les sourcils broussailleux au-dessus d'un regard d'aigle, toujours en mouvement. Ces deux-là faisaient équipe. Et leur patron avait eu la main heureuse en les choisissant. Jamais à rechigner, toujours prêts, quoi qu'on leur demande. De parfaits exécuteurs, sans états d'âme, vu qu'on les payait grassement.

Ju conduisait vite et bien. Ancien coureur de rallye, il avait la passion des voitures. Et rien ne pouvait lui faire plus plaisir que le patron disant : « Ju, tu prends la bagnole et tu vas... » Peu importait. La suite, il s'en foutait. Ce qui le bottait, c'était le volant entre ses grosses pognes.

Et ce soir, sur l'autoroute, il prenait réellement son pied, pendant que Bert, somnolait, la bouche ouverte, le berçant d'un ronflement discret, mais continu.

Il approchait de la station-service. La dernière pancarte affichait 10 km. Ils furent parcourus en quelques minutes. À cette heure-ci, il n'y avait plus à craindre le moindre gendarme. Ils étaient rentrés bien gentiment dorloter bobonne.

La bretelle fut signalée, il s'y engagea. Déjà, il apercevait les gros-culs sur l'aire de repos, en retrait des lumières de la station-service. Il s'y rendit directement, contournant les pompes à essence et la boutique. Il roulait à petite vitesse, pratiquement sans bruit. Il se glissa dans l'ombre, arrêta le 4X4 à l'écart des camions.

— Bert... On y est...

Son compagnon ouvrit l'œil tout de suite. Il s'ébroua, se frotta les yeux, bâilla, fit craquer les jointures de ses doigts et se redressant sur son siège, il annonça, d'une voix grave et décidée :

— Prêt.

Ils sortirent de la voiture. Bert fit encore quelques mouvements de décontraction. Ils fermèrent les portières aussi discrètement que possible et d'un même pas, approchèrent des camions.

Une conversation leur parvint. Deux routiers discutaient, près de leurs bahuts en s'en grillant une. Ils évitèrent soigneusement ce coin.

Ju, le plus intello des deux, bien que ce terme soit inapproprié en ce qui le concernait, avait retenu par cœur le numéro d'immatriculation du camion. Doué d'une excellente vue, il lisait les numéros de loin, se faufilant entre les énormes engins, Bert sur ses talons.

Enfin, il s'immobilisa, posa sa main sur le bras de son compagnon et, sans un mot, lui désigna un énorme camion, bâché bleu. Il lui fit signe de passer de l'autre côté. Lui-même se remit en marche avec précaution.

Tout de même être obligé de prendre des risques pour faire le boulot de cette petite conne qui purgeait sa semaine de punition. C'était un peu con. Le patron ne les avait pas embauchés pour ça. Il préférait ne pas les mouiller. Normal. Il se protégeait.

Camille s'était arrêté voici une demi-heure. Il avait bavardé un moment avec Carlos, l'Espagnol, avant de rejoindre sa cabine, un sandwich dans une main, une canette de coca dans l'autre. Il avait aussi acheté un paquet de biscuits qu'il grignoterait pendant le trajet, pour faire oublier les kilomètres.

Ju et Bert arrivèrent à la hauteur de la cabine, en même temps. Pour s'en assurer, Ju siffla brièvement entre ses lèvres. Le même sifflet lui répondit.

Ils ouvrirent les portières et grimpèrent dans le camion, encadrant ainsi le chauffeur, pris en sandwich, tout comme la tranche de jambon qu'il mâchait.

Camille, surpris, s'en étrangla.

— Mais... éructa-t-il en reculant contre son dossier.

Les deux agresseurs ne lui laissèrent pas le temps d'un dire plus long. Ju avait plaqué sa grosse paluche sur sa bouche et tirait la tête en arrière, pendant que Bert appliquait deux doigts aux points stratégiques de la trachée, bloquant tout souffle.

Camille roula des yeux affolés, se débattit avec de moins en moins

d'énergie jusqu'à ne plus bouger, les yeux grands ouverts sur le néant dans lequel il venait d'entrer.

Leur méfait accompli, les deux malfrats jetèrent un œil à l'extérieur. Pas âme qui vive. Bert sauta à terre le premier. Il fit le tour du camion pour rejoindre Ju qui avait, lui aussi, quitté la cabine. Ils firent glisser le chauffeur sur le bitume, l'empoignèrent l'un aux bras, l'autre aux jambes et, en se faufilant à nouveau entre les bahuts, regagnèrent leur 4X4. C'était le point le plus périlleux de l'expédition. Mais, par chance, tout fut OK.

Ils chargèrent le cadavre dans le coffre. Bert ouvrit la portière et se glissa derrière le volant. Sans un mot, Ju lui tendit la clé de contact. Il mit en route et la Land Rover quitta l'aire de repos, sans se presser.

Ju la regarda s'éloigner avant de revenir avec précaution vers le camion à bâche bleue. Rien n'avait bougé autour. Les routiers piquaient tous un petit roupillon avant de reprendre la route.

Ju grimpa dans la cabine, ferma la portière. La clé était sur le contact. Les papiers dans la boîte à gants, comme souvent. Il vérifia. OK ! Alors, il tourna la clé. Le puissant moteur ronronna. Ju manœuvra et quitta, à son tour, l'aire pour s'engager sur l'autoroute. Bert fila quelques kilomètres avant de trouver la bretelle de sortie qui l'intéressait. La fille, au péage, lui rendit mollement sa monnaie et lui souhaita bonne route par habitude, avant de fermer les yeux jusqu'au prochain véhicule.

Bert prit la nationale mais la quitta bientôt pour une départementale qui traversait des bois. Il roulait lentement, inspectant les alentours. Enfin, un chemin s'insinuant sous les arbres, lui parut le lieu propice. Le 4X4 bondit dans les ornières. Bert l'enfonça aussi loin que possible avant de s'arrêter.

Il sortit, alla ouvrir le coffre, empoigner le cadavre et le traîner sur les herbes folles et les ronces, loin de la voiture. Quelques arbres avaient été abattus, dégageant une clairière. Il sourit. Il ne pouvait pas trouver mieux. Il y jeta le corps et repartit vers la voiture pour en revenir avec un bidon d'essence, dont il aspergea le cadavre.

Puis, il fit craquer une allumette et admira le beau feu de joie. Il ne consentit à tourner les talons que lorsque l'odeur devint insupportable.

CHAPITRE VII



Sébastien Lavel vociférait au téléphone.

— Comment ça, il n'est pas arrivé ? Qu'est-ce que vous me chantez ?

Son interlocuteur, en Espagne, s'entêtait et vociférait aussi fort que lui.

— Je sais que vous avez payé, monsieur Morales, et je ne comprends rien à cette histoire... Quoi ? Un accident ? Oui, c'est toujours possible. Mais il n'emprunte que l'autoroute. La gendarmerie française ou les carabiniers espagnols m'auraient averti... Oui, c'est très embêtant, je vous l'accorde. Je me renseigne et je vous rappelle... Oui... dans la journée... évidemment.

Il raccrocha brutalement.

— Alors, ça, c'est la meilleure.

— Que se passe-t-il ? demanda prudemment la secrétaire.

— Camille n'est pas arrivé à Barcelone. C'est étonnant. Je n'ai jamais eu de problème avec lui.

Il vint s'appuyer sur le bureau d'Aline.

— Dites-moi, les chauffeurs parlent avec vous. Il avait des problèmes ?

— Pas que je sache.

— Avec sa femme ? Une maîtresse ?

Elle fit la moue.

— Non. Il est très amoureux de son épouse.

— Il boit ?

— Oh ! Monsieur Lavel... Vous le connaissez depuis trois ans.

— Oui, c'est vrai, admit-il en grattant sa tignasse rousse. Téléphonez à sa femme pour voir si elle a des nouvelles.

Il fila jusqu'à la porte et se retourna avant de la franchir.

— Et aux gendarmes de l'autoroute, également. Qu'ils interrogent leurs collègues espagnols.

Il secoua la tête.

— C'est tout de même bizarre, cette histoire.

Il sortit. Deux camions achevaient leurs chargements et s'apprêtaient à prendre la route. Lavel vint donner ses dernières instructions et, mine de rien, amena la conversation sur Camille. Mais tous ne tarissaient pas d'éloge sur lui.

Il revint vers le bureau à grandes enjambées.

— Sa femme s'inquiète. Elle n'a aucune nouvelle. Et Camille l'appelle toujours dès qu'il arrive, renseigne Aline d'une voix traînante.

— Normal. Il n'est pas arrivé, grogna Sébas, qui commençait à craindre le pire.

Il alla jusqu'à son bureau, ouvrit un tiroir, fouilla en bousculant les papiers et trouva enfin ce qu'il cherchait : la carte donnée par les flics parisiens. Il prit son téléphone et composa le numéro.

Autrefois, sur cette côte, les pêcheurs allaient traquer le poisson la nuit, deux grosses lampes accrochées sur une hampe à l'avant de la barque. La lumière attirait les proies dans leurs filets. C'était la pêche aux lamparos. Avant que les vacanciers, les barres d'immeubles modernes, cernent les plages, les quelques touristes de la région, pouvaient voir les énormes barques échouées sur le sable, dans la journée, en attendant de reprendre du service à la nuit tombée.

La grosse barque, ce soir-là, fendait les eaux de la Méditerranée sans aucune lumière. Vu son chargement, il valait mieux qu'elle ne se fasse pas repérer par les gardes-côtes.

La quarantaine de Marocains étaient tassés au fond du bateau. Grelottant de froid, aspergés à chaque ressac, la peur au ventre, les yeux grands ouverts sur la nuit, ils guettaient les lumières de la côte qui grossissaient de minute en minute. Pas un ne parlait, tous murés dans leur angoisse. Ils fuyaient un pays qui ne leur donnait pas de travail, mais en trouveraient-ils ici, en France ? La plupart de ces candidats à l'exil choisissaient l'Espagne, par Gibraltar. Eux, avaient opté pour la France, réputée terre d'accueil. Mais était-ce le bon choix ?

À l'avant, Claude et Francis, deux Perpignanais, le père et le fils, qui avaient trouvé là, le moyen de rentabiliser leur bateau, vu que la pêche, ce

n'était plus ce que ça avait été.

Francis, le père, se tenait debout, surveillant l'approche. Ils avaient pris livraison de leur cargaison humaine sur la Costa Brava, dans un petit port de pêche, pas trop surveillé.

Ils venaient de passer le cap Béar, promontoire sur lequel la route serpentait sinueuse et étroite et d'où l'on découvrait la côte du cap Leucate au cap Creus. Ici, la côte était rocheuse, contrairement à sa continuité vers l'est, qui n'était que succession de plages immenses. Ils accosteraient dans une petite crique, entre Port-Vendres et Collioures.

Depuis l'indépendance de l'Algérie, Port-Vendres avait beaucoup perdu de son activité. Dans le port, les bateaux de plaisance avaient remplacé les gros transports commerciaux qui traversaient vers les côtes algériennes. La nuit, ces riches propriétaires ne sortaient guère. Les gardes-côtes étaient donc cool, gage de sécurité pour nos deux marins et leur chargement humain.

À la barre, Claude manœuvrait adroitement.

— On arrive, souffla-t-il à son père.

Celui-ci se tourna vers les Marocains.

— On va débarquer. Dès que vous prenez pied, ne restez pas groupés. Bonne chance à tous.

Djamel, un jeune d'un petit village du Haut Atlas, sentit son cœur s'accélérer. Enfin, il y était. Ce qu'il deviendrait ? Bah ! Il verrait bien. Il faisait confiance à sa bonne étoile, qui lui avait permis d'arriver jusqu'en France, malgré les embûches diverses du voyage. Son pécule, après avoir payé les différents passeurs, s'était réduit comme peau de chagrin. Mais il avait deux bras, deux jambes, une tête pas trop mal faite. Ne disait-on pas qu'en France, on trouvait facilement du travail ?

Son sac était sur ses genoux serrés. Il le passa sur son dos. Autour de lui, chacun s'apprêtait à débarquer.

— Bonne chance, lui murmura son voisin.

C'était un gamin de 16 ans, à peine. Djamel le considéra avec tristesse. Quelle misère insupportable et inévitable l'avait donc poussé à quitter son foyer, sa famille, si jeune ?

— Pour toi aussi, bonne chance, répondit-il doucement.

Devant, Francis guidait son fils à travers les rochers qui affleuraient. La côte se dressait devant eux. Dans la nuit, les Marocains en distinguaient à peine les contours, mais ils savaient que c'était là qu'était leur liberté d'être enfin des hommes.

La barque se stabilisa. Francis se tourna vers eux.

— On ne peut pas aller plus loin. Il n'y a plus de fond. Allez, tous à l'eau. Et bon vent à vous tous.

Un à un, les Marocains enjambèrent le rebord du bateau, se laissèrent

glisser dans la mer, avec de l'eau jusqu'aux cuisses et ils avancèrent prudemment vers un petit bout de plage, étroite bande plus claire dans tout ce noir.

Les deux marins maintenaient le bateau. Quand il fut vide, ils ne perdirent pas de temps à repartir.

— Pauvres bougres, murmura cependant Francis. S'ils croient trouver le bonheur ici !

De la route, Ju, adossé au 4X4, jumelles vissées à l'œil, avait une vue imprenable sur la petite plage et les clandestins qui s'y ébrouaient. Meticuleusement, il les lorgnait l'un après l'autre, faisant son choix.

Il rangea les jumelles et, par un sentier, descendit en direction de la plage. Il avait repéré les lieux depuis le début de l'après-midi et, par chance, était pratiquement nyctalope, comme les chats.

Les Marocains s'étaient regroupés par affinité. Deux, trois, parfois quatre. Ils discutaient à voix basse, attendant les compatriotes installés depuis plusieurs mois et qui devaient les prendre en main.

Djamel, lui, n'avait aucun contact avec qui que ce soit. Il devait se débrouiller seul. Et ce qu'il voulait, c'était monter jusqu'à Paris. Il ne pouvait pas s'embarrasser de ce petit jeunôt qui s'accrochait à lui.

— Je ne peux t'être d'aucun secours, finit-il par lui dire. Et j'ai encore une longue route à faire. Alors, va voir les autres. Ils vont s'occuper de toi.

Le gamin jeta vers lui un regard de chien perdu avant de tourner les talons.

Djamel ajusta son sac sur ses épaules et tournant le dos à la mer, il commença à grimper vers la route. Quand il vit la silhouette de Ju se profiler à deux mètres devant lui, la peur lui mordit le ventre. La police ? Non. L'homme portait un blouson clair, pas du tout la tenue bleu sombre des policiers. Sans doute quelqu'un qui venait chercher un des clandestins.

Il s'immobilisa pour le laisser passer. Mais l'homme s'arrêta devant lui.

— Tu vas où comme ça ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ! répliqua-t-il, effrontément.

— Je te demande ça, parce que je peux peut-être t'aider.

Djamel fronça les sourcils. Était-ce un piège ?

— Tu sais conduire ? demanda Ju.

— Oui.

— Un gros camion. Ça ne t'effraie pas ?

— Non ! fit Djamel avec aplomb.

En réalité, il n'avait jamais conduit de camion. Mais s'il y avait une consigne qu'il avait retenue, c'était bien celle-là : ne jamais dire non.

— J'ai besoin d'un chauffeur.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu me parais sérieux. Et que je te paierai moins cher qu'un Français, répondit Ju sans s'émouvoir.

— Combien tu paies ?

— Plus que ce qui te reste dans tes poches, répondit Ju.

Très juste, pensa Djamel. Il fit mentalement le compte de ce qui lui restait. C'était une aubaine. Ainsi, il pourrait remonter très vite sur la capitale.

— OK ! fit-il, sans hésiter.

Ju, sans plus ajouter un mot, fit demi-tour pour remonter jusqu'à la voiture. Djamel le suivit.

Il était près de minuit. Corentin et Brichot abordèrent la dernière station service sur l'autoroute A9. Ils ignorèrent les pompes à essence et filèrent directement sur les aires de repos où stationnaient une dizaine de camions.

— Bon... Ben, on y va, fit Corentin en ouvrant la portière.

Ils avaient en poche les photos de Camille et de Zena. Ils s'arrêtèrent à chaque bahut, montrant les photos. Et toujours les mêmes réponses : non, connais pas quand ils regardaient la photo de Zena. Mais croyez que je regrette !

Plusieurs, par contre, connaissaient bien Camille. Ils n'avaient vu personne discuter avec lui, ou rôder autour de son camion. Il était toujours aussi marrant, enthousiaste. Aucun signe de déprime.

— À croire que cette fille est un fantôme, grogna Aimé. J'aime pas quand on a rien à se mettre sous la dent.

— Et tu crois que ça me convient ?

— Toi, t'es plus zen. Je ne sais pas comment tu fais.

— J'ai confiance, tout simplement. Je me dis qu'il y aura bien un dé clic qui nous mettra sur une piste.

Ils remontèrent en voiture et reprirent la route pour regagner leur hôtel.

À l'autre bout de la station-service, deux voitures, dont un 4X4 noir s'engagèrent sur la bretelle et allèrent doucement se garer loin des camions, loin des lumières. Ju et Bert sortirent du 4X4. La portière de la Clio noire, garée à côté, s'ouvrit. Une jambe fine apparut, puis une chevelure blonde qui caressait des épaules dénudées. Zena prit pied sur le bitume. La punition terminée, Juan l'avait remise au boulot. Il avait cependant eu la bonne idée de lui passer une voiture.

— Mais, si tu veux te faire la malle, tu sais que, où que tu sois, je te retrouverai, avait-il menacé.

Se faire la malle ? Zena n'en avait pas l'intention. Les séances d'abattage avec les Africains, dans la vieille ferme, lui restaient en travers de la gorge, pour ne pas dire ailleurs.

Juan avait beau l'envoyer au huitième et même neuvième ciel, Zena n'était pas prête à oublier. Il allait savoir ce qu'était la vengeance d'une fille comme elle.

Première étape : connaître le fin mot de l'histoire. Pourquoi fallait-il tuer les chauffeurs de camion ? Ce soir, c'était peut-être l'occasion de savoir.

Ju approcha et posa sa main sur son épaule. Il esquissa une caresse, mais elle s'y soustrait.

— Dis, après ce que tu viens de subir, tu vas pas faire la difficile !

— Je suis à Juan, OK ? Tu n'as aucun droit sur moi.

Ju fit la grimace, mais retira sa main.

— Tu es prête ? On ne bouge pas. Tu viens nous avertir quand c'est fait.

Zena eut un sourire et, balançant des hanches, elle fila d'un pas dansant vers les camions. Elle se glissait entre les énormes véhicules, paraissant minuscule. Pas âme qui vive. De loin, elle repéra la bâche bleue des transports Lavel. En approchant, elle déchiffra le numéro d'immatriculation : c'était bien celui que Ju lui avait donné en partant.

Elle avança jusqu'à la hauteur de la cabine. Merde ! Vide ! Où il était ce branque ? Il allait bien revenir. Zena s'adossa contre le camion et attendit patiemment. Ce ne fut pas long. Elle entendit bientôt siffloter. Ça venait dans sa direction. Elle prit une pose aguichante. Le chauffeur apparut bientôt. Il portait un sachet en plastique. Il s'arrêta, admira la plastique de Zena.

— Quelle bonne surprise ! C'est moi que tu attends, la belle ?

— Pourquoi pas ?

L'homme eut soudain la gorge sèche et un pincement dans le bas-ventre l'avertit qu'il n'était pas en état de résister.

— Pourquoi non ? Tu montes ?

Zena se redressa. Le type la frôla en ouvrant la portière.

— Vas-y !

Elle s'agrippa et grimpa sur le marchepied. Le chauffeur en profita pour lui foutre la main au cul. Zena gloussa.

— T'es un rapide, toi !

— Pas la peine de perdre du temps. On sait, toi et moi, ce qu'on veut. Allez, file sur la couchette, direct ! Tu sais où c'est ?

Pauvre type ! Si tu imaginais ce qui t'attend !

Il s'engouffra dans la cabine à sa suite, tira la portière, jeta le sac plastique sur le siège avant de grimper au-dessus pour rejoindre Zena.

Dans l'espace étroit, elle s'était assise en tailleur sur la couverture. La jupette ultra courte, les cuisses ainsi ouvertes permettaient une vision que le chauffeur, dans la pénombre, ne faisait que deviner.

Il avança la main et agrippa le sexe de Zena dans sa large poigne.

— Tu me fais mal, grimaça-t-elle.

— Ne joue pas les chochottes. Je suis sûr que tu aimes ça. Et j'ai pas le temps de faire du sentiment.

Sa main avait écarté le slip et fouillait l'intimité de Zena, pendant que son autre main avait agrippé le décolleté du débardeur pour le descendre et dégager un sein.

— Mazette, c'est du beau matériel, admira-t-il.

Et là encore, la douceur ne fut pas son fort. Zena subissait en silence. Bientôt, il dégrafa son jean et extirpa un membre bien raide, bien droit, tout palpitant de désir.

— Allez, empoigne, ordonna-t-il.

Elle avança la main et la fit glisser lentement le long de la hampe, ses doigts s'arrondissant sur le gland humide. Mais c'était décidément un homme pressé.

— Allez, mets-toi en position. C'est bon, fit-il en prenant ses jambes pour les allonger.

Docile, elle se laissa faire, sans lâcher le pieu qui grossissait entre ses doigts. Il haletait déjà. Ça va ! Ce ne serait pas long, pensa-t-elle. Il se coucha sur elle, posa ses jambes sur ses épaules et sans ménagement, la pénétra vivement pour s'activer aussitôt. Il se foutait de ce qu'elle pouvait ressentir. Seul, son plaisir à lui importait.

Zena eut la vision de tous ces Africains qui défilaient sur son corps à longueur de matinée et de soirée, quand ils partaient ou rentraient du boulot. Et tout ça, à cause de ce salaud de Juan.

Elle ne le laissa même pas aller au bout de sa jouissance. Brutalement, elle s'arc-bouta, l'éjectant contre la paroi.

— Mais... qu'est-ce...

Le malheureux n'eut pas le loisir d'en dire plus. Zena s'était jetée sur lui, les mains entourant sa gorge pour lui couper la respiration. D'une rotation de l'épaule, elle le fit basculer sur la couchette et là, d'une manchette appliquée sur la nuque, avec toute la force de sa rage, elle l'acheva, imaginant que Juan lui-même était à sa merci.

L'homme s'écroula le nez dans la couverture, sans avoir eu le temps de comprendre.

Zena ne s'attarda pas. Elle sauta sur le siège avant, ouvrit la portière et inspectant les alentours, elle se laissa glisser sur le bitume. Puis, elle se faufila entre les bahuts au repos et rejoignit le 4X4. Ju et Bert fumaient, tranquilles, attendant son retour.

— C'est fait, dit-elle simplement en se penchant à la vitre baissée.

— Parfait ! T'es une bonne fille, apprécia Ju. Juan sera fier de toi.

Elle n'en avait rien à foutre !

— Bye, je rentre, lança-t-elle en rejoignant la Clio.

— Ouais ! Va chercher ta récompense, comme un bon petit toutou, plaisanta Bert.

Connard ! jura-t-elle entre ses doigts en regagnant la Renault. Elle mit le contact et embraya pour quitter lentement le parking.

Dès qu'elle ne vit plus le 4X4 dans le rétro, elle bifurqua sur une autre bretelle de parking, plus à l'écart, se rangea dans un coin sombre et, moteur coupé, elle attendit.

Ju et Bert amenèrent la Land Rover au plus près du camion Lavel. Le coin était toujours aussi désert. De temps en temps, un camion quittait le parking pour reprendre sa route, l'œil du chauffeur braqué sur le long ruban de bitume qu'il lui faudrait avaler dans les heures à venir.

Ils sortirent de la voiture en évitant de claquer les portières. Bert ouvrit le coffre puis rejoignit Ju qui s'était approché du camion à la bâche bleue. Ils l'ouvrirent. Bert grimpa dans la cabine, tira le cadavre de la couchette et le fit basculer sur le siège, où Ju le rattrapa. L'un le prenant par les pieds, l'autre par les bras, ils le transportèrent dans le coffre.

Allongé sur le sol à l'arrière du 4X4 Djamel n'avait pas bougé, comme les deux zigotos le lui avaient recommandé. Il ne tenait pas à perdre le pactole promis. Il sentit la secousse quand le corps du routier s'affala dans le coffre.

La portière arrière s'ouvrit.

— Viens, fît Ju.

Djamel le suivit jusqu'au camion Lavel. Ju lui donna un permis de conduire à un faux nom et une feuille de route. Djamel en prit connaissance à la lueur d'une lampe électrique que Bert braquait sur la feuille.

— T'as tout compris ? demanda Ju.

Djamel hocha la tête.

Ju lui tendit une enveloppe.

— La moitié. Tu auras l'autre quand tu reviendras.

— Je rentre comment ?

— Ça, c'est ton problème. Tu te débrouilles. Et surtout, ne te fais pas prendre si tu veux l'autre moitié de ton fric.

Djamel grimpa dans le camion et mit en route. Sous l'œil des deux compères, il vira lentement et sortit du parking, en direction de l'autoroute.

Dans la Clio, dès qu'elle vit le camion quitter le parking, Zena tourna la clé de contact et fonça hors de l'aire de repos. Il fallait rester devant le camion, car le 4X4 devait le suivre. Mais, prudents, ils quitteraient probablement l'autoroute dès la première sortie.

Et la première sortie était Le Boulou. Quand elle vit le camion, derrière elle, mettre sa flèche, elle en fit autant. Elle passa le péage et se gara. La barrière se leva ensuite pour le camion, puis le 4X4. Zena ne remit en route que lorsqu'elle vit que les deux véhicules bifurquaient dans des directions opposées. Elle se lança sur les traces du gros-cul.

Ils roulèrent ainsi, roue dans roue, jusqu'à la côte. Deux kilomètres avant Banyuls sur/mer, Djamel ralentit. À une centaine de mètres devant lui, une lumière se balançait, lui faisant des signes. Son contact ! Il fit un appel de phares pour signifier que c'était OK. Ne restait qu'à suivre la Peugeot qui démarra en direction de la mer, vers une petite crique, hors de la ville.

Zena avait éteint ses phares. Surtout, ne pas se faire remarquer. Quand les lumières rouges des freins luirent dans la nuit, elle engagea la Clio entre deux rochers, où elle était à peu près invisible. Puis, à pied, en se cachant derrière les dunes de sable, elle approcha.

Une grosse barque de pêche balançait doucement dans le ressac. Le camion s'était rangé sur le bas-côté de la route. Il avait reculé autant qu'il pouvait dans le sol sablonneux, l'arrière face à la petite plage. Trois hommes apparurent et ouvrirent le camion pour décharger les cartons qu'il transportait et les transférer du camion à la barque. Djamel les aidait.

Vol, contrebande... C'était donc le trafic de Juan ? Juteux, sans doute. Pourquoi ne toucherait-elle pas sa part ?

Djamel s'était éclipsé, comme on le lui avait conseillé. Il avait vu, lui aussi, le déménagement de la marchandise. Contrebande...

Il marcha sur la route longtemps, dans la nuit, jusqu'à ce qu'un camion le prenne en charge. Prudent, jamais il n'alla toucher l'autre moitié de son « salaire ».

CHAPITRE VIII



À l'entreprise Lavel, Sébastien le patron, hurlait et se démenait au téléphone. Une fois de plus ; une fois de trop pour sa tranquillité.

— Comment, vous n'avez rien reçu ? Bon Dieu, mais c'est pas possible. Je suis marqué par le destin ! Mais oui, il est parti comme d'habitude. Comment ça, si je suis sûr de mon chauffeur ? Non, mais dites donc... Oui... oui, OK.

Il raccrocha brutalement. Son épouse, qui tenait la comptabilité, en l'entendant hurler, était sortie de son bureau et se tenait sur le seuil. Il la regarda et leva les bras au ciel.

— Et de deux !

Et, comme elle n'avait pas l'air de comprendre, il s'énerva.

— Un second camion qui n'est pas arrivé et qui a disparu. À ce rythme, dans un mois, on peut fermer l'entreprise.

Il reprit le téléphone et la carte de Corentin en main, il l'appela.

Boris faisait les cent pas dans l'étroit bureau de Lavel. Quand il passait devant la fenêtre, il voyait, dehors, les camions qui se chargeaient. Ils étaient trois, prêts à partir. Brichot interrogeait les chauffeurs, les uns après les autres.

Aline, la secrétaire, levait de temps en temps les yeux de son P.C. pour observer la déambulation du policier.

— Et vous n'avez pas non plus de nouvelles du chauffeur ? demanda Corentin.

— Je vous dis : même scénario qu'il y a 15 jours. Plus de camion, plus de chargement, et plus de chauffeur. Je vais finir par croire qu'il y a une invasion d'extra-terrestres en Espagne, qui kidnappent et mon matériel et mes

employés.

— Vous n'avez pas d'ennemis ?

Sébas leva les épaules.

— Dans ce métier, on en a toujours. La concurrence est tellement rude. La réussite suscite des jalousies.

— C'est le cas ?

— Evidemment ! Mon entreprise marche très bien. J'ai soufflé des marchés à mes concurrents. Mais attention ! De manière tout à fait légale et honnête.

— Je veux la liste de vos concurrents les plus directs. On va tout de même chercher de ce côté-là. Et n'y aurait-il pas un nouveau venu dans la profession, dans la région ?

— Oh non ! Tout le monde sait que c'est saturé. Nous sommes déjà trop nombreux pour le volume de marchandises. Beaucoup prennent le rail, maintenant. Suite aux campagnes en faveur de l'environnement.

Brichot entra dans le bureau.

— Rien à signaler. Paul Vercœur était un honnête père de famille. Pas de vice. Il ne fumait même pas. Il parlait souvent de sa femme, de son enfant. Certains les connaissaient, d'ailleurs. Il avait tissé de réels liens d'amitié avec...

Aimé prit son carnet et lut :

— Jérôme Bernardin.

— Il n'est pas là, intervint Lavel. Bernardin est parti pour le Portugal, hier soir. Il ne rentrera que dans deux jours, avec un chargement de porto. Ben oui... Dans la mesure du possible, j'essaie que les camions ne fassent pas le trajet de retour à vide.

— Est-ce que Paul Vercœur rentrait à vide ou non ?

— À vide. Quand on livre sur Valence, en cette saison, il n'y a rien à ramener. Au printemps, il revient chargé de fraises.

— C'est un camion frigorifique ?

— Oui... Quand on transporte des médicaments, il vaut mieux. Il y en a qui ne supportent pas la chaleur.

— Et, hier, son chargement, était des médicaments ?

— Oui.

— Quel est votre client ?

— Les laboratoires Proxit.

— À Perpignan ?

— Narbonne.

— La porte à côté.

— Ça fait des années qu'on travaille ensemble. Jamais eu de problème. C'est un client sérieux. Dans le premier camion qui a disparu, c'était également un chargement de chez Proxit.

Sébas tritura sa tignasse rousse.

— Bon Dieu ! Si ça continue, je vais perdre le client.

— À votre avis, chez qui iraient les laboratoires Proxit s'ils vous retiraient leur clientèle ?

— Mais j'en sais rien, moi ! C'est une histoire de fous !

Brichot reprit.

— D'après les chauffeurs, tous s'arrêtent toujours sur la même aire de repos.

— Celle qu'on connaît déjà ?

— Eh oui !

— Eh bien, on va retourner y faire un tour.

Ils serrèrent la main du patron et remontèrent dans la Renault.

— Dis, remarqua Mémé en bouclant sa ceinture, tu ne crains pas que cette enquête sur la disparition de ces camions, n'entrave notre recherche de Zena ? On est là pour elle, tout de même.

— Tu oublies la plainte du premier routier. Ces affaires sont liées. Je ne sais pas comment, ni pourquoi, mais je le sens.

— Ton fameux flair ?

— Eh !

— Oui, eh bien, affine-le. Parce que moi, je ne voudrais pas traîner trop longtemps dans cette région. Les petites me manquent.

Pour une fois, Boris n'ironisa pas. Il se contenta de conclure :

— Je te comprends. Et crois-moi, bien que personne ne me réclame à Paris, j'ai hâte, moi aussi, que cette affaire soit résolue. J'ai peur pour la fille.

À la station service de l'autoroute, ils ne récoltèrent rien qui puisse faire avancer l'enquête.

— Oui, il s'est arrêté, comme à chacun de ses trajets. Il a bu un coup avec nous. Il plaisantait. Il avait l'air... bien, comme d'habitude. Et puis, il a acheté son sandwich et sa canette et il est reparti vers son bahut.

— J'étais garé à côté de lui. Quand j'ai repris le volant, son camion n'était plus là.

— Combien de temps après qu'il vous a quitté ?

— Une heure... à peu près. Oui, une heure.

Corentin exhiba la photo de Zena.

— Ça vous dit quelque chose ?

— Je voudrais bien... Belle plante... non ! Jamais vue.

Ils quittèrent les routiers, au bord de la dépression.

— C'est tout de même bizarre, commenta Brichot en s'installant dans la voiture. Le premier routier porte plainte et depuis... plus rien. Comme si Zena n'avait jamais existé.

— Réfléchissons. Elle tentée de tuer le premier routier. Première question : pourquoi ? Deuxième question : aurait-elle pu récidiver et, cette fois, réussir ?

— Ce qui expliquerait les disparitions des deux routiers suivants.

— Tous deux transportant le chargement des laboratoires Proxit. Et le premier, il transportait quoi ?

— Bonne question, répondit Boris en prenant son téléphone pour appeler Lavel.

Mais la sonnerie l'empêcha de le faire.

— Oui... Ah ! Commissaire... Du nouveau ? Tant mieux, parce que de notre côté, c'est plutôt maigre... Oui... Où ? OK. On s'y rend.

Il mit fin à l'appel et se tourna vers Mémé en enclenchant la première.

— On a retrouvé le camion, abandonné, en montagne.

— Sans chargement, évidemment ?

— Evidemment ! Une heure plus tard, ils stoppaient sur cette petite route de montagne au-dessus de Banyuls et Cerbère.

Trois voitures de gendarmerie s'y trouvaient déjà. Le commissaire Valenteau vint à leur rencontre.

— Sachant que vous veniez, j'ai fait le déplacement.

— Merci. C'est sympa de votre part.

— Je ne sais pas si ça a un rapport avec la fille que vous recherchez, mais le fait que ce camion soit de la même entreprise que celui du chauffeur qui avait porté plainte...

— Vous avez bien fait.

Les trois hommes approchèrent du camion abandonné. La portière était ouverte.

— On l'a trouvé comme ça. Ce sont deux randonneurs qui nous ont averti. La route s'arrête deux kilomètres plus loin.

La police scientifique relevait les indices.

— Pas une goutte de sang. Par contre du sperme, renseigna le commissaire.

Corentin grimpa dans la cabine. Un policier, ganté de latex, recueillait ce qu'il pouvait sur la couchette. Armé d'une pince, il mit quelque chose, invisible aux yeux de Boris, dans un sachet plastique.

— Qu'est-ce que vous venez de trouver ? demanda celui-ci.

— Un cheveu. Un long cheveu blond. Probablement celui d'une femme.

Corentin redescendit. Pas probablement, mais sûrement. Il revint vers Brichot.

— Zena est passé par là. Elle a fait l'amour avec le routier, et ensuite, il disparaît.

Il se tourna vers Valenteau.

— J'aurais besoin de vous.

— À votre service, je vous l'ai dit.

— Il faudrait ratisser toute la région. Je cherche un corps. Celui du routier. Des deux routiers, plus précisément.

— On s'y met. Comptez sur moi.

— Nous, direction Narbonne. Les laboratoires Proxit, dit Boris à Brichot.

Mais avant de rejoindre la voiture, il regarda le commissaire.

— Vous connaissez les laboratoires Proxit ?

— Bien entendu. Une grosse boîte. Ils produisent bon nombre de médicaments très réputés, tels que...

Corentin le coupa.

— Merci, commissaire.

Valenteau, un peu dépité, les regarda s'éloigner. Ces Parisiens, tout de même, ils se croyaient toujours tout permis. Même l'impertinence !

Les bureaux des laboratoires Proxit se trouvaient dans un très bel immeuble, place Salengro, où se dressait l'admirable cathédrale Saint Just. Un bel édifice gothique du XIII^e siècle. Si l'architecture de l'immeuble respectait l'histoire moyenâgeuse de la ville, l'intérieur avait été très modernisé. Murs blancs, tableaux abstraits, meubles de verre et de laque noire, plantes vertes à profusion. Tout y respirait l'entreprise florissante.

Quand Corentin et Brichot présentèrent à la réception et leurs bonnes mines et leurs cartes, la jolie brunette qui les accueillit ne fit aucune difficulté pour les diriger vers le bureau du directeur. Celui-ci ne les fit pas attendre.

Dès que sa secrétaire les annonça, elle ouvrit la porte. Rainer Mougin quitta son imposante table pour venir à eux la main tendue.

— Déjà ! Eh bien, vous n'avez pas perdu de temps.

Les deux policiers échangèrent un regard étonné.

— Je vous demande pardon ? bredouilla Corentin.

— Vous êtes les deux fl... excusez-moi...

Brichot eut un geste pour signifier qu'ils avaient l'habitude.

— Les policiers suite à ma plainte ?

— Votre plainte ?

L'homme, petit, chauve, très rondouillard, affable, sembla reprendre ses

esprits.

— Je vous en prie..., fit-il en leur désignant deux fauteuils, faisant face à un large canapé de cuir noir.

— Vous avez déposé une plainte, disiez-vous ?

— Oui... Relative à ma dernière livraison à Valence. Le camion n'est jamais arrivé. Je peux vous dire que mon grossiste est furieux. Et figurez-vous que c'est la seconde fois que ça se produit.

— Et vous avez déposé une plainte, la première fois ?

— Evidemment ! Est-ce que vous imaginez quelle somme une telle livraison représente ?

— Pas vraiment, non, répliqua Brichot.

L'homme était Volubile et passablement énervé. Il passa une main baguée d'or sur son crâne lisse et porta son regard vers la fenêtre.

— Les assurances ne vont plus me suivre. Ou alors, les tarifs vont être...

Il paraissait sincèrement aux cent coups.

— Nous n'étions pas au courant de votre plainte, mais notre visite à un rapport avec les vols de vos livraisons. Voyez-vous quelqu'un qui pourrait vous en vouloir au point de faire couler la boîte ?

— Non ! Nous sommes trois ou quatre gros labos en France, pas vraiment concurrents, chacun ayant ses spécialités.

— Un employé récemment licencié ?

— Non ! Au contraire, j'embauche.

Boris sortit la photo de Zena.

— Connaissez-vous cette jeune femme ?

Rainer prit la photo. Ses lèvres se crispèrent légèrement. Comment aurait-il pu oublier la splendide fille qui les avait excités lors de sa dernière petite sauterie ? Mais pouvait-il avouer cela aux flics ?

Il examina attentivement le cliché et le rendit en secouant la tête.

— Désolé. Cette jeune femme ne fait pas partie de mes relations.

Il se leva, signifiant ainsi que l'entretien était terminé. Corentin, comme d'habitude, lui tendit une de ses cartes.

— Si vous avez du nouveau, n'hésitez pas à nous contacter.

Rainer alla à son bureau, appuya sur un bouton. La porte s'ouvrit. La secrétaire, une jeune femme sans âge, sans attrait, qui se confondait avec l'environnement, apparut.

— Mireille, veuillez reconduire ces messieurs.

Elle darda sur eux un regard vert, ardent et esquissa un sourire en les précédant dans le couloir.

Dehors, ils étaient aussi perplexes l'un que l'autre.

— Alors ? qu'est-ce que tu en penses ?

— Ou c'est un fieffé menteur, ou un grand comédien. Tu as vu sa grimace quand il a découvert la photo ?

— Grimace parfaitement maîtrisée.

— Je vais téléphoner à la directrice de la Comédie française, voilà une bonne recrue.

— Sans blague, tu la connais ? s'étonna Aimé.

Boris s'immobilisa et le regarda en hochant la tête.

— Tu garderas toujours la naïveté de la jeunesse, toi !

— Ça aurait pu, bougonna Mémé, vexé.

Puis, reprenant leur marche vers la voiture :

— En admettant qu'il connaisse Zena, je ne vois pas l'intérêt qu'il aurait à détourner sa propre marchandise. C'est couper la branche sur laquelle il est assis.

— Certes ! Fouille quand même, avec l'aide de notre ami Valenteau, la vie de ce bonhomme. Ses comptes, ses vices, ses maîtresses.

— Comme si tous les hommes en avaient !

— Beaucoup, Mémé. Tu es un être à part, rare. Jeannette a de la chance.

— C'est ce que je me tue à lui répéter, mais elle n'a pas l'air de me croire.

Les portières de la Renault claquèrent. Corentin démarra.

— Des camions, chargés de médicaments, qui disparaissent si près de la frontière espagnole... marmonna-t-il en pilant à un feu rouge.

— Tu penses contrebande ?

— Pas toi ?

— Si, bien sûr. Mais que vient faire Zena dans tout ça ?

Dans son bureau, Rainer cherchait qui avait amené cette fille à la villa. Des invités, à tour de rôle, invitaient quelqu'un qui faisait le show. Et ce soir-là... il avait beaucoup bu, impossible de se souvenir.

Les gendarmes se déployaient sur un front de 500 mètres dans les sous-bois. Le commissaire Valenteau en personne dirigeait l'opération. Il n'y voyait que des avantages pour sa carrière. S'il se montrait efficace et performant sur cette affaire, il pourrait à nouveau postuler une nomination sur Paris. C'était la troisième demande qui tombait dans les oubliettes de l'administration. Cette fois, la chance se présentait et il s'agrippait fortement à elle.

Les camions avaient été vus pour la dernière fois, sur l'aire avant la sortie du Boulou. C'était donc dans ce secteur, en premier, qu'il fallait chercher.

Ils avaient fouillé la région, toute la matinée. En vain. Beaucoup de villages, de villas isolées. De plus, le terrain ne se prêtait pas vraiment pour cacher un cadavre.

Là, en pleine montagne, dans ces sous-bois, ils auraient peut-être plus de chance. Les gendarmes avançaient lentement, sondant le sol pour y déceler une éventuelle tombe.

Soudain, il y eut un cri.

— On a trouvé quelque chose !

Valenteau se précipita, sautant les ronces et les fougères. Il avait beau friser la cinquantaine, il était encore assez sportif. Tennis trois fois par semaine, ça conserve.

Lui et son adjoint atteignirent une petite clairière. Les bois coupés étaient rangés en pile tout autour d'un espace dégagé. Et en son centre, le gendarme qui avait alerté.

Ils approchèrent et virent un amas de cendres. L'adjoint se munit d'un bâton et commença à farfouiller dans ces restes, créant un nuage gris, rapidement irrespirable. Mais la manœuvre était payante. Du bout de son bâton, il ramena un os à moitié calciné.

Valenteau et deux gendarmes se penchèrent.

— On dirait un os humain.

— Ou de sanglier, répondit un des gendarmes. Par ici, il n'est pas rare que des chasseurs brûlent des sangliers, pour éviter qu'ils descendent vers les villages et détériorent les plantations.

L'adjoint avait tiré un sac plastique de sa poche et y jetait l'os en question.

— En voilà un autre, s'écria un second gendarme.

Au bout d'une branche, il brandissait une mâchoire. Valenteau se tourna vers le gendarme « au sanglier ».

— Et ça, vous n'allez pas prétendre que c'est une mâchoire de sanglier ?

— Non, hélas, c'est une mâchoire humaine.

— Eh bien, il y a de fortes chances que nous ayons retrouvé nos deux routiers, marmonna le commissaire en se redressant.

CHAPITRE IX



La lune traçait un sillon doré sur le ressac de la mer. Par chance, cette nuit c'était le calme complet. Un vrai lac. Juste ce qu'il fallait pour que la grosse barque se balance doucement en atteignant le rivage.

Les clandestins, tassés dans le fond du bateau, apercevaient le rivage rocheux de la terre de France. Cette France dont ils rêvaient depuis tant d'années. Le pays du bonheur et de la joie de vivre, disait-on. Allait-elle tenir ses promesses ?

Rachid tremblait de froid et d'appréhension. Il savait que le débarquement serait périlleux, qu'il fallait se méfier des gardes côtes. Il ne lui restait que quelques euros. Il lui faudrait rapidement trouver du travail pour pouvoir monter jusqu'à Paris. Rachid savait que c'était là qu'il la trouverait, celle qu'il venait chercher, celle qui hantait ses nuits et ses jours, depuis qu'elle avait fui leur village.

À l'avant de la barque, un des deux marins qui les convoaient se dressa pour guider l'autre, à travers les rochers affleurant. Il se tourna vers sa cargaison humaine.

— Tenez-vous prêts à sauter, souffla-t-il.

Chacun ramassa son maigre baluchon.

— Sur la plage, ne restez pas groupés. Éparpillez-vous et quittez le secteur rapidement, si vous ne voulez pas être pris.

Rachid serra les mâchoires. Ça, non ! Il ne voulait pas être pris. Pour sa tranquillité, il devait la retrouver. Il avait traversé cette mer redoutable dans ce seul but. La retrouver et la ramener au village. Là-haut, sur la route en corniche, Ju, à travers le prisme de ses jumelles, surveillait l'arrivée du bateau. Si ce premier connard de Marocain n'avait pas foutu le camp, il ne serait pas là, en train de se geler les miches dans l'air frais de la nuit, pour trouver un autre pigeon pour conduire le camion. Ça y est ! Les clandestins se

mettaient à l'eau. Ju rangea les jumelles dans sa poche et descendit par le sentier jusqu'aux premiers rochers qui surplombaient la plage.

Rachid avait sauté dans les premiers. Il pataugea quelques minutes dans l'eau froide qui, peu à peu, quitta ses cuisses pour descendre aux genoux, puis aux chevilles et enfin, il fut à sec, sur le sable fin. Il eut envie de se prosterner et d'embrasser cette terre qui voulait bien l'accueillir, même si c'était en fraude.

Rapidement, sans regret, il tourna le dos à la grande bleue, quitta ses compagnons d'infortune pour grimper dans le sentier qui se dévoilait sous la lumière blafarde de la lune.

Mais quand il aperçut la silhouette immobile, deux mètres au-dessus de lui, son cœur s'arrêta d'un coup. Un garde-côte ! C'était fichu.

Vivement, il fit demi-tour pour redescendre. Mais une voix souffla, impérieuse :

— Ne bouge pas ! N'aie pas peur. Je ne suis pas un garde-côte, ni un gendarme. Je peux t'aider.

Rachid stoppa et lentement fit face à l'homme qui avait fait deux pas vers lui. Il lui tendait la main pour l'aider à monter. Rachid hésita avant de lui confier la sienne. L'inconnu le tira jusqu'à sa hauteur.

— Salut ! Bienvenue en France. Je suppose que tu cherches du travail ? Je peux t'en fournir.

Rachid fronça les sourcils. Si vite ? Il n'osait y croire, soupçonnait le coup fourré.

— Ça dépend de ce que tu proposes, répondit-il, prudemment.

— Tu sais conduire ?

— Oui.

— Des camions ?

— Pourquoi pas !

— Alors, viens. Je recrute des gars comme toi. Ça me coûte moins cher, parce que je ne te déclarerai pas. T'es OK ?

— OK ! fit Rachid, qui, toute méfiance envolée, voyait là une aubaine.

La France serait-elle donc la terre de la facilité, comme les passeurs la lui avaient vantée ?

La Clio se gara loin des énormes bahuts. Zena en sortit et, sous le couvert des arbres, se dirigea vers les camions. Les chauffeurs étaient soit dans la boutique, soit dans leur couchette. Rien ne bougeait. Elle se faufila entre les remorques et repéra rapidement la bâche bleue du camion de l'entreprise Lavel.

Il lui fallait faire vite, avant l'arrivée du 4X4. Elle grimpa sur le marchepied, se hissa à la hauteur de la cabine. Vide. Elle tapa doucement, puis plus fort. Toujours sans succès.

Elle sauta sur le bitume et inspecta les alentours. Désespérément vides. Merde ! C'aurait été si facile si le chauffeur avait été dans son camion. Dégue, elle revint vers la Clio et s'y enferma.

Quelques minutes suffirent pour que le 4X4 débouche sur le parking. Zena ressortit de la voiture et approcha du véhicule noir. Ju en sortit précipitamment comme s'il ne voulait pas qu'elle voit l'intérieur du véhicule.

— T'es déjà là ? s'étonna-t-il.

— Je viens d'arriver.

— 6345 VG 66.

— Bonne bourre ! ajouta finement Bert de la voiture en se penchant vers elle.

Le tout accompagné d'un rire bien gras.

Zena fit demi-tour en murmurant : connard ! Heureusement que c'est la dernière fois que je vous vois.

D'un pas rapide, elle se dirigea vers le camion à la bâche bleue. Elle y arriva en même temps que le routier. Il tourna la tête vers. Cette fille venait directement vers lui. La main sur la portière à demi ouverte, il l'attendit.

— Un problème ? demanda-t-il.

Sur les aires de repos, tout pouvait se passer : que cette femme se soit fait attaquer, qu'elle soit en panne, malade...

— Ça dépend de toi, répliqua Zena en bombant la poitrine.

Le blouson en jean largement ouvert montrait une poitrine généreuse et peu voilée. Le regard de Richard chavira. Une pute ! C'était la première fois qu'il en voyait par ici.

— No problème pour moi.

Il ouvrit plus largement la portière.

— Monte, si c'est ça que tu veux.

Zena agrippa les montants et se hissa dans le camion. Richard eut même la gentillesse de la pousser gentiment au cul, histoire de tester la fermeté du fessier. Tout à fait à son goût. Pas besoin de demander le tarif. Il connaissait ceux pratiqués sur l'autoroute. Il avait souvent recours à la bonne volonté de ces dames.

Il grimpa derrière elle, claqua la portière.

— Allez, qu'est-ce que t'attends ? s'impatienta-t-il, avec un mouvement de menton vers la couchette au-dessus de leurs têtes.

— Attends, je veux te parler de quelque chose...

— Si c'est pour le prix...

Il fouilla sa poche, en sortit trois billets qu'il lui posa dans la main.

— Les voilà tes 30 euros. T'as peur que je paie pas ? Allez, on n'est pas là pour enfiler des perles.

Mais Zena continuait, entêtée. Il fallait qu'il écoute le marché qu'elle lui proposait.

— 30 euros c'est rien, en comparaison de ce que tu pourrais te faire.

Il eut un sourire mauvais.

— T'as pas froid aux yeux, toi ! Tu veux quitter ton mac, tu me proposes de le remplacer ? Mais dis donc, j'ai pas envie de me faire trucider. Et puis, moi, gagner du fric avec le cul des gonzesses, tu vois, c'est pas mon truc.

Il l'empoigna vivement et la força à monter dans la couchette.

— Bon Dieu, tu m'excites toi, avec tes salamalecs. J'aime pas qu'une femme me résiste. Et encore moins si c'est une pute. Que j'ai payée !

Il grimpa à son tour, en disant :

— Tiens ! Je crois bien que je vais le reprendre mon fric.

Il s'affala sur le corps de la Marocaine qui n'eut pas le temps de se redresser.

— T'es un sacré connard, toi, éructa Zena en cherchant à lui échapper.

Richard se redressa et la gifla à toute volée.

— Tu sais que tu m'emmerdes ? Après tout, c'est toi qui es venue me chercher. Et maintenant que madame est à pied d'œuvre, elle fait des manières.

Un discours ponctué d'une nouvelle baffe. Zena en avait la tête sonnée.

— J'ai pas de temps à perdre, ma petite. Y a des kilomètres qui piaffent en m'attendant.

Trapu, râblé, il était d'une force assez peu commune. Il l'avait coincée de telle manière que Zena n'arrivait pas à se dégager pour lui faire une clé.

Assis sur son ventre, il dégrafait son pantalon et en sortit son membre tout frétilant. Il s'avança au-dessus du visage de Zena. Il la força à ouvrir la bouche pour y engloutir sa verge.

Elle faillit étouffer tant celle-ci était épaisse et dure. Au-dessus d'elle, le routier s'excitait en un va-et-vient rapide, tapant le fond de sa gorge à chaque poussée. Sa bouche était à ce point remplie qu'il lui était impossible de la refermer. Et pourtant, il le fallait. Zena se concentra, comme avant une attaque au Jiu jitsu. Alors que le type au-dessus d'elle ahanait, tout à son plaisir, elle réussit à refermer ses lèvres et ses dents s'enfoncèrent dans le pieu qui la martyrisait.

Le routier eut un cri et se retira aussitôt en hurlant : « salope ».

Zena en profita pour se soulever de la couchette qui sentait le tabac froid. Mais la force de Richard, sous la douleur, était multipliée par cinq. Il la retourna comme une crêpe, l'obligea à se mettre à genoux, souleva la minijupe, déchira le slip, et sans ménagement, avec la hâte rageuse de la colère, il força le passage entre les deux mappemondes charnues et l'éperonna sans autre forme de procès.

Zena eut un cri. La douleur était cuisante tandis que le routier se donnait tout entier à son plaisir. Elle dut le subir jusqu'au bout. Heureusement, il ne fut pas long. Il eut un soupir d'homme repu et se rejeta sur le côté.

Zena, enfin délivrée, ne perdit pas de temps. Elle bascula sur lui, enserra sa gorge, enfonçant les doigts là où il fallait pour couper la respiration.

En montant dans ce camion, ce n'était pas du tout son intention, mais ce salaud l'y avait contrainte.

Elle prit quelques secondes pour se détendre avant de quitter le camion. D'un pas ferme, elle revint vers le 4X4. Ju en sortit aussitôt.

— C'est fait, dit-elle.

Et, elle s'éloigna aussitôt. Maintenant, il fallait passer à la deuxième phase de son projet, puisque la première avait échoué.

Elle s'enfonça sous les arbres, se tapit sous un laurier et espionna Ju. Il remonta en voiture. Le 4X4 roula lentement en direction des bahuts et se rangea à proximité du camion à bâche bleue.

Bert et Ju sortirent. Ce fut Bert qui monta. Ju se tint dehors, près de la portière ouverte. Bientôt, le corps du routier fut balancé sur le macadam. Bert sauta à terre. Ils empoignèrent le corps et l'emportèrent jusqu'au 4X4, où ils le jetèrent dans le coffre. Puis, Ju ouvrit la porte arrière du véhicule. Un homme en sortit. Le nouveau chauffeur. Ju le conduisit jusqu'au camion Lavel. À quelques mètres de distance, Zena les suivait. C'était le moment le plus délicat. Il ne fallait pas se faire repérer par les deux malfrats.

Elle fit le tour de trois camions avant de revenir vers le gros-cul Lavel, du côté opposé où Ju expliquait au chauffeur ce qu'il aurait à faire. Accroupie sur le marchepied, elle pria le ciel qu'aucun des deux n'ait l'idée de venir de ce côté. Non ! Elle les entendit repartir vers le 4X4, puis les portières claquèrent et le moteur ronronna.

Le nouveau chauffeur grimpa dans la cabine. Il tira la portière à lui, et avant de démarrer prit connaissance des différentes commandes du camion dont il avait la charge.

La portière à sa droite s'ouvrit. Une femme se jeta dans la cabine, à ses côtés, en murmurant :

— Chut ! ne dis rien.

— Mais... balbutia Rachid, sans comprendre.

Ils tournèrent, ensemble, la tête l'un vers l'autre et la surprise les tétanisa.

— Zena... murmura Rachid.

— Toi... souffla-t-elle.

Ils restèrent de longues minutes à se regarder, sans pouvoir encore réaliser ce coup heureux du hasard. Enfin, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ils se palpaient, s'embrassaient, se regardaient, les larmes aux yeux, ne croyant pas encore à l'incroyable.

— Mais tu es en France depuis quand ? demanda enfin Zena à son frère.

— Depuis deux jours.

— Et comment es-tu là, dans ce camion ?

Rachid lui expliqua la traversée périlleuse, l'arrivée en France, sur cette plage déserte, la nuit, le petit sentier qui grimpe sur le dos de la montagne et cet homme qui lui propose du travail, tout de suite.

— Et toi ? demanda-t-il à son tour.

Zena devait édulcorer son récit.

— Je suis avec un homme qui s'appelle Juan et je me suis rendu compte qu'il faisait de la contrebande. Cet homme a été méchant avec moi. Pour me venger, je vais lui rafler son petit trafic. Ecoute.

Sans parler des meurtres des chauffeurs, elle lui expliqua le trajet du camion, son déchargement sur un bateau dans une petite crique, avant la frontière espagnole.

— C'est un chargement de médicaments, qui doivent entrer en Espagne en fraude. Nous allons le détourner et mettre le marché en main à Juan. Nous allons nous faire beaucoup d'argent, Rachid. Et je suis si heureuse que tu en profites également.

Ils s'étaient pris les mains. Les yeux dans les yeux, leurs doigts se caressaient, se réappropriaient l'autre, doucement.

Ils se serrèrent à nouveau l'un contre l'autre. Elle le humait, retrouvant l'odeur de son enfance, de sa jeunesse perdue. La bouche de Rachid se perdit dans son cou. Elle renversa la tête, goûtant cette caresse oubliée. Rachid la butinait avec ferveur. Et soudain, leurs bouches se rencontrèrent. Les lèvres s'ouvrirent, les langues se retrouvèrent, comme lorsque, enfants, ils avaient fait l'apprentissage de l'amour, ensemble.

Les mains de Rachid emprisonnèrent ses seins. Ils étaient plus ronds, plus fermes que dans son souvenir. Une poussée de désir gonfla son ventre. Une de ses mains glissa sous la mini-jupe, remonta jusqu'au slip déchiré.

Zena soupira, ouvrit les cuisses, s'abandonna à cette caresse. N'était-ce pas après ce souvenir qu'elle courait désespérément ?

Elle se dégagea tendrement de l'étreinte de son frère.

— Viens, chuchota-t-elle.

Elle grimpa la première sur la couchette. Ils s'y affalèrent, retrouvant les

sensations, les émotions qui les avaient assaillis enfants, quand, dans leur petit village de l'Atlas, ils découvraient l'amour ensemble. Une même passion les unissait alors. Jusqu'au jour où un bel étranger était passé par là et avait jeté les yeux sur Zena, alors âgée de 17 ans, lui démontrant que le sexe ce n'était pas avec son frère qu'il fallait le vivre, mais à l'extérieur de la famille.

Zena était partie pour Marrakech, puis pour la France. Mais tout au long de ces années d'errance, elle n'avait cessé de penser à la douceur et la tendresse vécues dans les bras de Rachid.

Rachid serait réapparu dans sa vie un mois plus tôt, sans doute l'aurait-elle rejeté avec horreur. Mais ce soir, c'était une femme blessée qui se pâmait dans ses bras. Cette tendresse, ce lien si ancien étaient nécessaires pour panser ses blessures.

Leurs bouches se joignirent et ils retrouvèrent le goût de leur salive, la longueur, la grosseur de leurs langues respectives. Ils se fouillaient, reprenaient possession l'un de l'autre.

Dans l'étroit habitacle, ils se déshabillèrent. Zena s'allongea sur Rachid, peau contre peau, se frottant doucement contre lui, pubis contre pubis, sa poitrine caressant le léger duvet du torse de son frère. Avec délices, elle sentait le sexe gonflé s'écrasant contre le sien.

Elle roula lentement sur lui, pour que sa bouche se trouve au contact de ce sexe dont elle avait grand faim. Ses lèvres s'entrouvrirent et elle le lécha avec beaucoup de délicatesse.

Les mains de Rachid avaient enserré ses cuisses pour les écarter. Sa bouche partit à la conquête de ce puits d'amour qui s'ouvrait devant elle. Ils prenaient leur temps, savourant chaque seconde de ce plaisir, et puis, peu à peu, l'excitation ne fut plus jugulable. Elle déferla les emportant dans son cyclone. Leurs langues, leurs dents, leurs lèvres prirent possession de l'autre.

La bouche de Zena glissait vivement le long de la verge gonflée ; la langue de Rachid se faisait pointue, dure, pour se faufiler dans la grotte humide aussi loin qu'elle pouvait. Leur cri de jouissance jaillit à l'unisson. Ils s'acharnèrent encore voulant tirer le maximum de ce premier plaisir.

Puis, Zena tourna à nouveau et prenant le sexe de Rachid, elle se souleva légèrement et le guida pour une possession totale.

CHAPITRE X



La sonnerie entêtante du téléphone tira Juan d'un sommeil lourd. Hier, il avait un peu forcé sur la bouteille, et ce matin, ce serait mal de crâne garanti.

Sans ouvrir les yeux, il chercha en tâtonnant et posa enfin la main sur le combiné. Il le porta à son oreille en marmonnant d'une voix pâteuse :

— Ouais...

Mais ce que lui annonça son interlocuteur le réveilla tout à fait. Il se redressa en hurlant :

— Quoi ? Comment cela, il n'est pas arrivé ? Tu es allé à la pêche aux infos ? Aucun accident ? Bon Dieu de Bon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ? Bon, je me renseigne et te rappelle sur ton portable.

Il raccrocha et grimaça de fureur. Il se leva, traîna ses pieds nus sur le parquet. Dans la cuisine, il appuya sur le bouton de la cafetière électrique pour réchauffer le peu de jus qui y restait. Il prit une tranche de pain brioiché dans le sachet plastique et posa une tasse sur la table. En fourrageant dans ses boucles brunes, il déroula ce qu'il venait d'apprendre. Cette nuit, le bateau avait attendu en vain le camion qu'il devait décharger. Pourtant Ju avait téléphoné, comme les fois précédentes, pour dire que tout était OK.

Le clandestin aurait-il été plus finaud qu'il ne croyait ? Aurait-il trouvé des papiers dans le camion et décidé de mener la marchandise à bon port ?

La cafetière émit un son aigret. Il prit le pot et versa le café brûlant dans la tasse. Puis, debout devant la table, il trempa la tranche briochée en réfléchissant.

Soudain, il bondit dans le salon, reprit le téléphone et rappela.

— Dis-moi, est-ce que le camion est arrivé à Alicante ?...

— Comment ça, à Alicante ? s'étonna son interlocuteur. On ne devait pas... Bon, je...

Il entendit une porte s'ouvrir, puis la voix forte de Lavel qui hurlait : « Et de trois » et on raccrocha. Donc le camion n'était pas plus à Alicante.

Il ne lâcha pas le combiné et appela Ju. Il le mit au courant.

— Saute dans la bagnole et fais le trajet qu'il aurait dû faire. Tiens-moi au courant.

Il avala ce qui restait de café et passa dans la salle de bains. En négligeant de se raser, il prit une douche rapide, enfila un jean et sortit. La Mercedes était dans la cour. Il s'y engouffra, mit le contact et fila au village. En général, il se montrait plus prudent et n'y venait pas dans la journée. Mais là, il y avait urgence.

Il passa les premières maisons avant de tourner dans une impasse. Au fond, une maisonnette de poupée. C'est là qu'il logeait Zena, ne voulant pas qu'elle partage sa ferme. « Ça fait partie de la punition » avait-il prétexté. Mais en réalité, c'était pour avoir les coudées franches.

Première constatation : la Clio n'était pas là. Un doute l'effleura et il sentit la rage le prendre. Il sortit son trousseau de clés, en choisit une et ouvrit. La porte claqua. Il traversa le petit salon et entra dans la chambre. Le lit était vide et n'avait même pas été défait.

Comme un fou, il se rua dans la kitchenette : aucune tasse de petit déjeuner. La garce !

Il empoigna son portable, appela Ju.

— En revenant, passe sur l'aire de repos. Dis-moi si la Clio y est. Si c'est le cas, il faudra la dégager.

Il revint chez lui. Affalé dans un fauteuil, le téléphone à portée de main, il attendit. Le premier appel fut de Ju : la Clio était bien sur le parking de l'autoroute. Ce qui confirmait sa supposition : Zena s'était fait la malle avec le Marocain.

Le second appel lui confirma qu'à Alicante, les Espagnols attendaient toujours la livraison de médicaments qui aurait dû arriver dans la matinée.

Ils avaient roulé toute la nuit. Zena, en fouillant, avait trouvé une carte de la région. Elle avait guidé Rachid sur des routes étroites et sinueuses qui grimpaient à l'assaut de la montagne. Il la laissait contrôler l'opération. Il lui faisait entièrement confiance.

— Tu veux passer en Espagne ? avait-il demandé.

— Non ! Trop dangereux. Tu n'as pas de papiers, et moi non plus. Nous allons rester en France. Nous trouverons bien un endroit quelconque pour nous réfugier.

Elle avait posé sa main sur la cuisse de Rachid pour le rassurer.

— T'en fais pas. Mon plan va fonctionner.

Au petit matin, quand le ciel commençait à s'éclaircir à l'est, Rachid avait arrêté le camion hors de la route et ils s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre.

Zena se réveilla la première. Elle reprit la carte, fit le point. Elle ne s'était pas trompée. Le premier village était à plus de 30 kilomètres en avant, et pour le dernier, qu'ils avaient traversé cette nuit, une quinzaine derrière eux.

Dans la matinée, ils atteindraient le village, où ils pourraient se planquer quand il aurait téléphoné à Juan. Avec les quelques euros de Rachid et ceux qu'elle avait pu subtiliser à Juan, ils n'iraient pas loin. Pourtant, il faudrait tenir, jusqu'à ce que Juan flanche et dise OK à son plan. Mais Zena était décidée. Pour la nourriture, s'il le fallait, elle vendrait ses charmes pour quelques euros. Après tout, ce ne serait pas pire que les Africains.

Doucement, elle se dégagea, descendit de la couchette et sortit. Elle frissonna dans l'air frais du matin. Le sommet des montagnes rosissait. Un instant, Zena se perdit dans la contemplation de ce paysage. C'était plus verdoyant que son Atlas natal, moins agressif.

Soudain, son regard s'arrêta sur une construction. Elle voyait le toit de tôle briller dans le soleil levant. Une grange ! Parfait. C'était exactement ce qu'il leur fallait pour cacher le camion.

Elle remonta dans la cabine et doucement réveilla son frère.

— Rachid ! Allez, debout. J'ai trouvé un endroit pour camoufler le bahut.

Ils sortirent ensemble. Rachid observa la construction, assez loin d'eux.

— On dirait que c'est assez grand, en effet.

— Allez, on ne perd pas de temps. On y va. Plus vite cette affaire sera réglée, mieux ce sera pour nous deux.

Ils remontèrent dans le camion. Les portières claquèrent. Rachid ramena prudemment le poids lourd sur la route et, à nouveau, ils roulèrent, les yeux fixés sur la bâtisse qui grossissait rapidement.

À une centaine de mètres, Rachid freina.

— Ce n'est pas une grange. C'est une ferme. Tu entends les chiens. Ils nous ont déjà flairés.

— Ce qui veut dire qu'elle est habitée.

Ils se regardèrent, ne sachant quelle décision prendre.

— On y va, décida Zena.

Ils approchèrent à petite vitesse, scrutant les bâtiments qui, peu à peu, se dessinaient nettement. Un corps de logis et deux baraquements, sans doute des granges. Le tout construit en retrait de la route.

Un concert d'aboiements les accueillit. Deux hommes sortirent de la maison et restèrent sur le seuil, les regardant stopper entre les bâtisses.

Zena sauta du camion, la première. Elle avançait, son plus beau sourire plaqué sur son visage. Les deux hommes avaient la cinquantaine, le cheveu blanc, les chemises de coton rugueux enveloppant des rondeurs flasques. Les pantalons étaient coincés dans de hautes bottes de caoutchouc.

— Bonjour, dit-elle.

Pas de réponse. Les deux hommes, qui semblaient assez frustes, la dévisageaient, sans qu'aucune expression ne perce sur leurs visages. Elle se tourna à demi vers le camion où Rachid était resté.

— Nous avons une panne. En attendant d'être réparé, est-ce que vous pourriez nous héberger un jour ou deux ?

Toujours pas de réponse.

— On a eu du mal à arriver jusqu'ici. Je pense qu'il refusera d'avaler ne serait-ce qu'un ou deux kilomètres de plus.

Les deux types, comme un seul homme, s'ébranlèrent d'un pas lourd. Ils passèrent à côté d'elle, sans la regarder, le regard braqué sur le camion.

Rachid les salua timidement.

Le plus grand fila vers la portière de gauche, l'autre vers celle de droite, toutes deux restées ouvertes. Ils grimpèrent sur le marchepied et regardèrent à l'intérieur.

Puis, revenant vers elle :

— Vous allez où comme ça ?

C'était celui qui était un peu plus grand, un peu moins enveloppé et peut-être un peu plus jeune qui venait de parler. Zena fit appel à toutes ses notions de géographie pour répondre, sans trop hésiter.

— Dans la nuit, on s'est trompé de route. Nous allions sur Font-Romeu.

Cette station de ski réputée lui était revenue en mémoire, elle ne savait pas trop pourquoi. Sans doute parce qu'elle avait vu son nom sur la carte.

Il eut un rire crasseux.

— Pour vous tromper, vous vous êtes bien trompés. Faut pas être bien malins pour atterrir chez nous.

L'autre l'avait rejoint et ajouta :

— À part les moutons et quelques randonneurs, on voit pas grand monde.

Tant mieux ! C'était tout à fait ce qu'il leur fallait.

— Vous avez peut-être faim ? On prenait le café.

Les deux hommes firent demi-tour pour rentrer dans la maison. Zena fit signe à Rachid de les rejoindre.

Ils entrèrent dans une salle assez sombre, à l'odeur étrange ; un mélange de feu de bois, d'oignon, de soupe et de café réchauffé. Sur une grande table de bois brut, qui occupait tout un pan de mur, deux bols, une cafetière en

émail et une miche de pain. À l'opposé un antique fourneau noir. Par la vitre du foyer, on voyait les flammes rougeoier.

Le plus jeune alla ouvrir un grand placard et revint vers la table avec deux bols à la faïence ébréchée. Les deux hommes reprirent leurs places devant les bols dans lesquels fumait encore le café. Zena et son frère s'assirent sur le banc.

Un des hommes sortit un couteau de sa poche, en déplia la lame et pressant l'énorme miche de pain contre sa poitrine, il coupa deux tranches qu'il glissa vers les deux Marocains. Puis, il plongea la sienne dans le liquide noir et mangea sans plus s'occuper d'eux.

Zena, alors, prit la cafetière et remplit les deux bols. Tous quatre mangèrent en silence. Les deux fermiers finirent les premiers. Ils se levèrent, prirent les bols qu'ils posèrent dans un évier en grès, à la couleur douteuse. Puis, toujours le plus jeune, décidément plus ouvert que l'autre, se tourna vers eux.

— Moi, c'est René et mon frère, c'est Pierre.

— Je m'appelle Zena et voici mon frère Rachid.

— Les chambres sont en haut, marmonna Pierre en prenant une casquette crasseuse accrochée à une patère.

Et tous deux quittèrent la pièce.

Zena avala sa dernière goutte de café.

— Dégueulasse, déclara-t-elle en se levant pour aller poser son bol à côté des deux autres. Ah ! C'est d'une saleté repoussante, s'écria-t-elle en découvrant l'évier. Si les chambres sont dans le même état.

— C'est toi qui as voulu t'arrêter ici. Je ne comprends pas pourquoi d'ailleurs.

Elle revint vers Rachid, le prit par la main et le mena à l'unique fenêtre aux carreaux plus que poussiéreux.

— Tu as vu les bâtiments ? J'ai remarqué en arrivant, qu'il y en a un qui semble vide. Nous pourrions cacher le camion dedans, en attendant la réponse de Juan.

— Eh ! fit Rachid. Qu'est-ce qu'ils font les deux vieux ?

Les frères tournaient autour du bahut en l'inspectant sur toutes les coutures.

— On les intrigue. S'ils ne voient jamais personne, c'est normal. Viens. On va voir ce qui se passe en haut.

Zena ouvrit une porte qui dissimulait un escalier de bois. Ils montèrent. Un couloir courait sur toute la longueur de la maison. Elle ouvrit la première porte. La pièce sentait la sueur rance et les pieds.

— Pouah ! fit-elle en refermant. Un des deux frères doit coucher là.

Dans la seconde chambre, même scénario. Une odeur de vieux vêtements jamais lavés. La troisième porte ouvrit sur une pièce qui devait servir de bric-à-brac. Des chaises cassées, un vieux fauteuil, une malle, des cartons, etc... et au fond, un lit en fer, au matelas nu, d'une propreté relative.

Ils laissèrent la porte ouverte pour aérer et passèrent à la suivante. Cette pièce était plus petite. Un seul matelas, posé directement sur sol et une chaise à la paille défoncée.

— J'ai dit que tu étais mon frère. Il vaut mieux que nous prenions chacun une chambre, décréta Zena. Prends celle-ci.

— Ces deux vieux ne me disent rien qui vaille. Ça me flanque la frousse de te savoir toute seule dans une chambre.

Zena se serra contre lui.

— Tu es juste à côté. Et puis, tu sais, je sais me défendre. Je fais du Jiu jitsu.

Elle posa sa bouche sur celle de Rachid et l'embrassa fougueusement, avant de se dégager.

— Il faut régler nos affaires au plus vite. Passe-moi ton portable.

— Il n'est peut-être plus beaucoup chargé, remarqua Rachid en fouillant sa poche.

Il composa le code et le lui tendit. Zena pianota le numéro de Juan. Pourvu qu'il ne soit pas sur messagerie.

— Oui... aboya une voix chargée de fureur.

Il était là. Zena prit son ton le plus autoritaire.

— Juan... c'est moi.

— Enfin... Mais où es-tu, sale petite garce ?

— Hors de ta portée, sale petit con ! répliqua-t-elle du tac au tac. Et si tu le prends sur ce ton, ça ne va pas arranger tes affaires.

— Où est le camion ?

— Je ne sais pas. Quelque part dans les Pyrénées.

Elle serrait fermement le combiné et s'amusait à le ferrer au bout de sa ligne et à jouer avec lui. Elle tenait enfin sa vengeance et la savourait pleinement.

À l'autre bout du fil, Juan changea de ton.

— Bon, allez, finis de jouer. Tu m'as fait peur, OK. Rentre. J'ai besoin de toi... Tu me manques.

Zena éclata de rire.

— Tu n'aurais pas le premier prix de conservatoire. Pas très convaincant ton « tu me manques ». Mets-y plus de sentiment.

Elle sentait que Juan bouillait de rage.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il avec regret.

— Intéressant le chargement du camion. Dis donc, ça doit rapporter bonbon une telle cargaison de médicaments, non ?

Aucune réaction dans le combiné. Elle enchaîna :

— À propos, tu présenteras mes excuses au capitaine du bateau qui a attendu en vain dans la petite crique, près de Banyuls.

Là, elle aurait pu décrire la grimace du beau Juan.

— Arrête de tourner autour du pot. Accouche.

— C'est simple. La moitié de la recette pour moi. C'est-à-dire... 3 millions d'euros.

— Tu es folle ! éructa Juan. Le chargement entier ne me rapporte même pas la moitié.

— Oh ! Tu travailles pour rien, mon chéri. Tu ne sais pas gérer tes affaires.

Puis, d'un ton sans réplique :

— Réfléchis vite. Je te rappelle dans deux jours.

Elle raccrocha et tendit le portable à son frère.

— Deux jours, marmonna-t-il. Pourquoi ? Deux jours ici, avec ces deux tarés. Tu te rends compte ?

Elle se suspendit à son cou.

— Tu le veux ce fric, oui ou non ? Alors, il faut lui laisser le temps de rassembler les billets.

La porte s'ouvrit. Ils se séparèrent brusquement.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce camion ? demanda René.

Zena décida de jouer franc jeu.

— Des médicaments. Nous venons de téléphoner à un garage. Ils commandent la pièce et ils viennent nous réparer. Ça peut demander deux jours.

Elle ajusta un sourire enjôleur.

— J'espère que nous ne vous dérangeons pas ?

— Ça fait de la distraction, répondit Pierre, d'une voix chargée de convoitise.

— Nous allons mettre le camion sous la grange, à l'abri du soleil, si ça ne vous ennuie pas.

René eut un geste signifiant : aucune importance. Ils sortirent.

— Tu as vu son regard, cracha Rachid, dès qu'ils furent hors de la maison. Je n'aime pas du tout.

— Ne t'en fais pas. Allez, mets le camion dans le hangar.

— Pourquoi tu veux le cacher ?

— Je suppose que le transporteur a averti la gendarmerie. Et les gendarmes ont des hélicoptères, figures-toi.

Rachid manœuvra pour faire entrer l'énorme bahut dans la grange.

— Passe-moi ton téléphone, dit Zena en sautant à terre. Je vais appeler ma copine. Au cas où, qu'elle sache où je suis.

CHAPITRE XI



Elle était grande, brune, les cheveux plaqués, le regard hautain. Pas le genre de la boutique, pensa la patronne en la voyant entrer.

— Une cabine, s'il vous plaît, demanda la cliente, d'une belle voix grave.

La patronne lui donna celle de Coraly qui était libre. La femme y entra. Quelques minutes plus tard, entra une autre femme, petite, blonde, les cheveux bouclés, le regard mutin.

— Une cabine, demanda-t-elle à son tour.

— Elles sont prises, répondit la patronne. Il va falloir attendre une dizaine de minutes.

— Je sais qu'elles sont prises. Je veux celle de la grande brune.

Il n'était pas dans les habitudes de la patronne de discuter ou de critiquer

les désirs de sa clientèle.

— La deux, dit-elle.

Dès que la jolie blonde y entra, la grande brune, la prit dans ses bras, chercha sa bouche que la blondinette ne lui refusa pas. Bien au contraire. Elle l'ouvrait largement pour que la langue de sa partenaire la fouille au plus profond. Leurs poitrines s'écrasaient l'une contre l'autre. En même temps, leurs mains se débattaient avec leurs vêtements réciproques. Jupe, pantalon, chemisier, T-shirt échouèrent rapidement sur la moquette usée.

Quand la vitrine s'éclaira enfin, dévoilant le décor fatigué et minable de la chambre de pacotille, elles étaient entièrement nues. Elles posèrent leurs fessiers dénudés directement sur la moquette crasseuse, sans souci des taches de sperme qui la fleurissaient.

Coralie fit son entrée au moment où la musique lascive démarrait. Elle se déhancha en allant jusqu'à la coiffeuse, chaque déhanchement dévoilant une cuisse ambrée. Dans la cabine, les mains de la brune et de la blonde se posèrent mutuellement sur les cuisses. Coralie s'assit devant la coiffeuse, prit la brosse, la passa dans ses cheveux et doucement descendit dans son cou, sur sa gorge.

Dans la cabine, les mains des deux femmes suivaient exactement le même trajet. De la gorge, les mains des trois femmes passèrent sur les seins.

Coralie dévoila les siens lentement, et avec science. La brune et la blonde, s'installèrent face à face pour se caresser mutuellement. C'était comme un miroir, l'initiative de l'une, l'autre la répétait. La brune pinçait le téton gauche, la blonde en faisait autant, mais l'œil toujours rivé sur la strip-teaseuse, de l'autre côté.

Le déshabillé de Coralie tomba à ses pieds. Sa main partit à la conquête de son ventre, puis de son pubis, et elle remonta en ignorant une partie de son anatomie plus intime.

La blonde gémit, voulut retenir la main de sa partenaire.

— Non, pas encore, souffla la brune.

Quand Coralie alla s'asseoir dans le canapé, les deux femmes s'allongèrent à demi, tête bêche. Les caresses reprirent, de plus en plus précises, attisant le désir, appelant un plaisir plus centré.

Les regards des deux femmes allaient du sexe de Coralie largement ouvert, mais insaisissable, à celui de la partenaire, tout aussi exposé, et à portée de bouche et de main.

Coralie rythmait sa prestation sur la musique. Elle savait à quel moment ses doigts devaient quitter son clitoris pour plonger plus profond. Elle mima la jouissance avec un peu trop de précipitation. Ce boulot, sans la copine, commençait vraiment à lui peser.

Dans l'intimité moite de la cabine, les doigts des femmes s'agitaient,

s'enfonçaient, se retiraient à la même cadence. Elles eurent un même cri, au même moment.

— Ah ! Ce que c'était bon, murmura la blondinette en se laissant aller sur la moquette.

La brune se pencha sur elle, lécha son corps pour remonter jusqu'au visage.

— Tu vois, je te l'avais dis. Il faut savoir se renouveler pour stimuler le désir.

— On reviendra, dis ?

— Quand tu voudras, ma belle.

Elle lui tendit la main. Elles se rhabillèrent en silence.

Coralie était sortie sur le trottoir pour fumer une cigarette et écouter son répondeur : elle avait un message.

— C'est moi... Ecoute-moi bien. Voilà ce qui se passe...

Boris Corentin faisait le pied de grue devant la petite gare de Perpignan, célébrée et honorée par le peintre fou Salvador Dali.

Ah ! Voilà ! Les premiers voyageurs du train arrivant de Paris sortaient. Et bientôt, la frimousse ronde de Coralie apparut. Elle le repéra tout de suite et lui fit un grand geste de la main. Comme s'il avait pu la rater. Elle était trop mignonne pour cela.

Spontanément, elle se percha sur la pointe des pieds pour l'embrasser fraternellement. Ce qui le surprit un tantinet, tout de même.

— Bon voyage ? demanda-t-il en prenant son sac.

— Sans histoire.

Tout de suite, tandis qu'ils roulaient vers l'hôtel, Boris entra dans le vif du sujet.

— Pas d'autres nouvelles ?

— Non. Elle n'a pas rappelé.

— Je ne sais pas dans quelle histoire louche elle s'est fourrée, mais il serait temps qu'elle nous donne sa position exacte, si elle veut qu'on lui vienne réellement en aide.

— Je suis très inquiète.

— Et moi donc !

— Vous avez une piste ?

— La seule, pour l'instant, est le transporteur. D'ailleurs, je vous dépose à l'hôtel et je m'y rends.

— Et moi ?

— Visitez la ville. C'est charmant, Perpignan. Rendez-vous pour le dîner.

Sébastien Lavel ne décollerait pas. Son va-et-vient à travers l'étroitesse du bureau, donnait le tournis à Aline, sa secrétaire. Assise derrière son ordinateur, ses grands yeux bleus, impeccablement maquillés, le suivaient avec inquiétude. Le visage du patron devenait de plus en plus rouge. Il n'allait tout de même s'écrouler pas au milieu du bureau, victime d'une crise d'apoplexie !

— Le troisième... le troisième, hurlait Sébas. Plus de camion, plus de chauffeur et plus de marchandise.

Aline venait de téléphoner au client, à Alicante. Et, comme il fallait s'y attendre, il n'avait rien reçu. Chez Proxit, c'était le même marasme.

— Vous vous rendez compte de ce que ça me coûte ? éructait Lavel, en se plantant devant Corentin, qui tentait de se faire tout petit devant la tornade du transporteur. Rainer Mougin a carrément dénoncé le contrat qui le lie à mon entreprise. Il fera faire ses livraisons par le concurrent. Proxit m'assure trois livraisons par mois. Sans ce client, je peux fermer boutique.

— Nous sommes face à un complot, remarqua Corentin.

Lavel stoppa devant lui, et levant la tête vers les lm80 du commandant, il lança :

— Eh bien, démantelez-le !

— Vous m'avez dit ne pas avoir d'ennemis, mais les faits nous prouvent le contraire. Vous voyez bien que ces disparitions successives profitent à la concurrence.

Lavel, à bout de force, s'écroula enfin dans une chaise.

— J'peux pas y croire ! balbutia-t-il. Mais si vous y tenez... cherchez de ce côté.

— Qui est au courant des transports que vous effectuez pour Proxit ?

— Rainer Mougin, évidemment, sa secrétaire, Aline et moi. Les chauffeurs ignorent toujours ce qu'ils transportent.

— Mais ils peuvent vérifier aisément en cours de route.

— Exact, reconnut Lavel.

— Cependant, j'écarte les chauffeurs. Les restes carbonisés, retrouvés par la gendarmerie, en forêt, sont bien ceux des deux chauffeurs disparus.

— Mon Dieu... laissa échapper Aline, dans un soupir.

Lavel se tourna vers elle et aboya :

— Ah ! Vous n'allez pas vous évanouir. C'est pas le moment.

La grande fille brune se reprit. Corentin la regarda mieux. Aussi mince qu'un mannequin, le genre anorexique, sans forme. De longs cheveux qui couvraient ses épaules et dont elle savait jouer dans des mouvements de tête étudiés. Sans intérêt, mais se croyant superbe et irrésistible, il en était sûr.

Mannequin de série B, conclut-il.

— La gendarmerie ratisse la montagne. Il y a des chances pour que nous retrouvions le camion, mais vide, comme le précédent. Et, au cas, où il serait passé en Espagne, nous avons alerté les douaniers espagnols. Pour l'instant, RAS.

— Grouillez-vous de trouver quelque chose, avant que je ne sombre et laisse sur le carreau une quinzaine d'employés, grogna Lavel.

Comme s'il suffisait de le dire pour que ça se fasse. Cette affaire était comme une anguille qui leur filait entre les doigts. Corentin et Brichot ne savaient pas par quel bout la prendre. Ils étaient venus pour repêcher une fille, égarée dans ce monde cruel, et ils se retrouvaient sur une affaire de trafic, de contrebande de médicaments, sans trop savoir pourquoi. Dans les locaux du commissariat principal de Perpignan qui voulait bien les accueillir, sur les instances du commissaire Valenteau, c'était réunion au sommet.

— J'ai épluché les comptes bancaires de Lavel, dit Brichot. Rien. Nickel. L'entreprise est bénéficiaire, pas de crédit en cours. Une comptabilité saine.

— C'était une piste qu'il ne fallait pas négliger. Mais, dès le départ, je savais que Lavel n'était pas dans le coup. Trop risqué ! Pour Proxit, idem.

Non, crois-moi, dit Corentin, ce n'est pas au niveau des directions qu'il faut chercher, mais plutôt aux étages inférieurs de la hiérarchie. Ne quitte pas cette grande ficelle d'Aline. Moi, je vais fouiner du côté de la secrétaire de Mougin.

C'était leur deuxième nuit à la ferme des deux frères, René et Pierre. Demain, Zena rappellerait Juan. Elle ne doutait pas : il aurait l'argent. Il suffirait de lui donner rendez-vous et de se montrer plus maligne que lui.

Malgré l'envie qu'ils avaient de se sucer, de se manger, d'être corps à corps l'un dans l'autre, Zena et Rachid se montraient prudents. Les deux vieux étaient si bizarres... Quelles pouvaient être leurs réactions en découvrant que le frère et la sœur étaient amants ?

Zena, pelotonnée sous un édredon rebondi, s'endormit, le sourire aux lèvres, en rêvant au paquet de fric que ce connard de Juan allait lui apporter.

Dans la chambre voisine, Rachid avait du mal à fermer l'œil. Un des chiens s'était mis à aboyer à intervalles réguliers. Il tournait et retournait entre les draps crasseux, pestant contre ce clebs.

Quand, enfin, après près d'une heure de ce supplice, le sommeil voulut bien de lui, il perçut un bruit insolite dans la chambre. Il se dressa, sonda la nuit. On marchait dans la chambre, dans sa direction.

— Zena ? souffla-t-il.

Il tendit la main vers la table de nuit pour actionner la poire de la lampe de

chevet. Mais une poigne de fer enserra son poignet avant qu'il n'ait le temps de l'atteindre.

— Qu'est-...

Il n'eut pas le loisir d'en dire davantage. Une autre main, calleuse, sentant la terre et la pisse s'était plaquée sur sa bouche. Il reconnaissait l'odeur caractéristique des deux frères, faite d'un mélange de vieille sueur, de vêtements pas lavés, de fesses qui ne devaient pas connaître souvent le gant de toilette.

Rachid se débattit, mais les deux frères avaient une sacrée force, entretenue par les travaux de la ferme. Et, de plus, ils étaient deux.

René et Pierre mijotaient ce coup depuis la première heure. L'un comme l'autre avaient tout de suite flashé sur Rachid, sa beauté de jeune mâle à la peau mate, en pleine force de l'âge.

Zena les avait laissés indifférents. C'est que les deux frères ne connaissaient de l'amour que l'homosexualité qu'ils pratiquaient ensemble, n'ayant jamais eu personne d'autre sous le sexe.

Rachid crut qu'ils voulaient le mettre hors d'état d'agir pour s'en prendre à Zena. Mais quand une main impérieuse arracha son slip, il comprit que la proie, c'était lui. Une perspective qui décupla son énergie. En vain. Pierre écrasait ses cuisses de sa masse de muscles. René se penchait vers le sexe dénudé. Il le prit entre ses mains, s'étonna de le trouver si flasque. Il le flatta entre ses doigts, espérant lui donner quelque vigueur.

Son espoir déçu le mit en rage. Il se déculotta. Son sexe à lui était bien dressé, comme un bon petit soldat, prêt au combat. Il enjamba Rachid et ôtant sa main de dessus sa bouche, il lui enfourna son pieu, sans que le jeune Marocain puisse reprendre son souffle.

Rachid crut étouffer. Cette masse nauséabonde, au goût rance et pisseux, emplissait sa cavité buccale jusqu'à la nausée. René y allait avec vigueur, dominé par un désir jamais ressenti. Il ne fut pas long à éjecter un long jet de sperme que Rachid dut avaler.

Malgré cette jouissance, son tortionnaire, au-dessus de lui, continuait à se démener en ahanant. Pierre ne restait pas inactif. Il avait pris le sexe de Rachid entre ses lèvres et le mordillait, le léchait, comme un jeune chien aurait fait d'un os.

Quand René se calma, il se laissa tomber sur le côté. Rachid eut un cri rauque, vite étouffé dans l'oreiller, contre lequel Pierre l'avait plaqué en le retournant comme une crêpe.

Ses mains puissantes empoignèrent ses cuisses et il souleva le Marocain, tout en lui écartant les jambes. Puis, d'un violent coup de reins, il l'empala. En poussant force soupirs, ses mains sur le bassin de Rachid, il le faisait aller et venir.

René, émoustillé par ce spectacle, se releva, vint sur le lit, se placer derrière son frère et, à son tour, il fit ce qu'ils avaient l'habitude de faire.

Sous leurs doubles coups de reins, le lit grinçait de tous ses ressorts.

Dans la chambre à côté, Zena eut le sentiment de sortir d'un cauchemar. Quel était ce bruit bizarre ? Elle écouta la nuit. Soudain, son cœur eut un bond apeuré. Ça venait de la chambre de Rachid. Elle sauta à bas du lit, enfila son T-shirt et sortit en courant.

Dans la chambre, la porte s'ouvrit à toute volée. Les deux frères, tout à leur jouissance imminente, n'y prêtèrent pas attention.

Zena bondit sur le dos du premier. Elle agrippa la chemise de coton rugueux d'une main, de l'autre, elle serra la nuque épaisse. René eut un grognement, fit mine de se libérer. Mais il était loin d'avoir la technique de combat rapproché de la Marocaine. Il alla valser sur le plancher, où il s'écrasa en bavant un « ah » de douleur.

Pierre s'entêta à vouloir aller jusqu'au bout. Il ne lâchait pas Rachid. Et même quand Zena l'alpaga à son tour, il s'agrippa aux hanches de sa victime. Zena dut lui asséner une manchette sur la nuque, pour qu'enfin le fermier s'écroule.

Elle se précipita vers son frère.

— Je n'ai pas pu t'appeler, bredouilla-t-il, les larmes de douleur, d'humiliation, inondant son visage.

Elle s'assit sur le lit et le serra contre sa poitrine pour le consoler.

— Demain, tout sera fini, je te le promets.

— Je t'avais dit qu'il ne fallait pas rester ici. J'avais peur pour toi.

— Et ces malades s'en sont pris à toi, mon petit frère.

Sur le plancher, René et Pierre reprenaient leurs esprits. Zena lâcha Rachid et se mit debout.

— Allez... relevez-vous, espèces de porcs. Vous devez bien avoir une cave ?

Mais ni l'un, ni l'autre ne bougeait. Elle donna un grand coup de pied dans le dos de Pierre.

— J'ai dit debout !

Ils bougèrent lentement, en geignant, et ne cherchaient même pas à s'expliquer. Sans doute, n'avaient-ils pas encore compris ce qui leur arrivait. Elle les poussa vers la porte, puis dans l'escalier. Rachid la suivait.

Dans la grande salle, elle fit de la lumière. Au-dessus d'une étagère, supportant des pots de grès, qui n'avaient pas dû servir depuis des lustres, était suspendue une carabine de chasse.

— Prends ce vieux fusil, ordonna-t-elle à son frère. Et vérifie s'il est chargé.

Rachid s'empara de l'arme, inspecta le canon à deux coups.

— C'est bon.

Il le pointa vers les deux frères.

— Direction la cave, dit Zena.

— Et vu ce que vous m'avez fait subir, je n'hésiterai pas à cribler votre sale cul de plomb, ajouta Rachid.

Le froid de la nuit les surprit. Ils traversèrent la cour en direction de la grange, où était caché le camion.

— Attention, souffla Zena. Je les trouve trop dociles.

Mais les deux frères s'avouaient vaincus... du moins pour le moment. Ils contournèrent le camion. La porte de la cave était au fond de la grange. Dans la pénombre, Zena ne voyait que les silhouettes massives des deux frères, devant elle.

— Entrez là-dedans, ordonna-t-elle, quand ils eurent ouvert.

Obéissants, ils s'engagèrent dans l'escalier. Zena se précipita sur la porte et la referma brutalement.

— Merde ! jura-t-elle après avoir tâtonné. Il n'y pas de fermeture.

— Attends ! fît Rachid.

Il posa la carabine, s'attela à un engin de ferme et le poussa devant la porte, pour la bloquer.

— Nous serons tranquilles jusqu'à demain, conclut Zena.

CHAPITRE XII



Brichot avait arrêté un taxi dans lequel, il se tassait, les yeux rivés sur la porte d'entrée de l'entreprise Lavel. Si Aline avait une voiture pour rejoindre son domicile, il était paré. Elle passa la porte à 18 heures pile. En voilà une qui ne faisait pas d'heures supplémentaires.

Elle se dirigea vers une petite Smart gris anthracite.

— Suivez cette voiture, mais à bonne distance, dit-il au chauffeur.

— C'est comme si c'était fait, chef, répliqua le chauffeur tout émoustillé. Au fait, comment on vous appelle ? On ne dit plus inspecteur, je crois ?

— Capitaine.

— À vos ordres donc, capitaine ! C'est marrant d'être embarqué dans un polar. Quand je raconterai ça aux collègues...

Soucieux de bien faire, prenant son rôle au sérieux, le chauffeur faisait une filature impeccable, laissant une voiture entre la Smart et sa Peugeot. Ce fut plus difficile quand ils sortirent de la ville. Aline prit la direction de l'est, négligeant l'autoroute pour avaler les kilomètres de petites départementales. Mais où va-t-elle ? se demandait Aimé.

— Ça va coûter cher, précisa le chauffeur.

— Vous occupez pas !

— Evidemment, ce sont nos impôts qui paient.

La route serpentait maintenant au milieu des vignes. Ils étaient dans les Corbières.

— Si vous voulez acheter du vin, c'est le moment, fit encore le chauffeur qui, décidément, avait un penchant prononcé pour la conversation.

— Ne lui collez pas trop au train. Elle va se méfier, recommanda Brichot.

— Reçu 5 sur 5, capitaine !

Il relâcha l'accélérateur, s'offrant même le luxe de s'arrêter, comme s'il cherchait son chemin, mais sans perdre de vue la Smart qui filait devant.

Bientôt la petite voiture s'engagea dans un chemin.

— Stop ! s'écria Brichot. Attendez-moi là. Et tâchez de vous camoufler.

— OK, capitaine. Vous inquiétez pas. Je suis le roi de la camoufle.

Pendant que Brichot descendait du taxi pour prendre le chemin à pied, se disant qu'elle ne devait pas aller bien loin, le chauffeur glissa sa Peugeot sous un bouquet d'arbres, de l'autre côté de la route. Aline arrêta la Smart devant la longue ferme restaurée avec soin. Elle claqua la portière et se dirigea vers la porte, qu'elle ouvrit.

— Juan ! appela-t-elle, en entrant dans une grande pièce meublée de profonds canapés devant une vaste cheminée.

Au fond de la pièce, un escalier. C'est là que Juan apparut, venant de l'étage.

— Aline ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Ce n'est pas prudent.

La secrétaire se précipita vers lui et se serra contre sa poitrine, ses bras autour du cou de Juan. Il enserra sa taille.

— Mon amour... murmura la jeune femme en lui tendant sa bouche.

Le baiser fut long, appliqué, Juan, en grand stratège, y mettant tout le sentiment qu'il n'avait pas. Puis, il la prit aux épaules et, les yeux dans les yeux :

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, inquiet.

— La police est encore venue. J'ai peur.

— Je t'ai dit que j'ai tout bétonné. J'attends l'argent de la livraison et ensuite... à nous la belle vie.

Il s'était bien gardé de dire à cette grande gourde que le camion avait disparu et que lui, Juan Morales, était entre les mains de cette petite garce de Zena.

— J'ai déjà les billets pour le Chili, mentit-il avec un aplomb phénoménal.

— C'est vrai ? s'écria-t-elle, les yeux brillants de bonheur. Montre.

— Je ne peux pas. Ils sont à l'agence. Je n'ai versé qu'un acompte.

— Et nous partons quand ?

— Dans 15 jours. Le... 3, exactement.

Aline rejeta ses longs cheveux d'une main sûre. Par amour, elle avait trahi la confiance de son patron en communiquant à son amant les numéros d'immatriculation des camions qui transportaient la livraison de médicaments pour l'Espagne. Pour lui, pour ses doigts, sa bouche dans son sexe, pour ce membre qui savait si bien la faire vibrer, elle se serait damnée.

— J'ai envie de toi, souffla-t-elle en se cambrant, son pubis écrasant le

sexe de son homme.

— Moi aussi, murmura-t-il en crispant ses mains sur le fessier osseux d'Aline.

— Alors, prends-moi, là, sur un canapé.

Déjà, ses doigts se débattaient avec la fermeture du pantalon de Juan. Il se laissa faire. Son désir assouvi, elle partirait. Aline dégagea le membre. Il n'avait pas encore la rigidité qui lui procurerait le plaisir escompté.

Elle s'agenouilla et le happa entre ses lèvres goulues. Sa langue titilla le gland et sa bouche glissa le long de cette peau d'une douceur extrême. Peu à peu, sous ses caresses, il prenait de l'ampleur. Il gonflait de désir. Juan ferma les yeux. Elle savait y faire, la garce ! Faire l'amour avec ce paquet d'os n'était pas toujours une partie de plaisir, lui qui préférait les femmes aux rondeurs généreuses, telles Zena, mais il devait reconnaître qu'en matière de fellation, Aline était une championne.

Quand il se sentit prêt, il prit doucement la tête de la jeune femme, l'écarta et la relevant, il la souleva et la porta jusque sur un canapé.

Aline ne portait pas de culotte. Elle releva sa jupe jusqu'au nombril, écarta les cuisses largement et tendant les bras vers Juan, elle murmura :

— Viens vite !

Il s'écrasa sur elle et la pilonna sans plus de cérémonie. N'était-ce pas ce qu'elle demandait ? Il jouit rapidement, et Aline également.

Inerte, les yeux fermés, secouée encore par la puissance de la jouissance, elle murmura, extatique :

— Le 3...

Puis, se redressant à demi, elle le regarda.

— Tu voudras des enfants ?

— Il sera bien temps d'y penser. Nous sommes jeunes encore, non ?

— Tu as raison. Il faut profiter de la vie avant. À l'extérieur, Brichot, caché derrière un troène, tentait d'apercevoir quelque chose à travers les fenêtres. Mais le soleil couchant se reflétant dedans, empêchait toute vision.

Il avait appelé Boris avec son portable. Et le commandant avait recommandé de ne pas la lâcher.

Quand la porte se rouvrit, il s'aplatit sur le sol. À travers les feuilles, il vit Aline refermer derrière elle et monter dans la Smart qui, après un demi-tour, reprit le chemin du retour.

Etait-elle venue voir quelqu'un dans cette maison ? Etait-ce chez elle ?

Il courut entre les arbres qui bordaient le chemin et retrouva son taxi. Le chauffeur, dès qu'il avait vu la Smart déboucher du chemin, s'était replacé sur la route.

— On continue ? demanda-t-il quand Brichot claqua la portière.

— Eh oui !

— Quel scénario !

Juan alluma une cigarette. Plus que quelques heures et il serait à jamais délivré de cette grande bringue qui se croyait irrésistible. Zena allait téléphoner, lui fixer rendez-vous. Elle s'était crue maligne, la petite chérie... ! Elle allait savoir ce que ça coûtait de se mesurer à lui, Juan Morales. Dès le camion récupéré, en route pour un bordel de Caracas, ou quelque part au fin fond de l'Afrique. C'était là que la belle Marocaine finirait ses jours. Ses hommes de main, Ju et Bert, s'occuperaient de lui trouver un bateau.

L'idée de ces détournements de livraisons de médicaments, et de la revente en contrebande, lui était venue quand il avait rencontré Rainer Mougin, à l'une de ces partouzes que l'industriel affectionnait.

L'idée avait fait son chemin. Il l'avait peaufinée et était descendu dans le midi, pour voir comment la mettre à exécution. Il avait rapidement compris que le nœud de son arnaque serait le transporteur.

Séduire cette idiote d'Aline n'avait pas été difficile. Ensuite, lui faire miroiter la grande vie, avec lui évidemment, avait suffi pour que la fille, persuadée qu'elle n'était pas à sa place dans ce rôle subalterne de secrétaire, lui communique les numéros d'immatriculation des camions de médicaments, en partance pour l'Espagne.

Pour bétonner son affaire, il avait eu l'idée des clandestins. Des hommes qui avaient tout intérêt à se faire oublier des forces de police. Donc, rien à craindre de ce côté. Et comme il n'aimait pas se salir les mains, sa rencontre avec Zena avait été la cerise sur le gâteau. Cette fille tuait avec bonheur.

Hélas, il n'avait pas prévu qu'elle se rebifferait. Et là, il devait bien s'avouer sa faute. Il avait cru la casser, la faire sienne, définitivement, en lui infligeant la punition, mais il n'avait réussi qu'à la dresser contre lui.

Il sourit... Pauvre conne, qui s'était crue la plus forte !

À Perpignan, Coraly sortit du palais des rois de Majorque avec les autres visiteurs et plissa les yeux dans le soleil. Elle n'avait guère suivi les explications de la guide pendant la visite. Elle était entrée là, pour tuer le temps. Mais décidément, trop préoccupée par Zena, elle n'avait guère la tête à faire du tourisme.

Attendant le coup de fil de Corentin, elle déambula au hasard des rues et se retrouva sur une place, bordée de cafés aux terrasses animées. Consciente, brusquement, de sa soif, elle s'installa à l'une d'elles et commanda un jus d'orange.

Autour d'elle, la vie paraissait si légère. Elle ne pouvait se débarrasser de ce poids qui lui broyait le ventre depuis le dernier coup de fil de son amie.

Elle sentait une énorme menace peser sur elle et avait hâte que le commandant trouve le début d'une piste..

Son regard errait sur des couples heureux, qui riaient, sur des femmes tendant leur visage aux rayons du soleil, sur des... Son cœur fit un bond. Cet homme, seul à une petite table au bord du trottoir, elle le reconnut tout de suite. Son beau visage, ses boucles brunes, bien qu'à peine entrevu dans la nuit de la rue Saint Denis, s'était gravé à jamais dans sa mémoire. Le type que Zena avait rencontré le soir de sa disparition !

Aussitôt, elle ouvrit son sac, y chercha son portable. Merde ! Le type se levait. Elle jeta un billet de 5 euros sur la table et se leva à son tour. Elle le vit monter dans une Mercedes noire. Il allait lui échapper et elle était certaine qu'il la mènerait à Zena. Elle se jeta sur la chaussée, arrêta le premier taxi qui passait, heureusement, libre.

— Suivez cette voiture, ordonna-t-elle en claquant la portière.

— Quoi ? La Mercedes ? C'est votre mari, votre petit ami ? Une histoire de fesses ? demanda-t-il, grivois.

Coraly ne prit même pas la peine de lui répondre. Ses yeux ne quittaient pas la voiture que le taxi, obéissant, suivait gentiment dans la circulation difficile en cette fin de journée.

Elle fouilla à nouveau son sac, en extirpa son téléphone et sélectionna le numéro de Corentin dans ses contacts. La sonnerie retentit, lancinante. Décroche, bon dieu, murmura Coraly. Hélas, non. L'annonce du répondeur se déroula. Elle laissa un message :

— J'ai vu l'homme que Zena a rencontré rue Saint Denis, le soir de sa disparition. J'ai sauté dans un taxi et nous suivons sa voiture. C'est une Mercedes noire. Je...

Le répondeur lui coupa la parole.

Le chauffeur avait écouté, très intéressé. Il jeta un coup d'œil à sa passagère, à travers le rétro.

— On sort de la ville, là. Je continue ?

— Oui, oui. Il ne faut pas la lâcher.

— Ça va coûter cher.

— Je paierai. Ne vous en faites pas.

— Ça m'a l'air sérieux, ajouta-t-il encore.

— Et peut-être dangereux. Faites attention de ne pas vous faire repérer.

— Un vrai polar...

Il ne croyait pas si bien dire.

La Mercedes s'était engagée sur la nationale en direction de Collioures. Les kilomètres défilaient.

Quand ils atteignirent la jolie station, Coraly reprit son téléphone et tenta,

à nouveau, de rejoindre Corentin.

Si elle avait espéré qu'ils étaient arrivés, elle s'était bigrement trompée. La Mercedes continua le long de la côte vers Argelès et Banyuls.

Zena et Rachid n'étaient pas fâchés de quitter la ferme et les deux frères sadiques. Ils les avaient délivrés de leur cave juste avant de monter dans le camion. Zena leur avait fait grimper l'escalier glissant du sous-sol, sous la menace du fusil ; Rachid était déjà au volant du camion, au milieu de la cour. Elle ne leur avait balancé la carabine qu'après avoir claqué sa portière. Bien entendu, les cartouches avaient disparu.

Voici une heure, elle avait donné rendez-vous à Juan dans la petite crique où, cette nuit-là, elle avait vu la marchandise passer du camion au bateau.

Comme ils ne savaient pas très bien où ils étaient, ils firent tout simplement le trajet en sens inverse et s'arrêtèrent au premier village. Il était si petit que le repérer sur la carte ne fut pas une mince affaire.

Puis, ayant visualisé le trajet, ils se dirigèrent vers la côte. Dès le coup de fil de Zena, Juan avait contacté Ju et Bert. Il leur avait donné des directives précises en espérant que ces deux connards les respecteraient à la lettre. Il jouait des millions d'euros sur ce coup-là. La marchandise récupérée, ses deux hommes de main le débarrasseraient de la fille. Et c'était tout bénéf : il en tirerait un bon prix. Quant au Marocain, rien de plus facile : le même sort que les deux routiers.

Il avait pris de l'avance, voulant arriver le premier sur les lieux. Il arrêta la Mercedes sous les arbres qui bordaient la route et continua à pied.

Cent mètres derrière, le taxi s'immobilisa à son tour.

— C'est bon. Combien je vous dois ? demanda Coraly. Vous acceptez la carte bleue, ou un chèque ?

— Et vous reviendrez comment ?

— Vous occupez pas. Les flics vont arriver.

— C'est dangereux. Pas question que je vous laisse toute seule ici. C'est non assistance à personne en danger. Je partirai quand la police arrivera.

— OK, si vous y tenez ! Dites au moins combien je vous dois ?

— Je suis obligé de vous compter le retour.

Coraly haussa les épaules avec fatalisme et sortit son carnet de chèques. À ce moment, son portable sonna.

— Coraly, mais vous êtes où ? tonna Corentin à l'autre bout.

— Enfin vous !

— Ce que vous avez fait est insensé. Vous n'auriez pas dû.

— Ah oui ! Et qu'est-ce que je devais faire, alors ? Je ne pouvais pas vous

joindre. C'est notre seule chance de retrouver Zena. Et moi le reste, je m'en fous.

— Où êtes-vous ? répéta-t-il.

Coraly eut un regard vers le chauffeur de taxi, qui comprit.

— Après Banyuls, sur une petite plage, après que le Baillaury s'est jeté dans la mer.

Coraly répéta scrupuleusement ces renseignements au commandant.

— Surtout, pas de bêtise. Nous arrivons, gronda-t-il avant de raccrocher.

Il se tourna vers Brichot.

— Mais qu'est-ce qu'elles ont dans la tête, les filles, aujourd'hui ? Avant, elles restaient sagement à la maison, entre les lessives et les marmots...

— Maintenant, elles rêvent toutes d'être des Lara Croft !

— Appelle Valenteau. Nous avons besoin de ses effectifs. Zena guida Rachid jusqu'à la petite plage. Ils y arrêterent le camion et attendirent, sans savoir, que tapi quelque part sous les arbres, Juan les observait, la rage au cœur, mais un sourire mauvais aux lèvres.

Il pestait. Que faisaient ces deux imbéciles ? Ils auraient dû être là.

Ils étaient arrivés par l'ouest, comme l'avait recommandé le patron. Bert se posta derrière un rocher, près de la plage. D'où il était, il voyait parfaitement le camion et le Marocain qui était resté au volant. À ses côtés, Zena, qui scrutait les alentours.

Ju le quitta pour faire le tour et se poster à l'est de la petite plage. Le piège de Juan serait ainsi en place, prenant le camion et ses occupants en étau.

— Comment comptes-tu procéder ? demanda Rachid à sa sœur.

Cette attente le rendait nerveux. Ses doigts pianotaient le volant.

— Arrête ! lâcha Zena. Tu me portes sur les nerfs. Je vais forcer Juan à descendre sa voiture ici. Et nous ferons l'échange. À lui, le camion, à nous, la Mercedes.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, trahissant ainsi son anxiété. Pour la reconforter, autant que pour se rassurer, il lui prit la main. Leurs doigts s'entrelacèrent. Ils se regardèrent et Zena asséna :

— On l'aura, j'en réponds.

Sans les perdre de vue, Ju progressait vers sa position. Quand il aperçut l'avant de la Mercedes dans les rochers, il émit un léger sifflement. Juan se détendit, et son sourire devint moins crispé. Bien ! Ils étaient fidèles au poste.

Ju avançait doucement, par petits bonds, animé du souci de ne pas se faire repérer. Car, elle devait avoir l'œil, la morue qui se prélassait dans le camion. Soudain, il s'immobilisa. N'était-ce pas un frôlement suspect qu'il venait de capter ? Pas celui d'une bête, en tous cas. L'oreille aux aguets, il resta parfaitement immobile. Là, ça avait repris. Il fouilla plus intensément le

buisson d'où venait ce bruissement. Une tache claire apparut bientôt.

Qu'est-ce qu'elle faisait là, cette bonne femme ? Elle allait tout faire rater !

Ju ne réfléchit pas plus longtemps. L'urgent était de la neutraliser. Il avança dans sa direction.

Coralie crut sa dernière heure arrivée quand une main se plaqua sur sa bouche et qu'un bras puissant la culbuta dans les herbes sèches de la dune de sable. Le chauffeur de taxi, qui la suivait, se planqua, sans bouger, réfléchissant à la manière d'intervenir.

Ju regarda mieux sa proie. La fille était belle et bien tentante. Mais hélas, ce n'était pas le problème de l'instant. Ju se pencha à son oreille.

— Alors... on a envie de tout voir. Eh bien, viens. Tu vas être aux premières loges.

Il rebroussa chemin vers le milieu de la petite crique, là où devait être posté le patron.

Le chauffeur rebroussa chemin à tout vitesse. Elle avait dit que la police devait arriver. Il fallait les avertir... vite ! Corentin et Brichot arrêtaient la voiture bien avant la crique. Brichot monta sur un tertre, les jumelles vissées aux yeux.

— Tu vois quelque chose ? demanda Boris.

— Exact, mon commandant. Je vois la plage et le camion au beau milieu. Une bâche bleue, typique des transports Lavel. Y a pas à s'y tromper.

— Bien, et...

— Attends... à l'intérieur... deux personnes.

— Zena ?

— Je suppose, répondit Brichot après quelques secondes d'observation. Une masse de cheveux blonds...

— Y a pas à s'y tromper, reprit Corentin. Allez, raconte. Qu'est-ce que tu vois d'autre ?

— Une voiture, cachée sous les arbres, au bord de la route.

— Pas de trace de Coralie ?

Les jumelles firent un savant panoramique.

— Non !

— Nos amis gendarmes sont en place ? Valenteau a fait le nécessaire ?

Nouveau tour d'horizon.

— Ils arrivent, précisa Brichot.

— Bien. Tu descends à la plage, au plus près de Zena. Le type doit être planqué quelque part dans les dunes. Je m'en charge.

— Et Valenteau ?

— Normalement, il boucle tout le secteur. Personne ne pourra passer le barrage.

Les deux hommes se séparèrent. Corentin, courbé en deux avançait avec précaution. Le type devait être un dangereux. Et soudain, les herbes devant lui s'écartèrent brutalement. Le chauffeur de taxi lui tomba presque dans les bras. Corentin le ceintura rapidement et, dans un même mouvement, lui planta sa carte professionnelle sous le nez.

— Tu vas m'expliquer ce que tu fous là ? chuchota-t-il à son oreille en le plaquant contre sa poitrine.

— Justement, c'est vous que je cherchais, plaida le chauffeur. La petite dame m'a dit : la police va arriver, alors, j'allais vous dire que ça va mal.

Corentin relâcha sa pression et fronça les sourcils.

— Comment ça, ça va mal ? Explique-toi.

Le chauffeur entreprit de raconter son odyssée avec Coraly et l'enlèvement dont elle venait d'être victime.

— Quelle voiture il avait ce type que tu as suivi ?

— Une Mercedes noire. Il a dû la planquer quelque part.

— Merci ! Allez, rentre à Perpignan. Il va peut-être y avoir du grabuge.

— Je suis tranquille pour la petite dame, maintenant que vous êtes là, souffla le chauffeur soulagé du poids d'une responsabilité dont il s'était encombré par humanité.

Et sans plus insister, il se fondit entre les dunes de sables et les rochers. En bas, sur la plage, Zena ouvrit la portière du camion.

— J'y vais, dit-elle en regardant Rachid.

— Fais attention, il est peut-être armé.

Elle eut un pauvre sourire, consciente du scénario risqué qu'elle allait jouer.

— Si ce n'est pas lui, ce sont ses deux affreux qui le sont. Mais, regarde, j'ai pris mes précautions.

Elle posa la main sur un paquet, posé sur le siège, à ses côtés. Un paquet qui, de loin, pouvait ressembler à un faisceau de bâtons de dynamite.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Il ne va pas y regarder de si près. Il est tellement désireux de récupérer les médicaments.

Ils échangèrent un dernier regard, chargé d'amour, d'appréhension, de peur.

Zena ouvrit largement la portière. Mais elle ne sortit pas. Elle brandit son bras à l'extérieur, tendant le paquet supposé être de la dynamite. Et elle cria :

— Juan...

— Je suis là, répondit-il.

À quelques mètres de lui, Corentin sursauta. Zena continua.

— Mon partenaire a la main sur le détonateur. Si tu essaies quoi que ce soit, tout saute. Adieu la livraison.

Juan eut un sourire. Pauvre conne ! Elle croyait tenir la situation en main ! Il se tourna vers Coraly, écroulée à ses pieds.

— Viens ici, toi !

Il se pencha, agrippa le bras de la jeune femme et la releva. En la plaquant contre sa poitrine, il se mit à découvert. Un revolver pointait sur la nuque de Coraly.

— Et moi, je la bute, si tu oses.

— Coraly... murmura Zena, tétanisée par la surprise.

Brichot était près du camion.

— Ne tentez rien, souffla-t-il à Zena. Patience. Nous sommes là. Il est cerné.

En réalité, il disait cela pour contenir la situation pendant qu'il réfléchissait et que Boris, quelque part en haut, devait en faire autant. Coraly était le grain de sable dans une machine qui aurait pu rouler sans anicroche.

— Voilà ce que l'on va faire, cria Juan en direction de Zena. Je descends vers le camion. Le gus au volant sort. Vous vous éloignez du bahut. Et on fait l'échange : le camion contre ta copine.

Zena réfléchissait vite. Le fric lui passait sous le nez. Mais Coraly était hors de danger. D'autre part, fallait-il faire confiance à cet enfoiré ? Elle décida que oui.

Elle se tourna vers Rachid.

— Fais ce qu'il demande.

Son frère obéit sans sourciller. Depuis le début l'idée de Zena lui avait paru foireuse. Juan émit un léger sifflement. Le signal pour que Ju et Bert agissent.

Quelque part plus haut, Valenteau maintenait ses hommes prêts à bondir. Il fronça les sourcils en entendant le sifflement. Il vit clairement les deux hommes de Juan émerger des dunes et descendre vers le camion. Son portable vibra. Il décrocha.

— On ne bouge pas tant que la fille est sous la menace de l'arme, ordonna Corentin.

— Reçu cinq sur cinq, répondit Valenteau, avant d'éteindre son téléphone. Corentin, avec précaution, se dirigea vers la Mercedes.

Ju et Bert venaient d'apparaître sur la plage. Zena leur lança un regard chargé de haine. Elle se plaça à l'avant du camion, Rachid la rejoignit.

Elle prit la main de Rachid et attendit. Elle brandissait toujours le paquet de soi-disant dynamite.

Bert s'apprêta à grimper dans la cabine.

— Stop ! intima Zena. Pas touche, tant que je n'ai pas récupéré Coraly.

Face à elle, Juan apparut à son tour, tenant Coraly plaquée devant lui, le revolver sur la tempe. Brichot surveillait les deux hommes de main. Ils lui paraissaient les plus dangereux.

Juan s'arrêta à une dizaine de mètres de Zena. Leurs regards croisèrent le fer.

— Prêt ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête. Il lâcha Coraly et la poussa vers Zena.

— Le revolver aussi, dit-elle.

Il eut un sourire mauvais. Il comptait sur Ju pour rétablir la situation en sa faveur. Zena, elle, ne craignait rien, forte de savoir les flics dans le coin.

— OK ! Mais lâche ton paquet.

Leurs gestes furent simultanés. Juan lança l'arme loin de lui ; Zena en fit autant avec le paquet de bâtons ficelés.

Coraly courut vers son amie et s'écroula en pleurs dans ses bras. Bert et Ju avaient prestement grimpé dans la cabine. Déjà le moteur ronronnait. Brichot avait reçu l'ordre de ne pas bouger. Là-haut Valenteau ameutait ses troupes.

Juan fit un rapide demi-tour et grimpant dans les dunes, il se perdit dans les hautes herbes pour rejoindre sa Mercedes.

La portière claqua, il tourna la clé de contact. La voiture toussota et s'arrêta. Il remit ça. Même scénario. Bon Dieu ! Tu vas démarrer, oui ?

Une silhouette soudain surgit devant le capot, brandissant une pièce du moteur.

— Je pense que c'est ce qui lui manque, susurra Corentin.

Autour le cordon de gendarmerie stoppa le camion dès qu'il atteignit la route.

Quand Zena et Coraly, escortées de Brichot rejoignirent Boris, Juan était menotté.

— Je n'ai pas gagné et toi non plus, cracha-t-il vers Zena.

— Que tu crois. Le fric, quelle importance ! Moi, j'ai gagné la liberté et l'amitié, répondit-elle en serrant Coraly contre elle. Des biens plus précieux que n'importe quelle fortune.

La techno cognait les tympan, mais c'est ce qui les mettait dans un état proche de la transe. Sur la piste de cette grande boîte parisienne, ils étaient des centaines à se contorsionner au rythme entêtant des basses électriques. Les lumières viraient du jaune au rouge, du rouge au vert en passant par le bleu et la lumière noire qui rendait les blancs fluo.

Corentin se frayait un chemin parmi tous ces corps en mouvement. Il se faisait l'effet d'un dinosaure au milieu de tous ces jeunes.

Un jeune serveur allait de table en table, le plateau en équilibre sur la main, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Corentin tapa sur l'épaule de Rachid.

— Alors, ça te plaît ?

— Oh ! commandant, comment vous remercier... ?

— En faisant bien ton boulot.

Il approchait avec difficulté d'un podium sur lequel se dandinaient deux filles court vêtues.

Zena lui fit un clin d'œil dès qu'elle l'aperçut et Coraly prit le temps de lui envoyer un baiser.

Ça n'avait pas été très difficile pour le commandant de persuader le patron de la boîte de prendre les deux filles pour animer ses soirées. Parce qu'elles avaient été catégoriques : tout, même la plonge dans un resto, plutôt que de retourner se déshabiller devant des pervers.

— Tout se passe bien ? cria Boris, quand il fut au bord de l'estrade.

Coraly vint vers lui.

— C'est bath ici. Moi, je m'amuse. Dites, vous ne m'attendriez pas pour une petite promenade romantique ?

Son œil était prometteur.

— Je vous dois bien une récompense.

Pas besoin d'un dessin pour définir quel type de récompense Coraly était prête à lui offrir. Et il faut bien avouer que Corentin n'était pas contre.

— Dans une heure ?

— Dans une heure... Et vous ne serez pas déçu.

Il sourit et plongea à nouveau dans le flot des danseurs surexcités. Déçu ? Elle non plus ne le serait pas.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

TABLE